

SOMMAIRE

- Ouverture	D. Weiss	p. 3
- L'image est bonheur, – mais près d'elle le néant séjourne	V. Waill-Blévis	p. 5
- L'impasse n'est pas sans issue	C. Soulier	p. 7
- La sexualité, espace de fiction/fixion	F. Delbary-Jacerme	p. 17
- Les fictions de la sexualité, sociales, psychanalytiques, littéraires.... Qu'en faire ?	L. Demailly	p. 27
- Une affaire de choix	D. Weiss	p. 46
- L'un passe, l'autre pas. Narcisse et Echo	P. Pennel	p. 56
- Trie(e)buations de la sexuaction : identité de genre ou genrer l'identité ?	Daniel Koren	p. 65
- L'impasse sexuelle : Solutions symptomatiques ou sinthomatiques du malaise ?	J.-J. Blévis	p. 79
- Consentir au désir	M. Vierling-Weiss	p. 86
- S'assigner sexuellement pour exister	A. Lemosof	p. 94
- Supplément : Bruce, Brenda et David	F. Trémolières	p. 109

OUVERTURE

Daniel Weiss*

-:-:-:-

On trouvera dans ce recueil les interventions faites lors des journées d'étude du Cercle freudien à Lille les 15 et 16 octobre 2022. On peut les lire comme autant de variations à partir d'un thème : l'impossible rencontré par l'être parlant dès lors qu'il est question du sexe. Ce thème, qui fait l'ordinaire de notre clinique, traverse l'œuvre de Freud ; Lacan s'est employé, au long de son enseignement, à en tirer toutes les conséquences et à en théoriser les effets.

Il lui est arrivé à ce propos de faire usage du terme « fiction »¹. Ce dernier signifiant nous a paru particulièrement bienvenu, désignant tout à la fois les discours collectifs qui imposent un certain ordre sexuel et les inventions singulières venant répondre à l'impensable du sexe. Ces deux types de fictions sont indissociables, articulées les unes aux autres : le politique, tout comme l'inconscient, se structure en fonction du réel sur lequel chacun bute.

C'est sur ce point d'articulation entre singulier et collectif, que les différents intervenants ont tenté de mettre l'accent. Ce travail paraît d'autant plus nécessaire que de nouvelles fictions collectives ont cours, issues des discours qui aujourd'hui organisent le social. Marché et discours de la science sont maintenant aux commandes et cela modifie, entre autres, les réponses que chacun apporte à l'énigme de son désir, et à celle de son appartenance sexuée.

En matière de sexe, comme dans d'autres domaines, les fictions traditionnelles, à commencer par celles que véhiculent les religions, n'ont certes pas dit leur dernier mot. Elles ont sans doute encore de beaux jours devant elles, notre clinique en témoigne. Mais elles sont aujourd'hui concurrencées par de nouvelles conceptions, normes inédites visant à remplacer celles qui opéraient jusque-là. Cela aussi se fait entendre dans les analyses, et pas uniquement chez celles et ceux qui se réclament d'une des innombrables minorités sexuelles qui aujourd'hui fleurissent. Il nous appartient dès lors de repérer l'incidence subjective, et inconsciente, de ces normes nouvelles.

À partir de leur expérience, les intervenants lors de ces journées ont cherché à cerner diverses expressions actuelles du malaise de toujours, et divers types de

* Psychanalyste à Lille, membre du Cercle freudien

¹ « L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient » (Télévision – *Autres Écrits*, Seuil p. 532)

réponse à celui-ci. Il s'agissait d'abord par-là de souligner à quel point le passage par la et les fiction(s) - à entendre dans toutes les acceptions du terme - s'avère nécessaire tant sur le plan collectif qu'individuel.

Plusieurs d'entre nous se sont employés à expliciter et à interpréter les réponses actuelles au malaise, telles qu'elles se font entendre dans la clinique, mais également dans ce qui fait le discours ambiant (« le disque ourcourant » dans le vocabulaire de Lacan). L'effacement des limites constitutives de l'intime, la nécessité d'un consentement explicite et sans ambiguïté donné au (à la ?) partenaire sexuel, l'illusion d'un libre choix des jouissances ou de l'appartenance sexuée, la dénonciation sans concession de l'oppression patriarcale, bien d'autres encore : ce sont là autant de fictions actuelles qu'il s'agit d'éclairer. Leurs incidences subjectives se font entendre de diverses manières. Et on peut constater qu'elles ne sont pas moins prescriptives, impératives, surmoïques, que les fictions collectives traditionnelles. Elles ne laissent pas plus de place, non plus, à ce qui relève de l'inconscient, tant l'illusion de transparence et de maîtrise y est opérante et tant la question du désir et la division du sujet y sont méconnues. Certains d'entre nous en ont donné des témoignages à travers différents récits cliniques.

Les psychanalystes ont à essayer de repérer et à interpréter les fictions qui se font entendre dans leur pratique, mais ils ont aussi à reconnaître et à questionner celles qui leur servent de repères théoriques. Lacan déjà mettait en question l'Œdipe, ce « rêve de Freud ». On retrouvera ainsi, dans certaines des interventions reprises ici, des questions portant sur les constructions théoriques auxquelles nous nous référons, la contingence ou la nécessité de celles-ci, la possibilité de s'en passer (à la condition de s'en servir ?), et, qui sait, de les dépasser.

Le présent ouvrage recueille donc les traces d'un premier tour, explicitant un certain nombre de questions qui s'imposent à nous aujourd'hui mais qui demandent à être reprises et précisées. Elles traversent les différentes contributions et le lecteur notera certains effets d'écho, certaines questions, remarques, formulations, insistant d'un texte à l'autre. Rien d'étonnant à cela puisque la majorité des contributions individuelles sont issues d'un long travail collectif.

D'autres tours sont nécessaires. Reste à poursuivre...

*

« L'IMAGE EST BONHEUR, –
MAIS PRES D'ELLE LE NEANT SEJOURNE¹ »

Valérie Waill-Blévis*

-:-:-:-

Suivre les mots dans leur origine, les laisser errer, dériver, au gré du maugré de leur emportement. Laisser vaciller l'histoire étymologique de leurs associations. Histoire imaginaire, ou rêvée peut-être ? Les mots disent toujours plus loin que l'on ne croit.

Ainsi de ce syntagme en forme de proposition qui nous réunit Lille : « L'impasse sexuelle et ses fictions ».

L'impasse en un ou deux mots, comme le terme grec *a-poria*, aporie, cul de sac, où résonne aussi *poros*, le chemin... Egalement une sorte de pari, de mise, comme l'on dit dans les jeux de cartes.

Le sexuel, du latin *sectus*, c'est-à-dire coupé, tranché. Le mot impliquant à lui seul la faille, la division, le chacun pour soi, le *non-rapport*.

La fiction, production, construction ou semblant. Quelque chose qui relève de l'ordre du faire, de la *poiesis* plutôt que de la *phusis* dirait Aristote, de la justesse plus que du vrai ou du faux pour reprendre l'aphorisme de Godard : « pas une image juste, juste une image² ».

Trois termes qui traversent et travaillent le discours analytique de part en part, dans sa théorie comme dans sa clinique, et gravitent autour d'un quatrième présent dans son absence même, le réel.

Lacan l'énonce à sa manière singulièrement condensée dans *Télévision* : « L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient³ ».

¹ M. Blanchot, *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 51.

* Psychanalyste à Paris, membre du Cercle freudien

² « Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image », lit-on sous forme de carton dans *Vent d'est*, réalisé en 1970 avec le groupe Dziga Vertov et co-écrit avec Daniel Cohn-Bendit.

³ Je reprends là une phrase de Lacan qui servait d'argument à ces journées, *Télévision* (1974), rééd. *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 532.

La fiction permettrait-elle – à l'image du symptôme voire du sinthome – d'articuler un passage comme tel impossible, un passage en forme d'impasse ?

Ne serait-ce pas quand les voies/voix de la fiction peinent à se faire entendre, quand réalité et fiction sont confondues, aplaties dans l'écoute de l'analyste que la cure risque d'être marquée d'impasse ?

Et n'y a-t-il pas quelque chose de paradoxal à appréhender ce qui pourrait faire impasse, alors que ce sont précisément ces trébuchements qui font travailler ? En ce sens, l'impasse ne relèverait-elle pas de ce par quoi la position analytique se soutient ?

Mais avant de passer la parole aux amis, encore deux ou trois citations comme autant de petits cailloux pour ne pas se perdre... et se perdre un peu quand même..., en chemin :

« *Tous les grands films de fiction tendent au documentaire, comme tous les grands documentaires tendent à la fiction [...] Et qui opte à fond pour l'un trouve nécessairement l'autre au bout du chemin.*⁴ »

« *Le fictif ne meurt pas*⁵ »

« *On ne sait pas filmer les rapports sexuels. Il faut encore du temps. Mon ambition, c'est d'arriver à filmer des gens qui s'embrassent, et je ne sais comment.*

*J'aime mieux filmer les poissons qui ouvrent la bouche et avalent la nourriture. C'est plus franc. Dans tous les films, on voit des gens qui s'embrassent et ça n'a aucun sens. Les cinéastes filment ce qu'ils savent, pas ce qu'ils voient. Et la moitié des gens ferment les yeux quand ils s'embrassent ou quand ils se touchent, les trois-quarts éteignent la lumière. Or le cinéma a quelque chose d'intéressant que l'on ne retrouve nulle part ailleurs parce qu'il permet de ne pas savoir, mais de voir, et de savoir peut-être après.*⁶ »

*

⁴ J.-L. Godard, à propos de *Moi, un noir*, le film de Jean Rouch (1959), « L'Afrique vous parle de la fin et des moyens. Jean Rouch, *Moi, un noir* », *Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard*, Édition de l'Étoile/ Cahiers du cinéma, 1985, T.I., p.181-182.

⁵ R. Barthes, fragment inédit du *Journal intime*, 1977.

⁶ J.-L. Godard, *Libération*, 15 octobre 1980.

L'IMPASSE N'EST PAS SANS ISSUE

Christophe Soulier*

-:-:-:-

Je vais vous parler de l'impasse, de l'impossible. Des mots pour tenter d'accéder à l'impossible et s'en débarrasser. L'impossible est un terme employé par Freud et par Lacan.

Freud parlait de trois métiers impossibles : éduquer, gouverner, psychanalyser. Parlons ici du dernier, psychanalyste. On peut entendre : non qu'il s'agisse d'un métier impossible à exercer, mais plutôt d'un métier qui rencontre un impossible dans son exercice. Lacan va plus loin : c'est un métier, pour reprendre le terme de Freud, construit autour d'un impossible. On pourrait dire que l'analyste est tenu à l'impossible, mais il semble plus pertinent de dire qu'il est tenu *par* l'impossible.

Une analyse procède de l'impossible, de ce qui cloche, de ce qui est impossible et pourtant toujours présent, qui revient toujours, dont on ne peut se débarrasser. Lacan nomme cet impossible le réel, qu'il différencie bien de la réalité. Une psychanalyse est une expérience, au sens d'une épreuve, un éprouvé de l'impossible.

Lacan a défini différents types de lien social, qu'il nomme discours, comme étant différentes façons de composer avec l'impossible. Il rajoutera un discours, dit capitaliste, qui voudrait qu'il n'y ait plus d'impossible.

<>

L'impossibilité à sortir d'une impasse peut mener vers un analyste. Lorsque quelqu'un vient consulter, c'est qu'il se considère dans une impasse, une voie sans issue, une situation sans réponse. Cette impasse est exposée comme la conséquence, apparemment inévitable et sans solution, de ce qu'il a vécu. Une histoire est construite. Il en est là parce que son histoire est celle-là. Parfois, le raisonnement peut être différent : les symptômes sont présentés comme la preuve irréfutable d'événements, souvent traumatiques, qui auraient été vécus, même si ceux-ci n'ont laissé aucun souvenir. L'impasse secrète les fictions qui visent à démontrer et rationaliser l'impossibilité de la réalité actuelle et son caractère d'impasse. C'est-là le fonctionnement psychique de tout un chacun.

* Psychanalyste à Lille.

Quel que soit ce qui est avancé, c'est le caractère d'évidence, de certitude, qu'il est essentiel d'interroger. Un autre nom de l'impasse, c'est l'évidence. Celle-ci est du côté du *ça va sans dire*, alors que l'analyse invite au *c'est-à-dire*. Parfois, la situation est totalement bloquée, les interrogations sont repoussées. Les fictions sont alors des « fixions », des points de fixation. Le discours est figé, cristallisé, comme seul moyen de tenir le coup, de ne pas s'effondrer. Une remise en cause trop rapide ou au mauvais moment de ces *fixions* peut s'avérer périlleuse, au minimum provoquer un arrêt du travail. Si l'on parvient à s'en décaler un peu, l'on passe d'une certitude à une hypothèse. Le pas franchi est considérable.

Il n'en reste pas moins que le schéma est toujours le même : il faut du zéro pour qu'il y ait du Un. Il est nécessaire d'effectuer une boucle temporelle, de créer rétroactivement un temps zéro, ayant préexisté, dont le temps présent serait la conséquence, un temps antérieur déduit secondairement à partir de ses effets. Cette histoire constituée, cette boucle temporelle, c'est la fonction rétroactive et performatrice du signifiant. C'est ce qui ne peut pas ne pas avoir eu lieu pour en être là où on en est. Une nécessité antérieure dont l'impossible actuel est la conséquence.

Les mythes, les fictions, ne sont pas là pour être vrais mais pour faire tenir la réalité présente. Freud a fait appel aux mythes, celui d'Œdipe et celui du père de la horde, pour soutenir sa réalité clinique. Selon la même boucle temporelle rétroactive, les mythes et fictions sont des présupposés indispensables pour supporter notre réalité.

<>

Dans quelle impasse sommes-nous tous, nous les parlants ?

Ce qui nous est arrivé pour en être là où nous en sommes, c'est justement d'être entrés dans le langage, d'être ainsi devenus des *parlêtres*, pour reprendre ce néologisme de Lacan. Si on se réfère à la psychanalyse, on peut dire, dans les grandes lignes : à un moment, non situable dans le temps, nous avons été capturés par le langage, mordus par le signifiant. Nous sommes entrés dans le symbolique. Freud parle du refoulement primordial, Lacan, de « Troumatisme ».

Nous parlons parce que nous sommes manquants, et nous sommes manquants depuis que nous parlons. Le signifiant du manque est le phallus. Lacan l'écrit « moins phi » pour insister sur son caractère négatif. Parler, c'est être inscrit dans une logique phallique, celle du manque. Le sujet de la psychanalyse, qui n'est pas le sujet du langage courant ou celui de la philosophie, a disparu avec l'entrée dans le langage. Il n'est plus que représenté, et mal représenté. Lacan appelle « Troumatisme » la constitution de la structure autour d'un trou, celui de la

disparition du sujet, le manque autour duquel nous nous sommes construits. Ce manque est la condition du désir et peut-être aussi de l'amour.

Freud parle de refoulement primordial à partir duquel se crée notre réalité. Le monde extérieur, tel que nous le percevons, c'est notre fantasme. Nous n'avons plus accès au monde que par notre fantasme. Lacan dira même que, pour chacun, le monde entier se réduit à un objet « a », ce qui vient boucher le trou du réel. Notre réalité nous est unique, elle n'est partagée par aucun autre. Dans les théories habituelles de la communication, on dira que A s'adresse à B, et B répond à A. La psychanalyse s'en distingue radicalement en considérant que A s'adresse au fantasme qu'il a de B, c'est-à-dire à son propre fantasme dont il a habillé B. Et B agit de même avec A. Ce qui explique que notre narcissisme se joue avec les autres, et que toute rencontre, particulièrement les histoires d'amour, commence par un malentendu.

La division est en nous. Avec l'entrée dans le langage, nous sommes castrés, sexués, coupés de nous-mêmes. La castration symbolique ne signifie pas que la castration est symbolique, dans le sens où ne serions castrés que symboliquement, mais que nous sommes castrés du fait de l'entrée dans le symbolique. C'est en tant que déjà sexué que nous avons à nous situer par rapport à la différence sexuelle.

A partir de là, on ne peut trouver chez aucun autre notre part manquante. Aucun objet ne pourra correspondre totalement à ce qui est convoité par le désir. Le manque est structurel et incurable. Rien ne va jamais coller ou tomber juste. Aucune complétude n'est possible.

« Pas de rapport sexuel » signifie que rien ne pourra nous correspondre parfaitement. Ce sont là des effets, des conséquences de la structure, de l'impasse sexuelle. Il y a donc UNE impasse structurelle à laquelle nous sommes tous assujettis et DES fictions particulières, toujours singulières, que nous développons chacun pour rationaliser à notre manière cette condition de parlêtre.

Au niveau de la parole : Pas de rapport sexuel signifie aussi et surtout qu'aucun mot n'atteindra la chose qu'il vise. La parole tapera toujours à côté de sa cible (Paradoxe de Zenon, Achille et la tortue). L'énoncé sera toujours décalé par rapport à l'énonciation. Il n'y aura jamais de copulation entre le dit et le dire. Il est impossible d'atteindre ce qu'on vise par la parole : la castration, c'est ne pas être équivalent à ce que l'on dit.

On en arrive à un paradoxe : Freud et Lacan proposent une méthode fondée sur la parole après avoir démontré que, structurellement et incurablement, celle-ci est un instrument qui n'atteint jamais ce qu'il vise. Pourquoi pense-t-on que la parole aura des effets alors qu'elle rate toujours, qu'elle tend vers un point qu'elle n'atteint

jamais ? Ou plutôt : comment rendre compte théoriquement de ce qu'on constate cliniquement ; la parole a des effets bien qu'elle tombe toujours à côté ?

<>

Paradoxalement donc, l'issue pour sortir de cette impasse est de suivre la voie de l'impossible, celle du ratage de la parole, de l'impossible à dire. La parole est à la fois la cause et le remède de nos manques et insatisfactions.

On peut défendre cette hypothèse : La structure, créée par l'entrée dans le symbolique, l'accès au langage, reste présente dans le langage. Elle est remise en jeu dans la parole et, de ce fait, susceptible de se modifier dans une certaine mesure. La jouissance, l'inconscient, affleurent dans la parole, aussi proches qu'inaccessibles. « La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage¹

Lacan développera cette idée en créant le néologisme « Lalangue² », pour qualifier la mise en mot ou « motérialisation » de l'inconscient. C'est par le réel structurant le langage que chacun parle à sa manière, avec son propre style, et ceci à son corps défendant...

Le parlêtre, c'est un parlant-parlé. Il est parlant tout en étant parlé, absent. C'est l'absence supportée par la présence. Si on reconnaît la structure du parlêtre, on peut essayer de vivre avec ce manque sans trop le nourrir de significations, sans chercher à colmater les trous du réel par des théories explicatives.

A partir des années 70/75, Lacan a conceptualisé plus précisément le réel (sujet, inconscient, jouissance) qu'il différencie mieux de la réalité (notre fantasme). Il inverse aussi la chronologie symbolique-réel. Auparavant, il évoquait de différentes façons l'idée que l'entrée dans le langage avait pour fonction et effet d'extraire le sujet d'une jouissance première, indépendante du symbolique, en provoquant une perte de celle-ci. Ceci laissait la porte ouverte à des hypothèses thérapeutiques et approches cliniques visant à retrouver et explorer un « archaïque », une période avant langage. On voit que les conséquences cliniques ne sont pas anodines lorsque Lacan précise à partir de 1972 qu'il est vain de chercher quoi que ce soit qui aurait précédé le langage, qu'il n'y a aucune réalité pré-discursive.

Pour figurer la création de la structure psychique et les liens entre symbolique et réel, Lacan utilise la métaphore du potier. Le langage met en forme le réel comme

¹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 476.

² « Lalangue » en un seul mot est un néologisme de Jacques Lacan quand il ouvre ses entretiens de Sainte-Anne, en novembre 1971, sur « Le savoir du psychanalyste ».

la matière donne forme au vide qu'elle entoure et ne remplit pas. La terre du potier serait le symbolique, c'est-à-dire le langage, la parole, tout le système de représentation. Le vide intérieur correspondrait au réel : le sujet, l'inconscient, la jouissance - tout ce qui nous détermine malgré nous mais nous est inaccessible.

Le réel fait partie du symbolique tout en lui étant totalement étranger, au même titre que le vide fait partie du vase qui le contient. Les deux sont indissociables et fondateurs d'un ensemble. Le symbolique et le réel sont contemporains puisque le second est créé par l'apparition du premier. Le réel est inhérent au symbolique. Il ne peut lui être extérieur, il en est la limite interne. Paradoxe intéressant : le réel fait partie du symbolique bien que sa définition soit d'être ce qui n'est pas symbolisable.

Notre inconscient, notre jouissance sont dans notre parole comme le vide est dans le vase qui l'entoure. Ils en font partie tout en lui étant totalement étrangers. Le langage entoure ce qu'il ne parvient pas à dire. Hors symbolique, il n'y a pas de réel. On peut également utiliser la métaphore de la chaîne : le réel est constitutif du symbolique au même titre que les trous des anneaux sont des éléments constitutifs de la chaîne. Sans les trous du réel, les maillons de la chaîne ne pourraient tenir entre eux. De même, toute phrase, sans les silences qu'elle comporte, serait un son continu inaudible. Le symbolique est discontinu par l'effet de coupure du réel.

L'inconscient nous échappe indéfiniment, c'est un savoir impossible à rejoindre, bien qu'il soit en nous, dans notre langage. On peut entendre « l'inconscient est structuré comme un langage³ », en insistant sur le « un », puisque que c'est ce langage-là qui crée cet inconscient-là. Risquons une formule équivalente : la jouissance est structurée comme un langage, pour mettre en évidence que la jouissance particulière de chacun résulte de son rapport singulier au langage. En ce sens, il ne peut y avoir d'inconscient collectif. Il n'y a que des inconscients singuliers que chacun alimente à sa façon quand il parle.

Le réel, c'est du vide. Il n'a ni substance, ni consistance. Il est a-substantiel. On ne peut pas le substantiver. Il est impénétrable parce qu'on ne pénètre pas dans le vide. Rencontrer le réel, c'est buter sur un impossible, sur l'écart infranchissable qu'il y aura toujours entre soi et son fantasme, entre les mots et ce que nous voulons dire, le dit et le dire, l'énoncé et l'énonciation.

Le langage essaie de recouvrir le réel qu'il crée lui-même. Le représentable, par sa limite, annonce l'irreprésentable, le concevable évoque l'inconcevable. La

³ J. Lacan, 1972, Radiophonie, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

parole repousse les limites des impossibles à dire tout en en créant d'autres. Le symbolique dessine son propre au-delà : le non-symbolisable, le réel.

<>

Cliniquement, il n'est pas rare d'entendre, autant qu'on a pu le dire soi-même sur le divan : « je n'avance pas, je me répète, je tourne en boucle, je dis toujours la même chose ». C'est très justement dit. Les mots ratent toujours la chose qu'ils visent. Il s'agit de tourner autour d'une chose, d'un impossible, jusqu'à pouvoir en faire quelque chose pour soi-même, *sa chose* (Das Ding), l'a-chose : ce qui constitue pour chacun son impossible à dire, son réel, ce qui lui est inconscient et le tient malgré lui, en premier lieu sa jouissance.

Le symbolique donne accès au réel, mais il ne peut s'en saisir. On peut le circonscrire, l'enserrer au plus près par les ratages successifs de la parole. C'est par la répétition que survient le changement puisqu'elle est toujours porteuse de nouveauté. Du pareil au même, il y a toujours une petite différence. La répétition fait du nouveau tout en repassant par les mêmes traces. C'est la même chose mais un peu autrement. La parole rate de mieux en mieux, jamais à l'identique, et de façon de plus en plus élaborée et subtile.

Si la parole rate la jouissance recherchée, elle réalise aussi la jouissance du ratage, de l'insatisfaction.

Cet impossible à dire n'est pas stérile pour autant. Si l'on conserve la métaphore du potier, certains mots ou formulations, adressés dans le cadre du transfert et entendus au moment opportun, peuvent modifier, ne serait-ce que légèrement, la forme du vase. Le vide intérieur change un peu de forme, il reste inaccessible mais résonne différemment. Le dit ne collera jamais au dire, mais à force de tourner autour du dit (« L'étourdit⁴ »...les tours nécessaires du dit autour du dire), la parole résonne autrement, en quelque sorte par *l'écho du vide intérieur* qui se transforme petit à petit.

Ainsi, au gré des associations, en séance ou hors séance, ou sous l'effet d'*un je ne sais quoi* qui fait interprétation, surviennent des moments de surprise, de déstabilisation. De même que l'artiste est dépassé par sa création, l'analysant peut être dépassé par ses trouvailles, exprimées généralement de façon très ordinaire. Ou parfois, à la vision d'un film, à la lecture d'un livre ou à l'occasion d'une rencontre, se produit une sorte d'arrêt sur image.

Nous n'avons pas accès à notre vérité inconsciente, notre jouissance, auxquelles nous sommes assujettis. On les approche, on les entoure au plus près. A force de

⁴J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

tourner autour, elles se dévoilent un peu, se laissent entr'apercevoir. Elles se font entendre un peu à la fois, ou bien surgissent soudainement, comme l'éclair illumine un instant ce qui était sous nos yeux, et pourtant invisible. Un peu de vérité apparaît tout en s'évanouissant.

Ces moments de suspension, comme des effractions du réel dans notre réalité, s'accompagnent toujours d'une sensation physique, un ravissement, un éprouvé corporel aussi fugace qu'infini, signe que l'on est traversé par un peu de réel. Ce passage par le corps indique qu'une part de jouissance est en jeu. Le corps est une substance jouissante. Ces instants d'exposition à un au-delà de toute compréhension, s'évaporent en apparaissant. Il n'en subsiste qu'une trace dans le corps alors que l'on oublie ce qui l'a provoquée. Ce qui a effet de réel pour soi à ce moment-là n'est valable que pour soi.

Nos symptômes résultent d'un nouage *réel, symbolique, imaginaire*. L'analysant qui s'entend parler, saisissant que ce qu'il dit peut être entendu autrement, se dégage un peu de l'énoncé dans lequel il était pris. Là où il y avait un nœud qui faisait symptôme et souffrance, le travail de la parole peut dénouer et libérer le sujet de certains points de fixation, le renvoyer dans d'autres directions, lui permettant de larguer des amarres, de prendre le large par rapport à certains de ses ancrages. Une petite différence d'énonciation peut parfois provoquer un changement radical de position subjective.

C'est par l'incorporation du langage que nous avons un corps et non uniquement un organisme. « L'ana-tomie », au sens étymologique du terme, c'est la découpe du corps par le signifiant, toujours de façon singulière, en différents territoires, en zones érogènes. Freud l'a découvert lorsqu'il était confronté à des paralysies hystériques défiant toutes les lois de la médecine. Parce qu'elle est un exercice de la parole, la psychanalyse est une expérience corporelle. Les mots sont du corps. Le corps est une construction langagière. La clinique en témoigne tous les jours. Ce qui s'est noué par le langage ne pourra se dénouer ou se nouer autrement que par le langage. Le symptôme est parfois un langage qui attend la parole pour être déchiffré.

<>

On peut supposer que tout ce qui est déterminé par la jouissance, nos symptômes, notre sexualité, est accessible à un changement. Ce qui permet de modifier le cours de son histoire et de sa sexualité, c'est d'accéder à un peu de réel, repérer la jouissance présente dans la répétition, l'éprouver, se risquer à l'exposer dans la parole.

Le langage est là depuis toujours et nous n'avons affaire qu'à des constructions langagières. S'il n'y a pas de rapport sexuel, au sens donné par Lacan à cette expression, il y a des relations sexuelles. Relation, c'est relater. La sexualité est une histoire de paroles.

Les débats actuels autour de la différence sexuelle et de l'identité sexuelle rappellent que la sexualité a toujours été au cœur des interrogations⁵, source d'incertitudes et d'angoisses. Se définir sans ambiguïté comme homme ou comme femme est problématique. L'association de ces deux mots *différence* et *sexuelle*, constitue presque un pléonasma. La sexualité parle toujours de différence. Et toute différence renvoie à la sexualité.

Les psychanalystes ne peuvent ignorer la prolifération des catégories sexuelles revendiquées actuellement, la multiplication des appellations⁶ désignant différentes pratiques ou identités sexuelles⁷. Ces nouvelles appellations disent quelque chose de notre époque et nous concernent tous. Il reste à savoir dans quelle mesure elles véhiculent l'illusion qu'il est possible de se guérir du sexe, c'est-à-dire de la coupure, du manque impossible à combler, de tout ce qui fait qu'aucune sexualité ne pourra être totalement satisfaisante. Un exemple : quand on parle de *fluidité de genre*, de quoi s'agit-il ? La possibilité de passer d'un sexe à l'autre ? (Le retour de Tirésias ?) Une circulation fluide entre les sexes qui ne seraient plus réellement différents ?

La sexualité ne serait-elle pas désexualisée si elle n'est plus, pour chacun, la rencontre de l'Autre sexe, c'est-à-dire de l'altérité radicale, quelle que soit l'anatomie et l'appellation de celui ou celle qui l'incarne ?

C'est une tendance naturelle de tout un chacun de vouloir lever les impossibles, accéder à la plénitude de son être, remédier définitivement à son manque, trouver enfin la solution à sa castration. Il appartient à l'analyste d'être attentif à tout ce qui relèverait de ce que Lacan nomme « discours capitaliste ». Le *jouir sans entraves* prôné par ce discours effacerait l'impossible, évacuerait le réel, éliminant ainsi la question de l'inconscient et tout ce qui constitue la condition humaine du parlêtre.

⁵ 1« *L'inquiétude qu'un homme ressent en lui-même par l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme désir.* » G.W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 1704 (publication posthume en 1765), Paris, Flammarion, 1921.

⁶ Quelques exemples de ce lexique : asexuel, binaire, pansexuel, fluide, non binaire, cisgenre, fictosexuel, skoliosexuel, demisexuel, sapiosexuel, neutre, etc... (liste non exhaustive). Et bien-sûr les classiques : hétérosexuel, homosexuel, homme, femme, masculin, féminin, il, elle, etc...

⁷ *Pratiques* et *identités* sexuelles ne sont pas du même ordre. Elles sont présentées soit indépendamment l'une de l'autre, soit associées en considérant que l'une est la conséquence de l'autre. Il n'est pas possible de développer ici cette question si complexe qu'elle pourrait, à elle seule, faire l'objet de nouvelles journées d'études.

Le discours capitaliste laisse croire que l'on peut dicter sa loi au désir et non y être soumis et subir ses arcanes obscurs.

Le fantasme est un scénario qui met en scène la possibilité du rapport sexuel. Le but d'une analyse n'est pas de se débarrasser des semblants et fantasmes mais de les repérer comme tels ; ils sont indispensables pour *faire avec l'absence* de rapport sexuel, se débrouiller avec ce qui cloche, composer avec l'impossible.

Quels que soient les termes employés pour qualifier la sexualité, des plus traditionnels aux plus récemment apparus, ils peuvent ouvrir sur une nouvelle élaboration et non la verrouiller, à condition de n'être pas entendus comme des énoncés performatifs, comme s'il suffisait de dire pour que ce soit vrai. La parole, véhicule du désir inconscient, est une énigme à toujours réinterroger. La sexualité ne se transforme pas sous l'effet de nouvelles nominations simplement affirmées. Peut-on imaginer une nouvelle appellation qui mettrait fin à l'insaisissable de la sexualité lorsqu'elle met en jeu le caractère subversif du désir ?

L'apport de Lacan est déterminant lorsqu'il montre que la sexualité n'est pas déterminée par l'anatomie, mais par la jouissance. Chacun utilisera le corps dont il est pourvu pour servir au mieux la jouissance à laquelle il est assujéti. Celle-ci ne se décrète pas. Elle se constate, s'éprouve. Dans quelle mesure peut-elle se modifier quand on se lance à s'exposer dans la parole ? Par voie de conséquence, à quelle liberté peut-on accéder par rapport à nos choix sexuels ? A quel point peut-on se dégager d'une jouissance trop mortifère et ruineuse ?

La différence sexuelle relève du réel, non pour une affaire d'anatomie, mais parce qu'elle échappe au symbolique. De *l'Autre sexe*, recherché dans la sexualité, on ne peut rendre compte par une séquence narrative. Il est la résultante de notre propre sexuation, notre coupure, celle qui nous a fondé comme sujet quand nous sommes entrés dans le langage. La différence sexuelle est inconcevable, inaccessible à toute représentation.

<>

A la poursuite du réel, la psychanalyse n'est pas seule, ni première. La poésie et toutes les créations artistiques l'ont précédée depuis longtemps sur cette voie. « Cet au-delà du vocable qui est notre seul contact qu'on puisse dire tangible avec une réalité autrement insaisissable⁸ ». « A l'impossible à dire, se mesure le réel⁹ ».

⁸ Y. Bonnefoy, « La présence et l'image », *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, Paris, Mercure de France, 1990, p. 264.

⁹ . Lacan, l'Étourdit, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p 495.

Le symbolique n'atteint pas le réel qu'il contient. Il ne l'éteint pas non plus. Il le soutient et l'alimente.

Le langage poétique est au plus proche de la psychanalyse. Ils ont en commun de se laisser guider par le réel. Il s'agit de faire entendre l'impossible à dire que seuls les mots permettent d'évoquer. Par la parole, offrir un statut au vide, donner consistance à l'insaisissable, faire ressentir l'inaccessible, laisser entr'apercevoir ce qui échappe. Une parole qui énonce ce qu'elle dit autant qu'elle annonce un au-delà qu'elle ne peut atteindre. L'au-delà dont il est question pour la psychanalyse n'est pas celui des religions. C'est le réel : un savoir insu, un savoir sans sujet, un savoir de *Lalangue*, des sonorités, des résonances.

Indicible et parole se supportent et se nourrissent mutuellement. Aucun mot ne dira le silence que lui seul fait entendre.

*

LA SEXUALITE, ESPACE DE FICTION/FIXION

Françoise Delbary-Jacarme*

-:-:-:-

C'est sans doute un bison. Il est là, gigantesque, encore debout sur ses pattes, mais pas pour bien longtemps. Une grande flèche lui traverse le flanc, et déjà ses entrailles le quittent.

On devine l'agonie proche, avec aussi sa tête retournée contre son épaule. Devant lui, un homme étrange, avec une tête d'oiseau. Il est là allongé, bras écartés, mains ouvertes, immobile.

Son sexe est dressé. Il bande.

Vous aurez reconnu la fresque souvent décrite, qui, à Lascaux, se tient au plus profond d'une grotte, dans une anfractuosité quasi inaccessible. Manifestement cette fresque n'était pas destinée aux regards.

Scène pathétique, presque sidérante.

Dans cette profondeur perdue, la scène du puits, comme on la dénomme pourrait, je cite Georges Bataille « *toucher aux ténèbres de l'indicible* ». Plus loin, dans *Les larmes d'Eros*, il écrit ceci :

« L'énigme qu'elle nous présente, qui est peut-être l'énigme de notre propre espèce pour elle-même, est renversante, et sans doute à jamais inexplicable. » Sans doute nous propose-t-elle « *de vivre dans sa profondeur*¹ ».

Autre scène, vingt ou trente mille ans après.

Il est là, presque chaque soir et jusque tard dans la nuit. La nuit sans témoin, pour évoquer le titre d'un livre de Michaël Foessel.

Devant lui, sa table de travail, son ordinateur. Défilé d'annonces, avec quelques lignes de présentation ; des photos parfois, et aussi la description de ce qui est attendu. Bref, tout ce que les sites de rencontre excellent à diffuser.

<>

* Psychanalyste à Paris, membre du Cercle freudien.

¹ G. Bataille, *Les larmes d'Eros*, Editions Pauvert, 1961, première partie, p. 41.

Cet homme que je recevrai plusieurs années, et dont le premier mot avait été de me dire son homosexualité, est là, fixé devant son écran.

Il cherche celui qui pourrait, pour une nuit ou pour la vie, venir à ses côtés et lui faire éprouver ce piquant de l'existence sans lequel il désespère de pouvoir vivre.

Sa drague sur le Net est, la plupart du temps, angoissée, presque haletante. Elle aboutit rarement, débouchant la plupart du temps, sur des rencontres furtives qui, au bout du compte, s'avèrent décevantes, ratées. Elles ne font que renforcer son sentiment d'avoir à toujours se heurter à l'impossible, et d'être comme condamné à la solitude sexuelle.

Mais il ne renonce pas, et rares sont les soirs où il ne se retrouve pas là, des heures durant, n'éprouvant pas la fatigue qui vient. Au point, de temps à autre, de tomber là, devant son écran, dans un sommeil de mort, jusqu'au petit matin.

Les questions ne manquent pas.

A quel impossible vient-il, avec persévérance, se heurter ?

Un doute sur sa virilité ? Sur celle des autres ?

L'énigme insistante et multiforme du féminin ?

Sans négliger d'interroger ce que le virtuel fait à l'éros de son désir, à son corps parlant.

Nous semblons être bien loin de Lascaux.

Et pourtant.

Cette scène contemporaine n'est pas, me semble-t-il, moins étrange que la précédente.

Malgré leur disparité d'apparence, leur éloignement historique, n'est-ce pas une même obscurité qui insiste ?

Énigme du désir, énigme de la jouissance, qui ne peuvent se présenter dans leur opacité, dans leurs résonances de mort, qu'à la condition de les dégager de l'horizon étroit de cette « vie sexuelle » utilitaire, hantée par la recherche calculée de la procréation.

Quelles formes de pensée appellent les manifestations de l'Eros ? Les jeux qu'il suscite, si intenses, si implacables parfois qu'ils peuvent déborder jusqu'à l'excès, jusqu'à l'impensable de la mort, comment les entendre ?

Face à ces questions, qui insistent et provoquent, silence peut être gardé. Ce fut d'ailleurs longtemps le cas dans l'histoire. Ne regrettons pas la réserve qui accompagnait l'espace de la sexualité, la protégeant de trop d'exposition sur la scène publique, et de cette banalisation commerçante qui en résulte forcément.

Dans le tournant du XIX^e, le sexe a fait l'objet « *d'une mise en discours* », objectivé dans des discours rationnels. Il a donné lieu à un savoir spécialisé et provoqué le surgissement des sciences sexuelles. Il s'est « *épistémologisé*² ». L'expression est de Michel Foucault. Elle est très parlante, et s'avère lourde de conséquences. N'est-elle pas la condition de possibilité des actuelles approches techniques du corps sexué ?

Au lieu d'un questionnement étonné, ce sont les certitudes savantes, prolixes, qui sont venues sur le devant de la scène, ne laissant guère résonner l'énigme du désir et de la jouissance.

Elles ont, au passage, donné lieu à ces classifications fondées sur l'opposition du normal et du pathologique, catégories dont tant de moralistes ont fait leur miel, et dont la psychanalyse a pu, dans le passé, et encore parfois aujourd'hui, peiner à se déprendre.



Mais d'autres voies sont possibles, et ce sont les enfants qui nous l'apprennent. Que font-ils face à la présence affolante du corps de l'autre ? Face aussi au monde de sensations inconnues, bouleversantes, qui les traversent de part en part ?

Et comment affrontent-ils la rencontre avec la plus mystérieuse des questions : d'où viennent les enfants ? Par elle se présente à eux l'énigme du corps de la mère. En elle résonne déjà l'incontournable et insoluble problème que pose, pour les deux sexes, le féminin.

Eh bien, ils se racontent des histoires.

Ils fictionnent, mettant à l'épreuve la force d'inventivité de leur pensée. Et leur goût de la recherche.

Dans la grâce de ces moments premiers de l'existence, ils élaborent des « théories sexuelles ».

Dans une lettre ouverte au Dr Fürst, en 1907, Freud, à propos des explications sexuelles données aux enfants, écrit ceci :

« Ils échafaudent des tentatives de solution dans lesquelles la vérité devinée se mêle de la façon la plus remarquable avec le faux qui prend parfois l'allure du grotesque. »

« Ces théories sexuelles infantiles seraient dignes d'être recueillies et examinées », note-t-il encore, ajoutant qu'il y a là :

² M. Foucault développe cette question dans *La volonté de savoir* et, auparavant, dans les cours donnés à Clermont-Ferrand en 1964 et à Vincennes en 1969. Cf. la reprise de ses cours, publiés sous l'égide des Hautes Etudes, Gallimard-Seuil.

« ...la seule attitude juste vis-à-vis des questions concernant le sexe ³ ».

On ne peut dire plus clairement l'importance du lien entre la sexualité et ces récits imaginaires par lesquels elle devient, pour soi-même, si présente. Les fictions sont au cœur de la sexualité, et sans elles, la notion même de sexualité n'existerait pas.

Ce pouvoir de fictionner est d'ailleurs inséparable de la perversité polymorphe qui accompagne les découvertes, les créations, de la sexualité infantile.

Mais cette perversité polymorphe, loin de constituer seulement une étape initiale de la sexuation, représente plutôt un trait permanent et inséparable de toute sexualité.

Interdit et transgression traversent nécessairement l'espace de désir de l'être parlant.

Tout comme les fictions qui en surgissent.

Cette sexualité infantile, Freud ne cessera de le rappeler, est ce dont il faut partir pour approcher les formes dans lesquelles se déploie la force de désirer. Toutes les formes.

Y compris celles dont nous sommes les contemporains, souvent dénommées « la sexualité des Modernes », L.G.B.T.Q. etc.

Celle-ci met, avec éclat, et non sans violence, d'autres constructions sexuelles sur le devant de la scène, mais elles s'inscrivent elles aussi dans cet espace fictionnel inauguré dans le temps des recherches et des attentes de l'enfance. Elles ne font pas rupture, mais élargissent le champ des réponses possibles à l'énigme conjugée du sexuel et de la jouissance.

A ce titre, elles rejoignent la plus classique hétérosexualité, elle aussi inscrite dans l'espace des fictions et des impasses de la sexualité humaine. L'hétérosexualité ne relève d'aucune évidence, comme Freud le rappelle dans l'article de 1931 sur le féminin.

« Du point de vue de la psychanalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme (et de la femme pour l'homme) est un problème qui requiert une explication et non pas quelque chose qui va de soi ⁴ ».

³ S. Freud, « Les explications sexuelles données aux enfants », *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1973., p.7 à 13.

⁴ S. Freud. « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, *Ibid.*, p.138 à 155.

Donner cette importance à la fiction, et soutenir qu'il n'y a pas de sexualité sans fiction, ni de fiction politique, littéraire, historique etc., qui n'ait son ancrage inconscient dans le sexuel, nous oblige à nous arrêter sur cette notion. D'autant qu'aujourd'hui, on ne cesse d'y renvoyer à tout propos.

Mais cet usage prolix de la fiction n'est pas sans paradoxe, car tout en s'y référant sans mesure, il n'est pas pour autant mis fin à cette péjoration dont elle fait, dans le même temps, l'objet.

Sur la fiction, se déplacent aisément les critiques adressées si souvent à l'imaginaire, cette folle du logis.

Un imaginaire que l'on ampute de ses vertus productrices, essentielles pour toute pensée, la réduisant à n'être que le lieu d'une capture imaginaire dont il faudrait se déprendre, psychanalyse à l'appui éventuellement !

Il en résulte bien souvent un usage flou, banalisé, du terme de fiction qui en émousse le tranchant.



L'étymologie de fiction, par sa seule considération, dessine une perspective différente; elle rend possible l'ouverture d'un autre regard sur ces constructions imaginaires qui, en présence de l'énigme du désir, nous permettent de ne pas renoncer à vivre, à penser.

Fiction dérive de *finco*, *finere*.

Finere, c'est le geste de modeler dans l'argile.

Geste du potier où sont indissociables, et le mouvement de la main qui engage le corps en son entièreté, et la pensée qui, par là même, se donne existence par et dans la forme qui surgit.

Sans doute, cette dimension du modelage est-elle présente, comme en filigrane, dans toutes les modalités de recours à la fiction.

Mais retenons surtout, qu'à leur manière, nos fictions sexuelles elles aussi font œuvre. Elles nous façonnent et le corps et l'âme, et d'elles aussi, nous pouvons, reprenant le mot décisif de Léonard, dire qu'elles sont « *cosa mentale*. »

Grâce à l'inscription de notre sexualité dans « *le champ de la parole et du langage* » - lequel n'a rien à envier à la plasticité de l'argile – tout un monde de possibles se présente et se représente à nous, donnant forme, par nos choix sexuels inconscients, aux mouvements pulsionnels de vie et de mort qui nous animent. Ainsi se créent, se donnent à voir, comme en un tableau, d'étonnantes scènes, où viennent se composer les traits anatomiques de notre corps (ou de ceux dont nous

rêvons), le montage quasi filmique de nos fantasmes, et aussi les traces inconscientes laissées en nous par notre histoire. Regards posés sur l'enfant à peine né que nous fûmes, paroles échangées sur le berceau pour installer des filiations rêvées, souvenirs d'avant notre entrée dans le langage, resurgissent dans le libre jeu de nos fictions sexuelles.

L'analyse, si elle ne s'arrête pas trop vite, si elle se permet d'aller en amont du nœud œdipien, permet parfois d'identifier l'empreintes de ces traces lointaines dont certaines remontent au-delà de notre naissance. Elles restent étonnamment agissantes, dans une mémoire inconsciente qui trouve à s'actualiser dans nos fictions sexuelles.

Nos fictions prennent ainsi valeur d'archive.

<>

L'intrication de notre sexualité et de cet espace si complexe de la fiction, rend possible, si nous voulons bien ne pas la méconnaître, de remettre à leur juste place les prétentions médicales et biologiques en matière de sexualité. Le sexe avec lequel nous naissons, les marques de la différence sexuelle, ne sont pas un matériau qui pourrait sans dommage s'offrir à toutes les manipulations techniques que l'avancée des connaissances scientifiques rend possible, voire appelle.

C'est un nouveau discours du Maître qui s'avance, trouvant dans les impasses de notre sexualité un espace privilégié d'expériences inédites.

Au risque, comme Lacan déjà l'anticipait, dès le séminaire sur *L'Éthique*, en 1960, de franchir la ligne...

N'ayons pas peur de réaffirmer la dimension nécessairement symbolique du corps sexué, corps de langage. Sous peine de voir celle-ci s'effacer jusqu'à peut-être disparaître.

Le mérite de nos fictions sexuelles, et ce n'est pas le moindre, n'est-il pas de maintenir vivantes ces dimensions essentielles ?

A la manière des textes littéraires, nos constructions érotiques écrivent des situations... fictives justement !

Ces récits imaginaires sont déliés du souci de respecter l'univers positif des faits, et déliés tout autant de l'exigence de fidélité à l'exactitude historique. Ils excellent à donner, un peu comme certains rêves, une intense et surprenante présence à des corps, des scènes, des personnages, qui nous touchent et entraînent l'adhésion.

Mais de quelle réalité relèvent-ils ?

Les êtres de fiction, les formes que nos désirs sexuels leur prêtent, à la fois sont et ne sont pas. Dans l'ambiguïté ontologique qui les caractérise, ils architecturent un espace d'entre-deux qui bouscule les repères habituels de notre logique binaire. A la fois ils nous mentent, et nous nous mentons avec eux, mais aussi, fidèles à notre histoire et aux traversées qu'elle nous a imposées, ils recueillent et protègent ce qui relève de notre vérité singulière.

En eux, vrai et faux se superposent jusqu'à se confondre. Pour le dire d'un trait avec Lacan : « *La vérité a structure de fiction.* »

C'est dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, lors de la séance du 26 février 1969, qu'il avait lancé, non sans provocation, cette formulation :

« *Il suffit d'entendre le terme fiction comme ne représentant rien d'illusoire ou de trompeur, n'affectant tout ce qui tombe sous sa domination, ce qu'elle regarde, d'aucun caractère de ce genre, mais recouvrant précisément ce que j'ai promu de façon aphoristique, en soulignant que la vérité, pour autant que son lieu ne saurait être que celui où se produit la parole, que la vérité, par essence (...) la vérité, disons de soi, a structure de fiction.*

C'est là le départ essentiel qui permet de poser comme telle, la question de l'éthique, car il faut pouvoir s'accommoder de toutes les diversités de la culture⁵ ».

S'accommoder de toutes les diversités de la culture ? Certes, mais qu'est-ce que s'accommoder en psychanalyste ?

A quelles formes d'écoute, d'interventions en séance, sommes-nous par-là orientés ?

<>

Michèle Montrelay, dans la réflexion sur l'inceste qu'elle avait proposée lors d'un colloque de la revue *Patio*, évoquait ces difficultés, et les états variés dans lesquels l'analyste peut se retrouver selon les moments de la cure, quant à la réalité de ce qu'il entend.

Prenant appui sur la cure d'une analysante, voici ce qu'elle formula :

A certains moments on croit, si je puis dire, dur comme fer que cet inceste s'est effectivement passé. Ce qui nous est rapporté ne peut avoir été inventé. Comment l'analysant pourrait-il mentir, alors qu'il nous communique une expérience si violente, des souvenirs si douloureux ?

Puis, tout cela se réorganise progressivement comme fiction, dont peu à peu nous nous rendons compte qu'elle est un travail imaginaire et progressif. L'analysante peu à peu s'y retrouve, s'y reconstruit. Et puis, à nouveau, le trauma nous atteint sans médiation, nous l'entendons comme un cri. Qu'est-ce qui de cet inceste est fictif, ou ne l'est pas ?

Comme nous restons avec cette question, la cure se poursuit, et bientôt vient l'évocation de scènes de rapports sexuels des parents. On ne sait plus à certains moments, si c'est d'eux que parle l'analysante, ou bien de cet inceste qui, autrefois l'a anéantie.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire Livre XVI*, Paris, Seuil, 2006, p. 190.

Ces deux faits se rapprochent au point qu'ils semblent ne plus faire qu'un. N'est-ce pas ainsi que nous devons les prendre effectivement ?⁶ ».

Le titre, audacieux, donné à cet exposé nous importe : *L'inceste : une tentative de réparation.*

Nos fictions sexuelles seraient-elles, à leur manière, tentatives de réparation ?

Ne l'excluons pas, mais remarquons surtout qu'il insiste à nouveau l'acte du potier.

Il y a au Japon, une pratique dénommée Kintsugi.

Elle consiste en l'art de réparer les porcelaines qui se sont brisées, à la cuisson, ou dans un geste accidentel.

Au lieu de jeter les fragments cassés, d'en faire des déchets, on répare la brisure à l'aide d'une pâte d'or. Cet acte de rassembler les morceaux épars fait parfois apparaître une forme différente.

Loin de viser à effacer le dommage, l'art du Kintsugi, rend au contraire celui-ci plus visible encore, mais la métamorphose des lignes de cassure vient leur conférer une sorte de nécessité.

Finalement, c'est une œuvre nouvelle qui s'offre aux regards, plus complexe et souvent plus belle encore que l'œuvre initiale.

L'analysant que j'évoquais précédemment était sorti du profond malaise de son adolescence, et des impasses dans lesquelles il s'embarquait sans discernement, lorsqu'il avait eu soudain, comme l'éclair d'une vérité sans faille : *Je suis homosexuel.*

Il avait dès lors, tout mis en œuvre pour le faire savoir, et se le faire savoir, trouvant dans cette intime conviction un espace où pouvoir se représenter dans sa singularité.

Kintsugi, là aussi ?

Nos identifications sexuelles, quelles qu'elles soient, homo, hétéro, trans, etc. auraient-elles valeur de fictions réparatrices ? Prendraient-elles appui sur les fractures, les traumatismes de notre histoire, dans le mouvement de ne pas en rester là ?

Un espace de sublimation ?

Il ne faut pas l'exclure.

Cette architecture du corps et de la pensée, où se décident les formes de notre identité sexuelle, donne parfois lieu à d'impressionnantes métamorphoses. La splendeur de certaines *Dragqueens*, dont la beauté éblouissante n'est pas loin de l'horreur, en est, me semble-t-il, un exemple notable.

Faillite et réparation, comme dans le Kintsugi, appellent avec insistance le regard d'un témoin, et ouvrent à l'analyste un champ de nouvelles questions.

<>

⁶ M. Montrelay, « L'inceste, une tentative de réparation », *Patios* n° 7, p.39 à 48.

Mais il y a des tentatives de réparation qui échouent.

Tel était le cas, Michèle Montrelay l'énonçait clairement, dans le cas de son analysante.

Échec aussi, je pense, pour la situation de mon ancien analysant. Son homosexualité avait peu à peu changé de statut subjectif, virant d'une fiction réparatrice à l'enclos de la fixation.

La consistance qu'elle avait prise l'enfermait dans le mauvais infini, dans l'espace sans issue, de la répétition.

L'affirmation constante et désespérée de son identité d'homosexuel était devenu le creuset intouchable de son être. Un réel imparlable.

Il me donnait souvent le sentiment qu'il était comme un papillon épinglé sur la planche d'un collectionneur, privé paradoxalement de la liberté qu'il avait cru trouver dans sa certitude identitaire.

Impasse s'il en est.

L'aspiration à la « *plénitude identitaire* »⁷ me semble pouvoir désigner ce mouvement pulsionnel mortifère par lequel les élaborations fictives de notre sexualité, se trahissant elles-mêmes, deviennent des fixions qui nous crucifient. Certes, parvenir à cheminer sur la ligne de crête d'une non-coïncidence avec soi-même, n'est pas si aisé.

Cependant, plénitude identitaire... voilà qui laisse bien dubitatif ; tautologie vide qui porte sans doute la trace de cette expérience du miroir, où se découvre, avec plus ou moins de jubilation, notre subjectivité.

Mais entrer dans le langage, c'est avoir affaire avec la division. Elle se décline de multiples façons, que Lacan n'a cessé de rappeler :

« *Je suis ce que je ne suis pas, je ne suis pas ce que je suis* ».

« *Je ne pense pas là où je suis, je pense là où je ne suis pas* »⁸.

C'est pourtant au prix de cette non-coïncidence, de cette disparité subjective essentielle, que le sujet peut advenir, et, aux prises avec le manque, se faire sujet désirant.

Les fixions sexuelles, effaçant l'espace de la castration, se nourrissent du rêve d'une forme totale, totalisante, totalitaire.

⁷ J'emprunte cette expression à Paul Audi, dans son dernier livre : *Troublante identité*, Paris, Stock Editions, 2022.

⁸ J. Lacan, Séminaire XIV, *La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023.

Croire illusoirement que *tout* est possible, avec son corps, avec les autres, n'est-ce pas aussi ce qui souvent traverse l'exubérance sexuelle multiforme des Modernes, et les revendications du présent ?

A se donner consistance de réel, elles mettent en péril la créativité fictionnelle qui se tient au cœur de toute sexualité, et sans doute aussi, l'existence toujours énigmatique d'Eros.

*

LES FICTIONS DE LA SEXUALITE, SOCIALES, PSYCHANALYTIQUES, LITTERAIRES.... QU'EN FAIRE ?

Lise Demailly*

-:-:-:-

Je commencerai par une remarque sur la clinique contemporaine, telle que je peux la percevoir à partir de mon travail personnel actuel. Je ne reçois pas de jeunes gens pour le moment et je n'ai jamais reçu de personnes transgenres. Mon expérience est donc limitée. Néanmoins il me semble observer quelques changements chez les analysants. Depuis quelques années, dès leur arrivée, ou assez vite une fois le travail analytique engagé, la plupart des personnes énoncent les « spécificités » de leur sexualité : bisexualité de l'orientation, très souvent chez les femmes, polyamour, travestissements occasionnels, etc... Ce qui est nouveau, c'est une sorte d'affaiblissement, non certes de l'angoisse, mais de la honte. Il y a conscience que la conduite doit être dissimulée aux proches, car elle n'est pas conforme à l'ordre sexuel, mais en même temps, pour lui-même, l'individu semble assumer cette conduite comme une habitude personnelle de l'ordre du plaisir, manifestant ainsi qu'il se situe entre deux normes sexuelles, la première, contraignante, extérieure à lui, dans laquelle il se retrouve cloué comme « anormal », « pervers » ou « bizarre » aux yeux d'autrui, d'où la clandestinité, et la seconde, pour lui-même, dans lequel il suit simplement et normalement l'ordonnement de ses plaisirs (sans qu'il s'agisse là d'une revendication identitaire).

Deuxièmement, je remarque que les relations entre hommes et femmes semblent difficiles, les rapports de pouvoir semblent plus tendus depuis le confinement et, depuis *MeToo*, la question du pouvoir est verbalisée comme telle : « Mon mari a trop de pouvoir sur moi, je n'ai pas assez de pouvoir ». Signifiant nouveau, que je n'avais pas entendu auparavant. Ces deux évolutions me paraissent mobiliser les « fictions » contemporaines de la sexualité.

Le travail collectif mené dans ces journées d'études part de l'idée que la sexualité relève de ce qu'on a choisi d'appeler des *fictions*¹, c'est à dire des mixtes d'imaginaire et de symbolique, qui organisent les cultures, les inconscients, les vies. À ce terme de « fiction », avec les décalages ou nuances qu'implique l'insertion dans des cadres

* Psychanalyste à Lambersart, membre du Cercle freudien.

¹ Merci à Françoise Delbary qui a proposé le terme de « fictions » pour les journées d'études, à Daniel Weiss, Olivier Chantraine et Christophe Scuderi qui ont lu et critiqué de premières ébauches de ce texte, aux participants des journées qui ont réagi à ma communication orale.

théoriques différents, on pourrait trouver des équivalents ou des échos dans ce que Lacan appelle des « semblants », Marx, des « idéologies », Foucault, des « dispositifs de vérité », les sociologues des « systèmes de représentations et de normes », les anthropologues, des « mythes » (c'est à dire des récits inventés pour répondre aux grandes énigmes qui se posent aux êtres humains), et enfin les littéraires, des « mondes possibles² ». J'ai dans ce texte réfléchi en essayant de croiser les points de vue de la psychanalyse, de la philosophie et de la sociologie. Dans l'emploi que j'en fais donc dans ce texte, les « fictions » seront des systèmes de représentation.

Les fictions de la sexualité sont une manière de penser le corps et les pulsions, de connaître le sexuel, de définir le cadre symbolique des alliances et des filiations, de proposer des identifications et des idéaux, des interdits et des tabous, de poser la frontière entre la normalité et l'anormalité d'âme en matière de pratiques sexuelles. Les fictions sont sociales et ont en même temps des racines inconscientes, ce qui leur donne leur force, car elles naissent au croisement du refoulement et des exigences de la civilisation et elles affectent en retour les inconscients et les corps.

Chaque époque et chaque culture connaissent en matière de sexualité au moins une fiction sociale dominante, voire hégémonique, avec ses dimensions politiques, juridiques, cognitives, sociales, morales, qui affectent les sujets, donnent sens et forme à certaines institutions, et encagent le sexuel dans un « dispositif de sexualité » (au sens foucauldien du terme).

Mais il existe aussi dans chaque culture des fictions que je nommerai « marginales », en rupture, en résistance ou en décalage avec la première, construites par des individus ou des groupes, s'appuyant sur des subjectivités singulières, des pratiques particulières ou des mouvements politiques. Par exemple la pratique analytique et l'écriture littéraire construisent des fictions marginales, qui proposent d'autres appréhensions et d'autres connaissances du sexuel que la représentation sociale dominante de la même époque.

Le sujet inscrit dans une culture et une époque donnée est donc plongé dans un champ³ de fictions qui entrent en résonances, en tensions et en concurrence voire en conflits les unes avec les autres. Je vais essayer ici d'envisager le mode d'articulation de ces différentes fictions à l'époque actuelle en occident et comment les sujets contemporains et les psychanalystes peuvent s'en débrouiller.

Approcher le champ actuel des fictions de la sexualité se fait plus commodément en commençant sa description par l'histoire des grandes fictions sociales dominantes. Ce champ est en effet marqué par une concurrence idéologique et

² Françoise Lavocat 2016, *Usages et théories de la fiction*, Presses universitaires de Rennes.

³ « Champ » est un concept bourdieusien (Bourdieu 1992). Un champ est une configuration de positions et de prises de positions qui se situent les unes par rapport aux autres, avec des tenants de la légitimité, des prétendants et des nouveaux venus.

politique entre une fiction « traditionnelle » dont on peut dater l'émergence en occident au XIII^{ème} siècle⁴ (à laquelle Freud avait opposé une autre représentation de la sexualité) et qui a été longtemps hégémonique et une fiction « post-moderne » qui prétend à son tour à la légitimité. Après cette première approche, j'explorerai, sans viser l'exhaustivité, quelques fictions marginales : la théorie lacanienne de « l'impasse sexuelle » et certains récits proposés par la littérature de S-F et le cinéma. Je montrerai enfin que s'orienter dans le champ ainsi décrit, en tant que sujet ou en tant que psychanalyste, implique des choix éthiques. Je conclurai sur la question de l'amour.

I - Les fictions sociales dominantes

La fiction « traditionnelle »

Elle est souvent nommée aussi « patriarcale », on peut dater l'émergence en occident du XIII^{ème} siècle, avec le rôle du droit canon. Elle est bien développée et hégémonique au XIX^{ème} et XX^{ème} siècle. On peut la présenter en quelques principes bien connus, mais qu'il vaut la peine de synthétiser :

1. Le lien étroit entre la sexualité, la procréation, la filiation (avec anormalité des pratiques sexuelles qui ne visent pas la procréation)⁵.
2. Le binarisme de la sexuaction (identité de sexe) comme produit d'une règle naturelle. Autrement dit l'idée d'une conjonction naturelle de la spécification biologique et de l'identité de sexe, la différence sexuelle étant binaire.
3. La norme de continuité de l'identité de sexe et du rôle social sexué (rôle social sexué qui sera nommé ultérieurement le « genre » par des philosophes). Elle implique un rôle masculin et un rôle féminin conformes aux essences de ces sexes, complémentaires et hiérarchisés. La différence binaire des sexes naturalise et justifie l'inégalité économique, juridique, politique, culturelle et linguistique.

Jusqu'au XVII^{ème} siècle. « On écrivait « le chien et la chienne sont belles ». « Belle » était au féminin en vertu de l'accord de proximité, comme en latin et en grec : comme l'adjectif était plus près d'un nom féminin, l'euphonie voulait qu'il se décline au féminin. Cela a changé au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles sous l'influence de certains grammairiens, l'abbé Bouhours, puis Nicolas Bauzée dont la justification a été on ne peut plus claire : « le genre

⁴ Certains anthropologues pourtant la datent de l'apparition de l'agriculture, la réfèrent donc à une transformation du mode de production.

⁵ Condamnation de la masturbation et de la sodomie, aussi bien hétérosexuelle qu'homosexuelle (considérée juridiquement comme un crime jusqu'en 1791 en France, 2003 aux USA).

masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle ». Dès lors, on a dit et écrit : « le chien et la chienne sont beaux ». ⁶

Elle justifie aussi l'inégalité proprement sexuelle : le désir et le plaisir féminin sont des questions indécentes ou censurées.

4. La promotion de l'hétérosexualité comme un choix d'objet normal, la famille hétérosexuelle et monogamique comme cadre normal de la filiation.

Toute transgression de cet ordre symbolique est un péché (ou un vice) et/ou une pathologie et/ou un délit⁷.

Freud produit dans ce contexte une fiction théorique en rupture, marginale. Elle est critique de la fiction traditionnelle en ce qu'elle reconnaît la binarité psychique constitutive du petit d'homme et se refuse à promouvoir une normalité de l'orientation sexuelle, qu'elle dépathologise les diverses orientations sexuelles. Elle arrache le sexuel de la sexualité à la censure, déconnecte le sexuel de la filiation et de la procréation, elle rend la sexualité au sexuel en identifiant les pulsions partielles et l'érogénéité globale du corps. Elle rend aussi compte des difficultés pour les humains à se situer psychiquement dans l'ordre sexué comme homme ou surtout comme femme (la fiction sociale alors dominante l'exige). Elle identifie la mère comme premier objet de désir et d'amour et pose l'Œdipe comme moment central de domestication des pulsions. De ce fait le contenu prescriptif de la théorie freudienne peut dans certains textes, démentis par d'autres textes, être l'accès à une sexualité dite « génitale ».

La fiction sociale post-moderne

Les textes liés à cette nouvelle conception de la sexualité qui se construit progressivement après guerre dans l'espace public saluent peu souvent l'apport de la doctrine freudienne alors même que cette conception a bénéficié des avancées critiques de celle-ci, de la dépathologisation des choix sexuels initiée par Freud, et de l'échappement de la sexualité par rapport à la filiation. La dette est peu reconnue. Cette fiction promeut les principes suivants :

1 -La séparation de la sexualité d'avec la procréation et la filiation

et donc l'affranchissement des règles « naturelles » de la procréation (avortement, PMA, GPA, normalité des pratiques sexuelles non liées à la procréation). Cette

⁶ Gervet J., « La norme du genre et son impact sur la sexualité ». *Gestalt*, 2017. Il est question de revenir à l'usage précédent.

⁷ Un exemple côté délit : Oscar Wilde fut condamné en 1861 à une peine de 10 ans de prison pour « sodomie »

séparation permet la reconnaissance d'orientations sexuelles diverses comme étant non pathologiques et non répréhensibles.

2- Le renoncement au binarisme de la sexuation,

autrement dit de la différence sexuelle à deux sexes. Ce renoncement se traduit juridiquement : plusieurs États, Allemagne, Australie, Inde, Malaisie, Népal, Thaïlande, Argentine, Oregon aux États-Unis, etc. ont reconnu, durant ces dix dernières années, la possibilité d'inscrire un genre autre que masculin ou féminin dans l'état civil.

3- La séparation de la sexuation et du biologique,

C'est-à-dire la possibilité d'une identité sexuelle non congruente au sexe biologique, d'une transidentité. Sur ce point, à la fois sensible et très médiatisé, il y a un certain flou de la fiction post-moderne quant aux modalités de cette non-coïncidence.

Une première variation de la fiction post-moderne présente la découverte qu'on n'est pas psychologiquement de son sexe biologique comme quelque chose qui vous est tombé dessus et donc non pas comme un choix, mais comme une contrainte.

Dans une seconde variation, cette séparation peut se faire dans le cadre d'un « choix » personnel de la sexualité. Dans ce cas, il semble y avoir pour l'individu une pluralité des choix possibles, mais en même temps ce choix aboutit à une identité finalement fixée et qui s'inscrit socialement dans une « minorité ». La conception de ces « identités » ainsi construites omet la dimension de l'inconscient. Paradoxalement, ces identités, même minoritaires et rebelles, constituent un nouveau processus de synthèse imaginaire et de normalisation qui discipline le désir dans des catégories sociales prescriptives (LGBTQ+).

Enfin, troisième variation, la théorie « queer » est parfois anti identitaire, les genres et les sexes étant fluides.

4) La modification des rôles sexuels socialement définis (les genres) vers davantage d'égalité et de non-violence.

Sur ce quatrième principe, tout n'est pas totalement nouveau historiquement dans la fiction sociale post-moderne, car les théories modernes du « genre » (comme rôle sexuel socialement prescrit) redécouvrent en partit les fictions marginales du siècle précédent (Freud, le féminisme ancien de Georges Sand ou Louise Michel par exemple). Les principes juridiques réellement nouveaux dans les sociétés occidentales, sont l'illégalité et illégitimité des inégalités de sexe, l'illégalité et l'illégitimité de la violence envers les femmes sont des principes juridiques nouveaux caractéristiques de la fiction post-moderne. Les militantes et militants de la conception post-moderne de la sexualité luttent contre les inégalités de genre, contre la domination et l'oppression des femmes sur tous les fronts, linguistique, économique, culturel, politique.

5) *Des tendances à censurer le sexuel dans le sexué* au profit du « genre », autrement dit à nier que le sexuel polymorphe soit antérieur à l'ordre sexué (S Prokhoris *Le Mirage #MeToo. Réflexions à partir du cas français* : Paris, Cherche-midi 2021 à propos des travaux de Butler).

II - Caractéristiques descriptives et prescriptives des fictions dominantes

Les fictions dominantes ont à la fois des fonctions normatives, prescriptives (elles s'incarnent dans des systèmes juridiques et des morales, dans des dispositifs comme les classifications psychiatriques, les énoncés religieux, la police linguistique) et des prétentions descriptives : elles prétendent dire la vérité de la sexualité. Les deux fonctions sont étroitement liées. Ce sont des « discours de savoir », c'est-à-dire socialement construits comme « vrais » et qui représentent un moyen de nous faire obéir, d'obtenir notre docilité (Foucault 1975)⁸. Examinons d'abord leur aspect descriptif.

La valeur descriptive

La fiction traditionnelle, en suivant sa propre logique et sa propre argumentation, est en partie fautive sur le plan descriptif, dans son appel à la règle naturelle. Les normes sociétales de la dualité de sexe et de la pérennité et congruité des sexes et du genre comme phénomène naturel se heurtent, sur le plan descriptif, à plusieurs faits.

1. Dans la nature, il y a des changements de sexe chez plusieurs espèces animales. Les changements sont liés au développement ou à l'environnement.⁹
2. Chez les humains, il y a possibilité de non-coïncidence des critères biologiques de sexe (le patrimoine génétique, les organes génitaux et les taux hormonaux). On compte sur la planète environ une trentaine de millions de personnes intersexuées.
3. Dans les diverses cultures, on trouve régulièrement des changements de sexe ou de genre chez les êtres humains dans les civilisations anciennes. Les travaux des anthropologues « révèlent l'ampleur des bisexualités dont bien peu se voulaient identitaires », mais économiques (homme épousant de jeunes hommes jusque ce que leur fortune leur permette d'épouser une femme), religieuse (transgenre par vocation religieuse (animiste)¹⁰, transgénérationnelles (socialisation dans un genre qui n'est pas le sexe

⁸ Foucault M. *Surveiller et punir*, Gallimard 1975. Pour Foucault la « sexualité » est un dispositif, une articulation de « modes de gouvernementalité », de « modalités de subjectivation » et de « discours de savoir ».

⁹ Selon Gervet (o.c.)

¹⁰ Handman, M. (2008). L'anthropologue et le système sexe/genre. *Connexions*, 90, 77-85.

anatomique, car le nouveau est la réincarnation d'un ancêtre, chez les Inuits). La différence binaire des sexes n'est ni un roc biologique ni un roc a-historique.

4. Le caractère déviant de l'orientation sexuelle homosexuelle est très relatif historiquement. De même que le caractère déviant de la gestation pour autrui.

Si la valeur descriptive de la fiction dominante patriarcale est clairement limitée, la fiction post-moderne contient aussi des erreurs, même si elles sont plus difficiles à cerner. Comme la fiction patriarcale, elle ignore l'inconscient et la sexualité infantile. Elle déploie de plus une erreur manifeste du côté du fétichisme des technosciences (qu'elles soient biologiques ou logicielles), en les pensant comme purement rationnelles et neutres, c'est-à-dire sans percevoir leur impact politique et moral, qui est de ce fait dénié.

L'efficacité prescriptive

L'efficacité prescriptive et disciplinaire des fictions dominantes est certes tout à fait réelle que ce soit au niveau de l'espace public, des conduites intimes¹¹ ou des articulations signifiantes. Elles capturent et captivent un grand nombre de sujets, elles sont si intégrées psychiquement qu'elles en deviennent « naturelles » et que les lois symboliques paraissent neutres et anhistoriques. Mais cette efficacité est limitée par quatre phénomènes.

D'abord par la lutte des fictions sociales entre elles pour l'hégémonie. Il ne faut en effet pas croire à un simple remplacement. Il y a lutte symbolique entre la fiction qui était autrefois hégémonique et celle qui prétend à la légitimité. Par exemple sur l'homosexualité et les droits LGBT, il y a des retours en arrière possibles sur le plan juridique en Europe ou aux USA. On peut aussi repérer une montée du « masculinisme », idéologie qui vise à remettre en question les acquis des femmes et cherche à discréditer le féminisme.

Les études descriptives sur les pratiques sexuelles contemporaines (Bozon Bazos 2008¹² ; Alarie et Bosom 2022¹³) montrent la survivance plus ou moins

¹¹ Par exemple, les modifications historiques des fictions de la sexualité se sont accompagnées dans les pratiques sexuelles d'une modification des « scripts sexuels » (manières de faire l'amour), après les rapports Master et Jonson (*Human Sexual Reponse*, Boston, Broxton and Compagny 1966) et Hite 1976 (*Le rapport Hite*, Trad T Carlier, Laffont, 1977). Je renvoie sur ce thème au livre du philosophe Alexandre Lacroix (*Apprendre à faire l'amour*, Ailary Editions 2022), fort intéressant même s'il est antifreudien de manière incongrue.

¹² Bajos N. Bozon M. Beltzer N, 2008, *Enquête sur la sexualité en France Pratiques, genre et santé*, la Découverte.

¹³ Alarie M. et Bosom M. 2022, « Les représentations de la non-monogamie consensuelle : perceptions des parents polyamoureux ou en couple ouvert canadiens », *Genre, sexualité & société* [Enligne], 27 Printemps 2022,

discrète de représentations traditionnelles. Si l'homophobie a diminué, l'homoparentalité reste proscrite. Si la non-monogamie consensuelle (NMC), polyamour ou couple ouvert, est admise du bout des lèvres, elle est sévèrement critiquée par rapport aux enfants, elle est considérée comme incompatible avec la parentalité (dommageable pour les enfants, créant des incertitudes sur l'identité du père, montrant l'incapacité affective à s'engager). En somme, la liaison sexualité-procréation a la vie dure. Selon ces mêmes auteurs, Le différentialisme essentialiste et inégalitaire également : par exemple l'idée que les hommes auraient *par nature* davantage de besoins sexuels que les femmes, sans avoir besoin de la relation amoureuse, qui, elle, serait désirée surtout par les femmes, l'accumulation de conquêtes sexuelles continuant à être perçue et présentée comme une preuve de masculinité. L'illégalité et l'illégitimité des violences faites aux femmes continue à se heurter chez certains sujets à la légitimité intime de l'acte violent.

La deuxième raison pour laquelle l'efficacité prescriptive d'une fiction dominante, même hégémonique, n'est pas totale est qu'elle se heurte à des résistances individuelles : aventures singulières, processus singuliers de désaliénations, invention de manières d'être radicalement originales, ou pathologies et déviances. La cure analytique joue bien sur un rôle dans ces déprises. Mais les sujets en inventent aussi indépendamment de la cure.

Troisième raison : il existe des zones de déviance institutionnalisées organisées de manière discrète ou secrète par le système socio-économique. Pour la fiction traditionnelle, c'est par exemple l'existence d'un clergé catholique uniquement masculin qui autorise discrètement l'homosexualité masculine et la pédophilie. Le non-respect par les hommes de la monogamie est lui aussi socialement organisé. La prostitution est également un bon exemple de la déviance organisée par rapport à la fiction patriarcale¹⁴.

Pour la fiction post-moderne, on peut considérer que le marché de l'industrie pornographie est une zone de déviance organisée, y compris avec des arguments post-modernes sur la liberté des femmes¹⁵. Ce marché promeut la violence envers les femmes dans les films produits et dans les pratiques de travail (avec par exemple le « viol de soumission » à l'embauche).

Enfin, quatrième, une limite importante à l'efficacité normative des successives fictions dominantes est qu'elles ne peuvent censurer l'irréductible pluralité des discours sociaux. Elles ne peuvent empêcher le déploiement à leur côté de fictions marginales, différentes et/ou critiques. On l'a vu avec le cas de

¹⁴ Le livre de Patricia Tourancheau *Le 36, histoires de poulets, d'indics et de tueurs en série*, Seuil/Les jours.2017, rend bien compte des liens organisationnels et des réseaux personnels entre les milieux de la prostitution, l'État et les réseaux politiques en France.

¹⁵ Il existe des militantes féministes pro-sexe qui revendiquent de disposer de leur corps et de créer leurs propres images (Marzano M. *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Poche 2007)

Freud et le rôle de la psychanalyse au XX^{ème} siècle, qui rend sensible la morsure des corps et des esprits par la conception patriarcale et en repère les ravages cliniques. Parmi ces fictions marginales, le rôle de la littérature est essentiel. Des œuvres de littérature classique se montrent très tôt en décalage par rapport à l'idéologie traditionnelle. Si les auteurs de science-fiction dans les années 70 précèdent l'émergence de la fiction post-moderne, aujourd'hui, ses récits et les mythes qu'elle propose¹⁶ sont en décalage avec certains thèmes de cette conception de la sexualité.

III - Une fiction critique : la théorie lacanienne de l'impasse sexuelle

La théorie lacanienne poursuit le travail critique freudien. C'est précisément parce que l'individu effectue sa prise de position sexuée à partir d'une apparence corporelle parlée, et selon la façon dont elle est parlée, que le déterminisme biologique de la sexualité est aboli. Le rapport à la castration, le « primat du phallus » doivent être lus comme la marque de l'impact dénaturant du langage et conjointement de l'image (l'image parlée) sur le fonctionnement de l'organisme ; il fonde une différence sexuelle binaire entre deux positions, phallique et pas-toute, « masculine » et « féminine ». D'autre part, il n'y a pas complémentarité des sexes. Il en résulte un éclatement de la pratique sexuelle qui donne lieu à la polymorphie des modes de jouissance. Lacan théorise l'objet « a » à partir des vues freudiennes sur la sexualité perverse polymorphe et les pulsions partielles, ce qui peut faire voir en lui, pour certains de ses textes, un précurseur des théories queer¹⁷ (Dean 2006)¹⁸.

Certains aspects de cette conception par ailleurs novatrice pourraient être considérés comme aujourd'hui dépassés. On peut introduire deux points de discussion.

On peut aujourd'hui se demander, à partir d'observations cliniques, et en lisant dans l'espace public les discussions sur l'invention nécessaire d'une nouvelle masculinité, si, chez les hommes, le « roc de la castration », avec un imaginaire de la castration en termes de féminisation (refusée) ne serait pas un roc historique, lié à la suprématie masculine, plutôt qu'un invariant structurel. Symétriquement, on pourrait se poser la même question quant à l'envie du pénis chez les femmes. Il est difficile d'avancer une réponse ferme, mais la question mérite d'être posée.

Une deuxième interrogation possible porte précisément sur le signifiant « impasse sexuelle », qui excède le constat de la non-complémentarité entre les sexes. Dans

¹⁶ On entendra par mythe une construction imaginaire qui propose des solutions symboliques à un problème qui touche au Réel

¹⁷ « *Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle* » Lacan, Juillet 1973, Interview *France Culture, Espace Lacan*

¹⁸ Dean T., 2006, « Lacan et la théorie queer » *Cliniques méditerranéennes*/2 (no 74), pages 61 à 78

certaines de ses textes, Lacan insiste en effet sur le caractère fini de la jouissance sexuelle. Dans celle-ci, quelque chose, au dire même du sujet, ne va pas, qu'il s'agisse de la jouissance du corps sexué, ou des satisfactions du sujet lui-même. Il n'y a pas de rapport sexuel. Il y a une impasse sexuelle, comme fait de structure indépassable. La jouissance permise ne satisfait pas vraiment. D'où l'accumulation possible des « plus de jouir ». Il écrit « Il n'y a rien de plus décevant que le rapport sexuel » (17 février 1976, cité par Allouch¹⁹)

Quelle est la valeur descriptive de cette fiction de l'impasse sexuelle ? Elle a une valeur descriptive certaine, une valeur structurelle, en tant qu'elle structure effectivement l'être humain devenant sujet parlant, notamment à cause de l'idéalisation de la jouissance sexuelle et de la communion amoureuse en référence à un paradis perdu, à la fusion des âmes, à la fusion des corps, à l'espérance d'une jouissance absolue (Cf. Lacan, séminaire *L'éthique de la psychanalyse*), aussi bien chez les hommes que chez les femmes, par rapport à laquelle il ne peut y avoir que déception.

Mais le terme « impasse », à mon avis, pose problème. Il évoque une voie sans issue et une déception radicale, définitive, universelle. Il laisse tomber le fait que la non complémentarité des sexes soutient le désir. Sa valeur descriptive n'est pertinente que sur fond d'adhésion à un paradis perdu et inatteignable, d'adhésion à une fusion toujours espérée entre deux corps et entre deux âmes. Elle n'est pertinente que sur fond d'un espoir mystique en la communion des âmes et des corps. En dehors du sous-entendu de cette adhésion, le terme « impasse » est impropre, car trop radical et le terme « limites » ou « difficultés » suffirait pour désigner les limites structurelles de la rencontre sexuelle et de la rencontre amoureuse. Car on pourrait penser ou espérer que la cure apporte la guérison de l'espoir mystique dans l'existence du rapport sexuel pleinement satisfaisant et totalement comblant. C'est là me semble-t-il la limite descriptive de l'aphorisme lacanien de l'impasse sexuelle : la cure sert tout de même en principe à accepter la perte, l'imperfection, à faire avec (à savoir y faire avec).

Cette connotation d'espoir mystique a des conséquences spécifiques sur le contenu prescriptif de la théorie lacanienne. La valeur prescriptive de « l'impasse » devient sur le plan éthique l'assomption du tragique, une décision d'acceptation de la souffrance de la perte du paradis perdu (et pas seulement d'acceptation de la perte), une sorte de décision d'accès à la « douleur de vivre ».

IV - D'autres fictions marginales : les fictions littéraires, la SF et la sexualité

La littérature fournit de nombreuses fictions de la sexualité. Les histoires, les récits qu'il soient réalistes ou fantastiques, les contes, ressemblent aux rêves : ils parlent de l'inconscient à l'inconscient, ils s'expriment dans la langue de l'inconscient - par

¹⁹ Allouch J. *Pourquoi y a-t-il de l'excitation sexuelle plutôt que rien ?* Essais, Epel 2017.

symboles et archétypes. Ils contournent les raisonnements et déclenchent des associations autour de mots, d'images ou de pensées peu ou pas formulées. « Transmuer en réalité les fantaisies du désir » : voilà le but commun formant l'un des points de convergence du surréalisme et de la science-fiction, selon Philippe Curval (2001). Les démarches de ces deux littératures seraient alors à mettre en parallèle, chacune visant à provoquer une rupture avec la perception immédiate du réel, en faisant appel au rêve selon Bréan 2014)

Les fictions littéraires sont souvent en avance sur les fictions dominantes et l'évolution des mœurs. Pensons au décalage entre l'idéologie patriarcale et des textes comme ceux de Georges Sand, Virginia Woolf²⁰, Marcel Proust. Un même décalage peut être remarqué aujourd'hui en SF. En contrepoint de texte dystopiques qui thématisent l'ébranlement de la conception patriarcale, on voit apparaître des utopies de sociétés sans hommes, notamment avant 2000 (Johanna Russ 1977, Élisabeth Vonarburg 1992), de sociétés aux règles totalement étranges (Ursula Le Guin), de sociétés libertaires dont la plus célèbre est « La Culture », le cycle proposé par Ian Banks (oc.).

Les dystopies. L'effritement du cadre des procréations et filiations traditionnelles.

Des romans explorent, souvent sur le mode dystopique, qui se révèlent être des simulacres, l'évolution des capacités et des modes de reproduction des humains (notamment l'insémination artificielle ou la parthénogenèse²¹), la fécondation et gestation in vitro, le clonage²² ou la limitation des naissances, les scénarios de la surpopulation morbide ou celui de l'infertilité généralisée. Un auteur a particulièrement retenu mon attention quant aux représentations de la famille, mettant en valeur, sur le mode du cauchemar, la contingence du modèle familial humain actuel, parce qu'il pourrait n'être qu'un simulacre.

Le père truqué est la nouvelle la plus célèbre de Philip K Dick

Un gamin découvre que son père n'est plus son père, bien que la vie quotidienne semble habituelle. Une Chose (un alien insectoïde) s'est emparée de lui et d'autres Choses comptent s'emparer du reste de la famille.

²⁰ « Il est néfaste d'être purement un homme ou une femme, il faut être femme masculine ou homme féminin » Woolf V., 1929, *Une chambre à soi*, Coll. 10-18, Denoël, 1992 p. 156.

²¹ GOM, Léona, *Le Chromosome Y*, Québec, Éditions Alire, 2000

²² Très nombreux romans de clones : Ira Levin *Ces garçons qui venaient du Brésil*, Kate Wilhelm, *Hier, les oiseaux* (1976), Kazuo Ishiguro *Après de moi toujours* 2005. *La Mort vivante*, Stefan Wul, Aldous Huxley *Le Meilleur des mondes*, *La possibilité d'une île* de Houellebecq. Je ne développerai pas ce thème qui demande une étude à lui tout seul.

Dans la diégèse de cette nouvelle, *La Chose* résiste à la symbolisation. Dans la vie de K. Dick, cette symbolisation est permise par l'écriture littéraire, qui lui permet de mettre en récits un « roman familial psychotique » (Thaon)

Dans *La fourmi électrique*, autre nouvelle célèbre, un dirigeant d'entreprise découvre, en se coupant la main lors d'un accident, qu'il n'est pas de nature humaine, mais un androïde... Il décide alors d'apporter quelques modifications à sa programmation.

Les filiations et procréations ne sont pas forcément celles que le sujet s'est imaginé ou qu'on lui a dites. C'étaient des simulacres, ce qui fait converger dans un même récit les angoisses archaïques et des angoisses devant les nouvelles technologies de la procréation.

La différence entre l'homme et la machine apparaît alors essentiellement comme une question de comportement et d'émotion : compassion, capacité d'amour, attachement au corps.

Les utopies : non identité sexuelle, versatilité des rôles, foisonnement du pulsionnel

Le propos de la SF contemporaine (après 2000) est principalement orienté par le postulat de la non-identité sexuelle (fluidité des appartenances et des orientations ou multiplication des identifications proposées).

Le sexe objectif est plastique, les genres sont pluriels, réversibles et changeants, les changements ne se font pas pour poursuivre une vérité, ils se font juste pour le plaisir. Les orientations sexuelles sont le plus souvent fluides. Il y a pluralité des sexes-genres. Les positions de jouissance sont échangeables. Dans des sociétés libertaires, tous les désirs sexuels peuvent s'exprimer apparaissent, même si c'est au prix de conflits psychiques ou de conflits politiques. Globalement, alors que les modèles sociaux les plus fréquents et les textes médiatiques de la fiction post-moderne proposent des durcissements identitaires, la SF décrit des identités temporellement flexibles, peu consistantes.

L'identité de ce fait est personnelle plutôt que genrée. La SF ne pose pas la différence (multiple) des sexes et la sexuation comme des données originelles, stables, qui seraient fondatrices pour la vie sexuelle et la trajectoire subjective. La sexuation est un processus relatif à l'autre de la rencontre amoureuse. Pour les individus et les groupes, les questions « Que faire ? » « Avec qui et comment entrer en relation » comptent plus que le « Qui ou que suis-je »

Les relations amoureuses se déploient dans des sociétés singulières, avec des règles de filiation et d'alliance singulières. Dans ces mondes alternatifs, la sexuation et la sexualité sont toujours des questions foncièrement politiques, institutionnelles, étatiques. Les relations amoureuses se déploient au sein de règles d'alliance et de

filiation différentes de notre civilisation contemporaine. C'est l'État ou la civilisation qui nomme les sexes et les genres (et leur nombre) ou qui délègue aux individus le droit de les nommer.

En ce qui concerne les possibles relations sexuelles avec les androïdes et l'aide d'objets techniques, je citerai deux films récents qui m'ont beaucoup plu et qui proposent deux fictions complémentaires

Dans *Incroyable, mais vrai* de Quentin Dupieux, un des héros (joué par Benoit Magimel) se fait poser au Japon une « bite électronique ». La télécommande permet d'ajuster la taille, de commander l'ampleur et la vitesse des mouvements. La partenaire semble assez contente. L'objet miraculeux tombe malheureusement en panne, est difficile à réparer, et prend finalement feu.

On lit bien dans ce film le fantasme du désir du pénis côté masculin, à savoir le désir d'un pénis absolument infaillible et docile. Mais ça ne marche pas.

Dans *I am your man*, l'Intelligence Artificielle, le robot créé pour satisfaire totalement la femme, est un homme charmant, agréable, cultivé. Il devine tous les désirs, les devance même, s'améliore sans arrêt. Son programme informatique est donc écrit pour réaliser le paradis perdu, la jouissance absolue.

Mais finalement, cela n'intéresse pas l'héroïne chargée de produire une évaluation de cette technologie. La perfection l'ennuie. Le projet de dépassement de l'impasse sexuelle se révèle un échec, car, écrit-elle dans son évaluation finale, il faut qu'il y ait imperfection et ratage pour que la relation soit intéressante, pour qu'il y ait désir et plaisir. Autrement dit les limites de la rencontre sexuelle ou amoureuse ne sont pas une « impasse » qu'il faudrait assumer tristement ou héroïquement, mais au contraire la condition de leur intérêt.

Des anthologies récentes par exemple *Galaxie 2022* montrent l'intérêt de la SF contemporaine pour l'invention de sexualités inouïes. Alors que les débats médiatiques proposent des durcissements identitaires défensifs, la SF décrit des identités flexibles, peu consistantes, imaginatives. Ce qui rejoint une partie de la clinique contemporaine, des récits de soi singuliers avec des sexualités singulières qui ne se réfèrent à aucun modèle.

V – Le travail analytique ? Une décision éthique

Comment se situent les sujets dans ce champ de fictions et comment s'y situe le travail analytique ?

Et d'abord, comment se situer en tant qu'analyste ?

Il semble clair que, pour le travail analytique, la connaissance du champ de fictions est indispensable et nourrit les capacités d'interprétations de l'analyste. Saisir les fictions dominantes dans leurs différentes dimensions permet de repérer

les persistances de la fiction patriarcale dans l'inconscient ou la sensibilité aux emballements médiatiques de la fiction post-moderne qui peuvent en venir à fabriquer des surmoïs qui lui sont spécifiquement adaptés.

La neutralité normative par rapport aux fictions sociales de la sexualité doit être la règle dans la cure, elle fait partie de l'éthique de l'analyse. Les interventions de l'analyste dans la cure ne doivent servir qu'à aider l'analysant à repérer ses obéissances, ses jouissances notamment surmoïques, inventer ses propres solutions à ses propres impasses. (Il est légitime, bien que personnellement je ne sois pas friande de ces interventions, que l'analyste, comme tout sujet, comme tout citoyen, ait des positions politiques sur l'évolution des mœurs²³. Mais de fait à mon avis certains analystes n'arrêtent pas d'intervenir dans l'espace médiatique bien au-delà du lien strict aux données du travail analytique). Si, par exemple, alerter sur l'encouragement à l'identitarisme²⁴ paraît logique puisque la cure implique un travail de désidentification, d'ébranlement des nominations qui viennent de l'Autre, en revanche, intervenir publiquement contre le mariage pour tous ou à l'inverse pour la facilitation de la possibilité de changer de sexe, ne sont pas des prises de position directement reliées aux processus de désaliénation singuliers qui sont un des objectifs de la cure. De plus les analystes qui s'engagent ainsi dans des prises de position politiques courent toujours le risque de confondre un processus psychique historisé et théorisé avec pertinence par rapport à une époque avec un invariant anthropologique de l'être humain donnant lieu à un invariant théorique de *la psychanalyse*²⁵. Pourtant Freud se doutait déjà de l'historicité de ses propres descriptions du psychisme féminin.

Ce faisant, il nous faut prendre garde de ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent également la femme à des situations passives. Tout cela est encore loin d'être tiré au clair. [...] La répression de son agressivité, constitutionnellement prescrite et socialement imposée à la femme, favorise le développement de fortes motions masochistes qui parviennent à lier érotiquement les tendances destructrices tournées vers le dedans²⁶.

Sommes-nous certains par exemple que la différence sexuelle binaire fixiste (qu'elle soit pensée en termes de biologie ou de position de jouissance) et l'Œdipe soient des invariants anthropologiques ? Rien n'est moins sûr.

²³ Sur la distinction entre éthique de l'analyse et éthique de l'analyste, cf. Demailly L. Destombes D., 2022, « Avec quoi analyse-t-on ? Encombrements et ressources de l'analyste », *Lettres du cercle freudien* n° 2, pp 21-36/2022

²⁴ Boismenu P., 2022, « Le phénomène identitariste et la notion d'identité » *Lettres du cercle freudien* n° 2, pp. 37-44

²⁵ Demailly L. « Invariants et historicité en psychanalyse. Le cas de la sexualité », *Cliniques méditerranéennes*, 2022, n° 106, pp197-211

²⁶ Freud S. 1922 « La féminité » *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. 2002 p. 178.

Le travail analytique. Retour sur la théorie lacanienne.

Quant au travail analytique, ne pourrait-on le décrire comme une désincarcération des imaginaires, une remise en jeu des fictions des sujets, l'élaboration de nouvelles fictions, de solutions personnelles. Si la cure analytique est une remise en mouvement de la psyché, une homosexualité assumée peut se substituer à une hétérosexualité qui n'était que de façade, et réciproquement, etc. Qu'un symptôme ou un sinthome plus vivable pour le sujet se substitue à une organisation psychique intolérable, c'est un progrès, progrès que le sujet peut apprécier. Un symptôme douloureux peut céder, car une femme, ou un homme, ou tout autre partenaire pour la pulsion peuvent le remplacer !

Mon point de vue est donc un peu décalé par rapport à la dimension prescriptive de la théorie lacanienne du moins dans certaines de ses formulations. Peut-on en effet imaginer des subjectivités, des inconscients, des rencontres, non englués dans les paradis perdus de la jouissance de la Chose, sublimant l'angoisse de castration, s'avouant manquants... (manque à être, manque à jouir). Pourrait-on imaginer que la fin d'analyse dissolvent l'idéalisation de la jouissance sexuelle et du rapport amoureux, permette, malgré les limites de la jouissance sexuelle et du rapport amoureux, la conquête de la joie, jouir avec l'autre (comme sujet) plutôt que de jouir de l'autre (comme objet)

Pourrait-on imaginer que la fin de la cure offre le déclin des idéaux de la virilité et l'acceptation de la féminité. Ou plus précisément que chacun, dans l'acceptation de la castration, fasse à sa mode avec le phallus, l'être, l'avoir, le faire, le contrefaire, le laisser tomber, le déguiser, en rire... et ce de manière singulière.

Sans doute, le travail analytique ne fait-il pas de promesses quant au bonheur, ni à la sortie du manque. Mais il peut faire connaître des jouissances méconnues, des sublimations nouvelles. Il ne résout certes pas la séparation des corps, des inconscients, des jouissances, et des subjectivités, mais l'« impasse sexuelle » comme mot évoquant une déception radicale et définitive, paraît méconnaître ce que peut produire le travail analytique et/ou les capacités d'invention des sujets pour faire avec l'absence de relation naturellement harmonieuse entre les sexes, contourner les limites, s'en amuser, les travailler (comme on travaille une œuvre d'art).

Le travail analytique peut espérer aider le sujet à renoncer à la fusion avec la mère (à être le phallus de la mère), à limiter le narcissisme de toute puissance, à l'idéalisation fusionnelle et aux divers effluves sacrificiels de la pulsion de mort.

Conclusion : Qu'en faire ?

En somme, je plaide pour que dans la cure l'analyste aide l'analysant, dans la mesure de son possible, à déconstruire les fictions de la sexualité auxquelles il se conforme, qui ont marqué son inconscient et son corps, à déloger les normes (et

leur langage) de leur pouvoir de normalisation, de catégorisation, d'identification et d'idéal.

Une analyse traite la question sexuelle en aidant à trouver des issues singulières aux limites du sexe, ce qui certes ne peut pas être une simple levée d'inhibition et l'autorisation à une jouissance sans entraves, infinie et destructrice. Mais cette issue, la civilisation des pulsions et de leur sauvagerie, pour détourner le désir de la destructivité qui accompagne la quête de la satisfaction sexuelle directe, ne devrait pas engager une culpabilité qui donnerait de nouveau le champ libre à la pulsion de mort, mais plutôt rendre possible le plaisir, la joie ou la sublimation.

Je plaide donc sur le plan théorique pour l'abandon de la croyance fervente à la différence sexuelle binaire et différentialiste (qu'on la pense en termes d'identités ou de positions) et à une prise en compte de ce que la différence sexuelle se crée, de manière singulière, dans la rencontre sexuelle et amoureuse.

Je défends d'autre part, sur le plan éthique une certaine foi dans les inventions de l'amour. L'amour, ressort de la cure. Sans doute aimer, version tragique, dans une conception générale du caractère tragique de la condition humaine, s'énonce-t-il : « je suis prêt à souffrir à côté de toi ». Mais il contient aussi potentiellement l'énoncé singulier « je suis prêt à avoir le courage d'être heureux avec toi », ce qui implique engagement, solidarité, un certain volontarisme et aussi, dirait Spinoza, l'augmentation réciproque de la puissance d'agir. Autrement dit, dans le cadre d'une telle éthique spinoziste par exemple, le rapport sexuel et/ou amoureux n'est pas une impasse (malgré son ratage structurel, le narcissisme, les transferts, les malentendus...), mais une aventure et une œuvre d'art, l'élan du désir qui s'ouvre sur une altérité et sur la « joie ».

Mais on ne peut cependant pas être naïf, l'amour n'est pas chose simple. Pour deux raisons liées à l'époque.

La première est l'atmosphère de guerre des genres ou guerre des sexes dont rend compte Sabine Prokhoris²⁷ en 2021. Elle réfère les difficultés actuelles de l'amour au mouvement *Me Too*, donc à la fiction sociale post-moderne qui favoriserait l'esprit de représailles, voire la jouissance des représailles entre sexes genrés, la détestation fantasmatique des hommes. Je ne suis pas d'accord avec elle sur le fond de sa critique de *Me Too* et de la fiction sociale contemporaine, mais je suis en accord avec elle, toujours en tant que citoyenne, sur l'existence de certaines dérives politiques et, en tant qu'analyste, sur les effets psychiques et sociaux de ces dérives.

D'autre part, comme le fait observer Eva Ilouz en 2020 dans le livre *La fin de l'amour, enquête sur un désarroi contemporain*, le développement actuel de la liberté émotionnelle et du rapport purement contractuel aux autres dans un grand marché néo-libéral de la rencontre sexuelle ou « amoureuse », dégrade l'amour

²⁷ *Le Mirage #MeToo. Réflexions à partir du cas français* (op. cité)

en le des-éthiciant, autrement dit en supprimant la dynamique de sublimation qui le spécifie, en lui donnant un aspect fugace et futile, en faisant de l'autre un pur objet évaluable et comparable aux autres, en remplaçant presque le désir par l'intérêt.

Selon elle, la rencontre (elle parle bien de la rencontre amoureuse, pas de la rencontre purement sexuelle) devient un entretien d'évaluation (p157 sq.) dans un marché concurrentiel où l'on recherche l'objet le plus rentable. Le capitalisme scopique et technologique expose à de nombreuses expériences de rejet et de non-amour, lesquelles sont recyclées dans la grande machine économique et culturelle qui propose des marchandises psychologiques censées aider le soi à optimiser ses relations (p316 sq.).

Sur ce même thème du capitalisme scopique, du « discours capitaliste » si on mobilise le cadre théorique lacanien, il faut remarquer chez les adolescents l'omniprésence des logiciels qui servent à modifier les images de soi (les *selfies* ou autres mises en scènes) sur Instagram et sur TikTok. Il y a là un engouffrement narcissique dans des images de soi, des fictions scopiques de soi, qui sont des images virtuelles, fabriquées, trafiquées, par l'intermédiaire duquel on regarde un soi idéalisé et on regarde les autres. Chez E. Illouz, remarquons que la fragilisation des possibilités d'amour n'est pas liée comme chez S. Prokhoris à la fiction post-moderne de la sexualité, à de l'idéologie donc, mais directement au système économique et technologique, au mode de production et à ses outils.

Ces deux ouvrages sont pessimistes sur la possibilité de rencontres capables de nouer amour, désir et savoir de la finitude. Mais ces rencontres rares restent infiniment précieuses pour les êtres humains.

Bibliographie

- Alarie M. et Bosom M. 2022, «Les représentations de la non-monogamie consensuelle : perceptions des parents polyamoureux ou en couple ouvert canadiens», *Genre, sexualité & société* [Enligne], 27 | Printemps 2022,
- Allouch J., 2017, *Pourquoi y a-t-il de l'excitation sexuelle plutôt que rien ? Essais*, Epel
- Bourdieu P. Wacquant, Loïc, 1992, *Réponses*, Paris, Seuil,
- Boismenu P., 2022, «Le phénomène identitariste et la notion d'identité» *Lettres du cercle freudien* n° 2, pp37-44
- Bajos N. Bozon M. Beltzer N, 2008, *Enquête sur la sexualité en France Pratiques, genre et santé*, la Découverte
- Bréan S., 2014 «Machine sensuelle à fonctionnement symbolique » : l'extraterrestre de Philippe Curval, à la confluence du surréalisme et de la science-fiction. » *ReS Futurae* [En ligne], 4 |
- Dean Tim, 2006, «Lacan et la théorie queer» *Cliniques méditerranéennes*/2 (no 74), pages 61 à 78
- Chaboudez, G. 2017. *Que peut-on savoir sur le sexe ?*, Paris, Hermann.
- Demilly L Destombes D., 2022, «Avec quoi analyse-t-on ? Encombrements et ressources de l'analyste», *Lettres du cercle freudien* n° 2, pp 21-36
- Demilly L., 2021* «Les fictions de la sexualité en science-fiction. Que suggèrent-elles à la théorie psychanalytique ?» *In Analysis*, Vol5, issue 2, octobre 2021, p194-202
- Demilly L., 2022, «Invariants et historicité en psychanalyse. Le cas de la sexualité», *Cliniques méditerranéennes*, 2022, n° 106, pp197-211
- Demilly, L., 2012, «Comment dire l'actuel «malaise dans la civilisation» ? *Le Coq-héron*, 208 (1), 77-85. doi:10.3917/cohe.208.0077
- De Neuter, P., 2019, Les symptômes et leurs destins en fin de cure. *Figures de la psychanalyse*, 37, 91-104
- De Neuter, P. 2020, L'éthique lacanienne de la psychanalyse et ses énigmes. *Figures de la psychanalyse*, 40, 131-143
- Dick Ph K., 2020, *Nouvelles complètes I et II* Trad. de l'anglais Gallimard, coll. « Quarto »,
- Foucault M., 1975, *Surveiller et punir*, Gallimard
- Galaxies*, 2021, n° 69, *Sexe et genre en SF*, Lucie Chenu (coord), 1/02/2021
- Gervet, J. (2017). La norme du genre et son impact sur la sexualité. *Gestalt*, 51, 59-72.
- Handman, M. (2008). «L'anthropologue et le système sexe/genre.» *Connexions*, 90, 77-85.
- Hite, 1976, *Le rapport Hite*, Trad T Carlier, Laffont, 1977
- Illouz E, 2020, *La fin de l'amour, enquête sur un désarroi contemporain*, Seuil
- Lacroix A., *Apprendre à faire l'amour*, Ailary Editions
- Lavocat F., 2016, *Usages et théories de la fiction*, Presses universitaires de Rennes
- Marzano Michela, 2007, *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Poche
- Master, W.H., et Johnson V. E., 1966, *Human Sexual Response*, Boston, Broxton and Compagny

- Murat Laure, 2018, *Une révolution sexuelle Reflexion sur l'après Weinstein* Stock Flammarion
- Nancy J.L, 2001, *L'il y a du rapport sexuel*, Gallimard
- ProKhoris S., 2021, *Le Mirage #MeToo. Réflexions à partir du cas français* : Paris, Cherche-midi,
- Preciado Paul B., 2022, «Pour le droit d'accompagner son enfant dans son identité de genre»,
Liberation, 22 juillet 2022, P 18-19
- Roszak R., 2021, *La séduction pornographique*, éd. L'échappée
- Tourancheau P., 2017, *Le 36, histoires de poulets, d'indics et de tueurs en série*, Seuil/Les jours.
- Woolf V., 1929, *Une chambre à soi*, Coll. 10-18, Denoël, 1992

*

UNE AFFAIRE DE CHOIX ?

Daniel Weiss*

-:-:-:-:-

De toutes parts insiste aujourd'hui l'idée (la croyance ?) que l'appartenance sexuée, l'élection de tels ou tels types de partenaires, les pratiques érotiques, et au-delà la jouissance liée à l'exercice de la sexualité, dépendraient de la décision de chacune et chacun. Tout ce qui a trait au sexe et au désir sexuel serait l'effet de choix dont nous aurions la libre disposition et qu'à notre guise nous pourrions gérer (terme bienvenu ici). Petit paradoxe, ce choix est aujourd'hui, et de plus en plus, revendiqué comme ce qui nous serait le plus spécifique. Il prend valeur de signifiant identitaire qui caractérise celle ou celui qui s'y reconnaît : on EST, et de plus en plus, homo, hétéro, cis, trans, non-binaire, fluide, adepte de telle ou telle pratique etc... C'est là un trait majeur, sinon unique, constitutif de la personne.

Cette fiction du « libre choix » tend à s'imposer aujourd'hui, et prend force d'évidence. Raison de plus pour la questionner. Mais auparavant il faut peut-être déjà se demander comment envisager la question du choix sexuel du point de vue de la psychanalyse, plus précisément à partir de ce peuvent en articuler Freud d'un côté, Lacan de l'autre.

À se tenir à certaines formulations, ils paraissent, comme souvent, en complet désaccord. « *L'anatomie c'est le destin*¹ » dit l'un, « *Ils ont le choix*² » dit l'autre en substance, avant d'ajouter un peu plus tard « *l'être sexué ne s'autorise que de lui-même* »³. Ce sont là des formulations lapidaires extraites de leurs contextes qui semblent issues de conceptions opposées. Elles ne résument évidemment pas le point de vue de leurs auteurs respectifs, mais elles soulignent une certaine option, de l'un et de l'autre quant à cette question du choix sexuel. Freud paraît complètement en décalage avec la fiction contemporaine du libre choix, ce que ne manquent pas de souligner ses nombreux détractrices et détracteurs. Lacan paraît l'accréditer, du moins c'est ce qu'on peut croire, au risque du malentendu...

Freud et Lacan sont en désaccord, et au regard de notre clinique, nous ne pouvons que nous trouver en désaccord et avec l'un et avec l'autre. Quoi de plus éloigné d'une assurance donnée par l'anatomie que ce que nous entendons à longueurs

* Psychanalyste à Lille, membre du Cercle freudien.

¹ Freud S., « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », p. 65 et « La disparition du complexe d'Œdipe », p. 121, *La vie sexuelle*, Paris, PUF 1969, (2002).

² Lacan J. « Il a le choix de se poser dans le \emptyset x ou bien de n'en pas être », Séminaire XX *Encore*, Seuil, p. 74.

³ Lacan J. Séminaire *Les non dupes errent* séance du 9 avril 1974.

de séances : les incertitudes ; incertitude quant à l'être vraiment homme ou vraiment femme, quant à ce qui oriente vers tel ou telle partenaire, pas forcément pour le meilleur ? Sans parler des tourments liés à une possible hétéro ou homosexualité jusqu'alors méconnue. De ce point de vue : « l'anatomie c'est le destin... *qu'à notre grand dam nous ne parvenons pas à accomplir* ». Plus la question du sexe se pose dans l'analyse, et plus nos assurances vacillent. Nous constatons, à longueurs de séances, que nous ne sommes pas aussi hommes, ou pas aussi femmes que nous voudrions, et peut-être pas aussi hétéro, ou homo, que nous pourrions, ou aimerions, le croire. Donc pour ce qui est de l'anatomie, la clinique ne semble pas s'accorder avec l'affirmation napoléonienne de Freud.

Et d'un autre côté, quoi de plus éloigné d'un libre choix, et d'une autorisation de soi-même, que ce qui détermine nos préférences, nos jouissances, nos identifications sexuées ? Là encore ce qui ressort de la clinique c'est qu'elles s'imposent à nous, parfois à notre corps défendant, sans que nous y puissions grand-chose. Bref, ce que nous entendons quotidiennement, paraît bien loin de ce que suggèrent a priori les propos de Freud et ceux de Lacan...

L'anatomie c'est le destin... du complexe d'Œdipe :

Commençons par Freud. Il souligne l'importance de la différence anatomique, pas sans conséquences. Et pour lui ce réel anatomique se ramène à une évidence visible : petit pénis de la fille, grand pénis du garçon. Mais en faisant de cette donnée un destin, Freud se montre en désaccord avec lui-même : ses propres avancées s'inscrivent en faux contre l'idée que l'anatomie pourrait suffire. Au fond, tout ce qu'il développe tend à contester cette évidence et à remettre en question la croyance en une détermination naturellement - ou si on préfère, divinement - programmée. C'est précisément cette fiction séculaire que Freud s'emploie à mettre au rencart. On se souvient à ce sujet des débats très vifs des années 30 au sein du groupe analytique. Si destin il y a, il n'est pas tracé par l'évidence anatomique, mais par le passage obligé, singulier et sinueux, par une structure symbolique : le complexe d'Œdipe. C'est par le biais d'un mythe, façonné à sa manière, que Freud opère la rupture avec les conceptions traditionnelles de la sexualité. C'est le mythe qui rend compte du destin.

Il s'agit avec l'œdipe de montrer, entre autres choses, que le sexe, avec tout ce qu'il implique, n'a rien de « naturel » mais dépend d'un dispositif sophistiqué qui s'impose au sujet pour qu'il puisse trouver la voie de son désir et de son identification sexuée. L'anatomie : peut-être ; elle y est sans doute pour quelque chose, mais c'est la castration, et la manière de faire avec elle, ou sans, qui trace le destin du sujet, et, entre autres, son destin sexué et sexuel. Toute une série de textes écrits par Freud entre les années 1910 et 1925⁴ visent à expliciter cela et à appliquer l'œdipe pour rendre compte du devenir sexuel et sexué des petits

⁴ Regroupés en français dans le recueil *La vie sexuelle*, Paris, PUF 1969

garçons, et accessoirement des petites filles. Donc, si déterminisme il y a, chez Freud il est symbolique bien plus qu'anatomique.

Dans les premières années de son séminaire, Lacan résume et clarifie tout cela, en montrant comment le Nom-du-Père, et le signifiant phallique organisent deux modes d'identification dissymétriques et deux places distinctes par rapport au désir.

Ce qu'il montre clairement et qui est déjà implicite avec l'œdipe de Freud c'est que le sexe, et la façon de faire avec le désir, cela nous vient de l'Autre. Autrement dit : pas d'identité sexuelle ou sexuée, « pas d'être de mâle ou d'être de femelle », ainsi qu'il le dira par la suite⁵, mais des identifications, soutenues par le Nom-du-Père et le phallus. L'Autre nous prend au corps avec ses signifiants pour faire de nous des êtres sexués et désirants.

Par la suite il s'emploiera à montrer comment cette nécessité d'en passer ainsi par l'Autre est la conséquence d'un impossible, un trou dans l'inconscient concernant le sexe. Cet impossible était déjà identifié par Freud. Il sera nommé de différentes manières par Lacan au décours de son élaboration.

Ajoutons que ce processus de « d'homestication » œdipienne des corps par l'Autre laisse subsister une part de jouissance pulsionnelle qui lui échappe. Il existe ainsi un hiatus, un écart irréductible entre le corps sexué s'inscrivant dans une structure que nous impose l'Autre de la loi et ce qui du corps pulsionnel ne se laisse pas prendre dans, et par, cet Autre-là.

Le choix ?

Alors, comment envisager la question du choix sexuel dans la perspective tracée par Freud et son mythe œdipien ? Le moins qu'on puisse dire c'est que le choix est limité. Il passe par les voies tracées par le Père, sa Loi et la castration. Les marges laissées au sujet sont étroites. Étroites, mais pas inexistantes. Plusieurs façons de paraître femme ou homme, d'habiter un corps sexué, sont possibles, plusieurs manières de désirer aussi.

Peut-on parler de « choix du sexe » - « sexe » entendu dans toutes les acceptions du terme -, de la même manière qu'on parle parfois de « choix de la névrose » ? Un choix inconscient ? curieux oxymore... Mais n'est-ce pas cet oxymore qui caractérise l'expérience de l'analyse ? N'y est-il pas toujours question de la manière tout inconsciente, et toute singulière, dont on s'inscrit dans le jeu du sexe, tout comme de la façon dont on essaie de s'arranger de la castration avec la névrose ? Pour Freud l'œdipe est le lieu d'inscription de tout cela. Quant à savoir

⁵ « Dans le psychisme, il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ou être de femelle », Séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil p. 186.

comment cela s'écrit, au un par un, c'est à cette expérience - singulière à chaque fois - qu'est une analyse de le mettre en évidence.

Faut-il dire qu'une analyse retrace la manière dont on a « choisi inconsciemment » de se faire sujet du sexe et du désir, de paraître femme ou homme à partir de ce que l'Autre, la castration, la Loi, nous impose ? Peut-être, après tout. Mais ce qu'une analyse met en évidence, c'est aussi comment, du côté des jouissances du corps, celles qui ne se laissent pas tout à fait « d'homestiquer », on n'a pas vraiment le choix. Là c'est la pulsion qui commande.

Un mot encore sur l'anatomie. Elle ne fait pas le destin, mais elle y contribue quand même. Elle n'y est pas complètement pour rien. Pour Freud elle répartit deux positions dissymétriques par rapport à l'imaginaire de la castration (redoutée d'un côté, suscitant le sentiment de préjudice et l'envie de l'autre). C'est en cela qu'elle est pour quelque chose dans ce qui trace les voies du désir et des identifications. J'ajouterai : sans pour autant faire destin.

Lacan, comme on le sait, détache le signifiant phallique de son référent pénien, mais il ne fait pas abstraction de l'anatomie, ne serait-ce que parce que le réel anatomique n'est pas sans conséquences symboliques. De l'anatomie dépend ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'assignation à un genre », assignation qu'opère le dire de l'Autre (parental par exemple). Le sujet y est désigné comme garçon ou fille en subissant la marque du signifiant. Bref, du réel anatomique dépend une désignation symbolique. Le sujet doit se débrouiller avec cela, de même qu'avec l'imaginaire de son corps dans le miroir. Mais il y a plusieurs façons de se débrouiller. De choisir ?

« Ils ont le choix, les êtres sexués » :

Au destin freudien, tracé par la loi œdipienne, par la castration plus que par l'anatomie, s'oppose apparemment l'affirmation de Lacan : « Ils ont le choix, les êtres sexués ». Cette affirmation vient au moment où il propose l'écriture des mathèmes de la sexuation.

Le choix dont parle Lacan, serait celui laissé au sujet entre deux jouissances possibles : la phallique, et l'Autre, la supplémentaire (supplémentaire et non pas complémentaire). La manière dont ce sujet se désigne, homme ou femme, homo ou hétéro, importe peu. Ce n'est pas cela qui compte, mais la manière dont sa jouissance dépend, ou pas, de la fonction phallique et de l'objet a. On peut, « par choix », se ranger d'un côté ou de l'autre, opter pour l'assujettissement au père et à la loi de la castration, ou « préférer » le sans répondant de l'Autre barré.

Plus encore que chez Freud, ce qui détermine ce « choix » reste a priori difficile à préciser et cela paraît évidemment bien loin d'une décision délibérée. Quoi qu'il en soit, un point est à souligner : il y a deux façons de se situer, et deux seulement.

Lacan les désigne la plupart du temps comme « jouissance phallique » et « jouissance Autre », mais il ne s'affranchit pas de l'opposition signifiante « masculin/féminin ». Cette opposition-là ne tombe pas en désuétude, elle continue à nommer le choix, même si, comme je le disais, celui-ci ne dépend pas, ne dépend plus, de l'anatomie, de l'état civil, ni de l'orientation sexuelle. Il faut croire que pour Lacan, on n'échappe pas si facilement à la binarité qu'impose le signifiant. Il le soulignait d'ailleurs en maintes occasions.

Il y a deux manières de se situer par rapport à la fonction phallique, à la castration et à « l'aumoinzun » (néologisme qui remplace avantageusement la référence au Père). Mais évoquer ainsi une dualité soulève une question à laquelle, il n'est pas si évident de répondre : cette alternative, cette binarité, est-elle exclusive : « ou l'une jouissance, la phallique, ou l'Autre » ? Ou est-ce une alternative qui n'implique pas nécessairement l'exclusion : l'une et l'Autre possible ? ou alors, troisième hypothèse – celle que paraît préférer Lacan, l'une (pour les « dits hommes ») ou l'une et l'Autre (pour les « dites femmes ») ? Je laisse la question ouverte, elle demanderait de longs développements.

Et s'il s'agit de choix, ne faudrait-il pas considérer que c'est plutôt un mode de jouissance dont nous n'avons nullement la maîtrise qui nous choisit, qui nous tombe dessus, ou dans lequel nous tombons, et que cela dépend de la façon dont nous avons été assujettis au langage, dont nous sommes venus pour la première fois en position de nous assujettir au signifiant primordial⁶...

« L'être sexué s'autorise de lui-même »

J'ai rapproché la formulation « Ils ont le choix les êtres sexués », de cette autre « l'être sexué s'autorise de lui-même ». Cette dernière est-elle synonyme de la précédente ? Sans doute en partie si on s'en réfère au contexte dans lequel elle est énoncée : l'être sexué s'autorise de lui-même à se ranger, ou pas, sous la bannière de l'aumoinzun, je viens de l'évoquer.

Mais la formulation met l'accent sur un autre point : elle souligne l'absence de garantie, l'absence de point d'appui pris dans l'Autre, pour ce qui est de l'acte (sexuel). C'est à cela que renvoie le « de lui-même ».

L'Autre fait de nous des êtres sexués, il nous permet de nous inscrire dans le jeu du désir avec tout ce que cela implique, je l'ai évoqué plus haut. Mais s'autoriser de soi-même suppose la capacité de s'affranchir de l'Autre, de s'en passer.

Et, dans la perspective de Lacan, à quoi s'autorise-t-on de soi-même comme être sexué ? On peut supposer qu'il s'agit de s'autoriser à jouir d'un corps. Mais est-ce en tant que sexués par l'Autre du langage que nous jouissons du corps d'un ou

⁶ Cf. le passage, maintes fois cité et commenté, à la toute fin de la dernière séance du séminaire XI (Seuil p. 248) : « ... quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois s'y assujettir ».

d'une partenaire... et du nôtre par la même occasion ? Cette jouissance ne dépend-elle pas plutôt de la part pulsionnelle qui, elle, n'est pas liée aux semblants masculins ou féminins ?

Dit autrement, nous sommes sexués jusqu'au seuil de la chambre (ou de tout autre lieu pouvant convenir), parce que nous endossons les semblants que l'Autre nous impose, et qui nous permettent de nous inscrire dans le jeu du désir, mais le sommes-nous au-delà du seuil ? L'autorisation « de soi-même » dont il est question ici me paraît plutôt reposer sur la possibilité de s'affranchir des semblants du sexe, de laisser tomber la nécessité de se faire homme ou femme. Cette autorisation « de soi-même » concerne une jouissance qui ne dépend pas de l'Autre du langage. Elle se produit là où les semblants n'ont plus vraiment cours...

Je laisse là encore ces questions et tous les développements qu'elle demanderait, en attente.

Le choix du discours :

La nécessité d'en passer par l'Autre pour orienter son désir et pour s'appropriier les emblèmes du sexe, pour paraître sexué, est une affaire de structure. C'est ce qu'implique l'impossible inscription du sexe dans l'inconscient. Lacan ne cesse de le marteler tout au long de son élaboration, mais c'était déjà présent chez Freud.

En revanche ce qui n'est pas une affaire de structure c'est la forme que prend cette prise des corps par l'Autre. Cela c'est une affaire de discours. La façon dont les parlants sont sexués et désirants relève de la contingence. Elle dépend de l'aire culturelle et de l'époque. Les semblants du sexe tels qu'ils nous sont proposés, imposés, par l'Autre et tels que nous les endossons, dépendent de ce qui organise, à un moment donné un ordre social, ce que Lacan a nommé « discours du maître ». La façon dont ce discours s'écrit est, certes, toujours la même, les places sont déterminées, mais les signifiants qui en sont les agents varient. Ce sont eux qui constituent les fictions opérantes à un moment donné.

Ces fictions déterminent la façon dont on paraît homme ou femme, ce sont elles qui organisent le jeu du désir et les idéaux du sexe. Cela ne signifie évidemment pas que nous soyons tous hommes ou femmes de la même façon, ou que nous désirions tous sur le même mode. Mais cela signifie que nous nous déterminons toujours par rapport aux signifiants que privilégie le discours du maître ; pour nous conformer à ces signifiants, ou nous en démarquer, plus ou moins. Ainsi, c'est le discours du maître qui règle le ballet des semblants et qui fait que nous ne sommes pas homme ou femme aujourd'hui comme on l'était hier, et que nous ne le sommes pas ici comme on l'est ailleurs.

L'œdipe, tel que Freud en fait usage, théorise une certaine forme du discours du maître, celui qui donne la primeur au Père majuscule et à sa Loi. Cette forme du

discours a été opérante et a eu prise sur le sexe et sur les sexes pendant plusieurs siècles.

Cette façon de privilégier le Père majuscule, vaut un certain nombre de reproches à Freud aujourd'hui, de la part de certaines et certains qui n'ont souvent qu'une connaissance approximative de son œuvre. Mais cela lui valait déjà des remarques extrêmement sévères de la part de Lacan. Pas de critique plus impitoyable de l'œdipe freudien en effet que Lacan lui-même. Les objections qu'il lui adresse sont bien connues. Elles ont donné lieu à de nombreux et intéressants travaux. Elles commencent dès la fin des années 50. Mais les plus vigoureuses se trouvent essentiellement dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*⁷, celui-là même où sont introduits les quatre discours. Lacan s'y emploie à disjoindre la fonction du Père et celle du Maître, là où l'œdipe freudien consiste au contraire à faire du Père un Maître.

De ce point de vue l'invention de l'œdipe est datée. On peut même se risquer à dire qu'elle survient avec un temps de retard : à un moment historique où la rationalité de la science, celle-là même dont Freud se réclame, vient progressivement se substituer aux discours traditionnels. Bref, quand Freud invente le complexe d'œdipe, le chapeau du père a, depuis longtemps, roulé dans le ruisseau. Et avec son invention Freud cherche à le ramasser. C'est ainsi qu'on peut entendre l'une des nombreuses critiques adressées par Lacan : Freud sauve le père, en essayant de lui donner, ou de lui redonner, une place qu'il est précisément en train de perdre, qu'il a déjà perdue.

La fiction œdipienne vient répondre à une certaine forme du discours du maître. Elle vise, entre autres choses, à montrer de quelle manière on s'approprie les semblants du sexe sous l'égide d'un Père qui régit la fonction phallique et organise un ordre distinguant très nettement les rôles des unes et des uns, en répartissant clairement les places.

Le choix du sujet transparent :

Si j'ai insisté sur la manière dont les semblants sexuels dépendent du discours du maître, c'est parce que cela permet de saisir les enjeux des débats actuels qui agitent nos sociétés (pas seulement nos sociétés de psychanalyse...). L'écho de ces débats s'impose dans notre clinique, y compris chez celles et ceux de nos analysants qui ne sont apparemment pas directement partie prenante (les hétéro-cis les plus ordinaires). Cela rend compte de la survenue de questions nouvelles. À moins que ce ne soit, qui sait, d'une nouvelle manière de poser les questions de toujours... Les psychanalystes pencheraient sans doute plutôt pour cette deuxième hypothèse : le malaise est de structure, mais c'est la façon dont on cherche à le réduire, à le méconnaître, à le refouler, qui change.

⁷ Lacan J. Séminaire XVII *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris.

Ce que contestent les militants et activistes défendant diverses causes, celle des femmes, celle des minorités sexuelles etc., c'est l'ordre sexuel organisé par le discours du maître traditionnel. Petite parenthèse au passage : que signifie l'expression « minorité sexuelle » pour la psychanalyse ? Ne faut-il pas ici reprendre ce que soutient Jean Allouch, et considérer que chacune, chacun, est une minorité sexuelle à lui, seul⁸ ? Quoi qu'il en soit, la façon traditionnelle d'habiter son corps en tant que femme ou homme, la façon de désirer, et au-delà, la binarité sexuée, sont aujourd'hui remises en question. Cette contestation vise à remplacer les signifiants maîtres par d'autres, différents, mais dont la fonction reste la même : constituer un nouveau discours pour prendre les corps, prendre au corps, et organiser de nouvelles formes d'identifications sexuées, de rapports entre les sexes, de jeu du désir. En d'autres termes les activistes et militants s'emploient à remplacer un discours du maître, par un autre discours... du maître. Celui-ci aura d'autres effets, mais sa fonction reste la même : d'hommes-tiquer les jouissances, selon un certain ordre.

Tout cela passe, bien sûr, par la fabrication de nouvelles fictions qui tendent à se substituer progressivement à celles qui avaient cours (ces dernières, d'ailleurs, à écouter nos analysants, ne sont peut-être pas encore tout à fait tombées en désuétude). Ces fictions nouvelles s'énoncent de différentes manières : égalité, consentement éclairé, droit de cité donné à toutes formes de jouissances pourvu qu'elles soient « librement » acceptées, expression publique sans entraves et sans répression de ce qui auparavant avait trait à l'intime etc. Ce début d'énumération demanderait à être affiné et étayé. Comme celles qui les précédaient, ces fictions nouvelles ont une fonction de méconnaissance. Elles viennent recouvrir l'impasse, entretenant l'illusion qu'on en a enfin fini avec le malaise et que l'harmonie est maintenant à notre portée.

Le sujet que définissent les mots d'ordre que je viens d'évoquer (égalité, consentement etc.) est un sujet enfin libéré des aliénations, des assignations, imposées par les discours traditionnels. Et libéré il peut choisir comme bon lui semble.

S'agit-il du même genre de choix que celui dont parle Lacan ? Probablement pas : les libres jouissances sexuelles dont il est question ici s'inscrivent toujours dans le cadre de ce que Lacan définit comme « jouissance phallique », de même d'ailleurs que le choix, ou le non-choix du genre. Rien de cela ne semble échapper à la régence du phallus et de l'aumoinzun, rien de cela ne semble concerner l'Autre jouissance.

Par ailleurs, la liberté de choix de ce sujet contemporain relève-t-elle d'une façon de s'autoriser de soi-même, au sens que Lacan donne à cette expression ? On pourrait l'imaginer a priori, mais ce serait faire du « s'autoriser » une affaire de décision délibérée, ce n'est pas le point de vue de Lacan. Le sujet contemporain

⁸ Allouch J. *Lacan et les minorités sexuelles*, Cités, 2003/4 N°16

qui choisit « librement » et qui décide, par exemple ce qu'il veut être quant au sexe, le fait toujours en référence à un Autre. Le discours dont il se recommande et qu'il cherche à faire triompher donne consistance à cet Autre. Il attend de cet Autre une reconnaissance, une place, et une identité. Preuve en est : la nécessité de se rassembler, de faire groupe, fût-ce un groupe minoritaire. Dans son récent ouvrage *Le sexe des modernes – Pensée du Neutre et théorie du genre*⁹, Éric Marty, prenant appui sur ce que développent Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux*, souligne la différence qui existe entre le « devenir minoritaire » et l'appartenance à une minorité¹⁰. Ce type d'appartenance, avec le discours identitaire qui l'accompagne, est assez loin, me semble-t-il, du « s'autoriser de soi-même » dont parle Lacan.

Resteraient à préciser les caractéristiques de ce « libre » choix ? Sur quels présupposés repose-t-il ? Ceux-ci privilégient la fiction d'un sujet équivalent au discours qu'il tient sur lui-même, un sujet performatif. Sur ce point je renvoie à ce qu'Éric Marty, là encore, développe, à sa critique très étayée des théories linguistiques d'Austin et de la façon dont celles-ci reposent sur le concept de performativité¹¹. Ces théories sont particulièrement adaptées au libéralisme contemporain. Autant qu'à Austin lui-même la critique de Marty s'adresse à celles et ceux qui s'en inspirent, à commencer par « *the queen of gender* » Judith Butler *herself*.

Le sujet performatif est un sujet transparent, qui exclut toute dimension d'ombre ou d'incertitude. Il sait ce qu'il veut, et ce qu'il veut ne saurait se distinguer de ce qu'il désire. Cette dernière notion au sens que lui donne la psychanalyse n'a, en elle-même, plus cours. Bref, il a le choix pour peu qu'il décide de s'affranchir des conditionnements sociaux qui l'aliènent. Seule la dimension sociologique est ici prise en compte.

Aussi libre et autonome puisse-t-il s'imaginer, ce sujet de la performance est l'effet d'un discours. Sans doute assez différent du discours du maître traditionnel. Celui-ci a cédé la place à une autre forme d'organisation du lien social sous l'égide de la science et du capitalisme (Lacan parle de « copulation » de la science et du capitalisme¹²). Aujourd'hui c'est la bureaucratie numérique qui est aux commandes, c'est-à-dire une conception du social qui a plutôt la structure de ce que Lacan nommait « discours universitaire ». Et on notera la proximité entre cette bureaucratie numérique à laquelle plus rien n'échappe, et les idéaux de transparence et de visibilité du sujet contemporain, sujet de la performance. Proximité paradoxale ? Continuité mœbienne plutôt.

Ce n'est plus la loi qui y fait la norme, comme du temps où le Père avait encore son chapeau sur la tête, ce sont plutôt les normes, désormais plurielles, qui y ont

⁹ Marty É. *Le sexe des modernes – Pensée du Neutre et théorie du genre*, Seuil Fiction et compagnie, 2021.

¹⁰ Op. cit. p. 257.

¹¹ En particulier le deuxième chapitre de la première partie de l'ouvrage (p. 51 à 117).

¹² *Séminaire XVI L'envers de la psychanalyse*. Seuil p. 126

force de loi. Les jouissances qui affectent les corps, et qui autrefois étaient proscrites (ce qui ne les empêchait évidemment pas de s'exercer) sont aujourd'hui érigées en normes comme les autres. Frappées d'interdit, il y a encore peu, ou pour le moins recouvertes par le voile de l'intime, elles s'affichent au grand jour. Là où elles engendraient une « *shame* », elles sont plutôt aujourd'hui objet de « *pride* ». Elles sont revendiquées et peuvent servir d'emblème identitaire, organisant des groupes sous l'égide de tel ou tel mode de jouir, érigé en signifiant-maître. Les groupes et les identités peuvent ainsi se multiplier à l'infini en fonction de telle ou telle affinité particulière pour tel ou tel mode d'exercice de la sexualité.

Le sujet performatif transparent et libre de ses choix est une fiction qui tend de plus en plus à s'imposer dans l'espace public. Non sans fortes résistances, et risques de retour (« retour du religieux ? » retour de bâton ?). Et on ne voit pas en quoi un tel sujet serait affecté d'un inconscient (du moins au sens que nous donnons à ce terme). On ne saurait s'étonner de cela, ni non plus s'en offusquer : l'ordre ancien, celui auquel se heurtait Freud, méconnaissait l'inconscient, lui aussi, d'une autre façon.

Plutôt que de nous offusquer de cette fiction contemporaine d'un sujet performatif, performant et libre, libre de choisir le sexe et la sexualité qu'il veut, nous avons, comme analystes, à en prendre acte et à en saisir les présupposés. Nous avons aussi à repérer les effets sur la « subjectivité de notre époque¹³ », à commencer par celle de nos analysants, et tenter d'en tirer les conséquences pour notre pratique. En d'autres termes - mais cela va sans dire - en tant qu'analystes nous n'avons évidemment pas à nous prononcer sur la forme du discours dominant qui serait la bonne, ou la meilleure. Nous n'avons pas - pour ce qui est du sexe, comme du reste d'ailleurs - à prendre le parti du bien, de l'ordre, ancien ou à venir, autrement dit du discours du maître, quels que soient les signifiants, et les vérités (les « varités ») véhiculés par ce discours. Nous n'avons pas non plus à nous y opposer. Nous avons à le subvertir, ou, comme dit Lacan, à nous situer à l'envers, ce n'est pas tout à fait, pas du tout, la même chose. Comme du temps de Freud, nous avons à faire valoir la dimension subjective du malaise et l'irréductibilité de l'impasse. Nous avons à lui donner lieu, pour qu'il puisse se faire entendre. Faire ce choix là et s'y tenir, n'est pas si simple.

*

¹³ Pour citer une fois de plus Lacan (« Fonction et champ de la parole et du langage » *Écrits* p.321)

L'UN PASSE, L'AUTRE PAS. NARCISSE ET ECHO

Pascale Pennel*

-:-:-:-

Argument :

En tressant le mythe de Narcisse avec un cas clinique et un écrit littéraire, je tenterai d'approcher ce qu'est la construction de l'identité sexuelle. Nous verrons que celle-ci n'est pas une donnée, ni un effet miroir « purement imaginaire », sans l'inclusion du symbolique. Elle suppose écart, tension, conflictualité.

Si le narcissisme est à la base de l'amour, quel chemin doit-il emprunter pour parvenir à une rencontre, toujours contingente ?

<>

L'idée de s'appartenir, d'être maître de son corps, est une fiction qui n'est pas nouvelle.

Ovide, dans les *Métamorphoses*¹ et le mythe de Narcisse et Echo, illustre combien le souhait de ne se laisser troubler que par soi-même est une impasse.

La volonté de se définir soi-même, de se fabriquer une identité sexuée, à travers des comportements, des affirmations qui sont dits performatifs, la demande insistante de reconnaissance d'un sexe et d'un seul ne sont pas sans effet sur ceux que nous recevons. Mais la parole qui s'énonce lors de la cure s'avère le plus souvent chargée de beaucoup plus de complexités, au moins pour celui qui accepte de se mettre à l'écoute de l'inconscient.

Je souhaite, dans cet exposé, questionner la construction de l'identité sexuelle, en tressant le mythe de Narcisse avec une situation clinique et un écrit littéraire, à savoir le récit autobiographique de Daniel Mendelsohn, *L'étreinte fugitive*².

Daniel Mendelsohn écrit en 1999 *L'Étreinte fugitive*. Il y témoigne d'une identité gay qui ne se laisse pas enfermer et il va pour l'illustrer s'appuyer sur le mythe de Narcisse et Echo. Cette lecture m'a amenée à une série de questions. Qu'est-ce qui est narcissique et qu'est-ce qui ne l'est pas aujourd'hui en particulier dans les

* Psychanalyste à Lille, membre du Cercle freudien.

¹ Ovide, « *Métamorphoses* », Tome 1, Livre III, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

² D. Mendelsohn *L'Étreinte fugitive* (1999), Paris, Flammarion, 2009.

différents modes de penser les rapports entre les sexes ? Mais aussi, quels sont les rapports entre l'image omnipotente dans notre culture et le narcissisme ?

*Pour introduire le narcissisme*³ est un texte à part, chez Freud. Il dit beaucoup et, en même temps, il ne se laisse pas vraiment saisir, comme le narcissisme peut-être. Freud ne fait qu'un bout de route. À nous de le poursuivre. Rappelons rapidement la définition que nous en donne Freud : « *Le narcissisme désigne le comportement par lequel un individu traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite d'ordinaire le corps d'un objet sexuel* ».

Freud postule ici une fixation préalable et indispensable pour passer à l'amour d'objet, à la mise en place d'une personnalité susceptible d'aimer. Qu'advient-t-il de ce narcissisme en particulier au moment de l'adolescence ?

Donnons d'abord la parole à Daniel Mendelsohn.

L'étreinte fugitive est un récit autobiographique dans lequel il nous raconte son enfance et son existence qu'il partage, dans les années 70, entre Chelsea, le quartier gay de New York, où il multiplie les amants, et une banlieue résidentielle du New Jersey où il élève le fils d'une amie auprès de qui il joue le rôle de modèle masculin.

L'idée d'une culture gay ou de n'importe quelle culture qui aurait une cohérence lui est étrangère, « *car la culture gay, l'identité gay, comme toute identité, est hybride, conflictuelle, mythique* », écrit-il. Il ajoute : « *elle n'est rien si elle n'est pas structurée par le paradoxe et le conflit* ».

Daniel Mendelsohn est helléniste et il adosse son propos à la structure de la langue grecque qui, par la présence de deux particules inséparables et opposées, met en évidence le monde profusément conflictuel des choses : « *le monde **men**, dans lequel vous êtes nés, et le monde **de** dans lequel vous choisissez de vivre* ».

« *Le problème, nous dit-il, est que chacun ne dit jamais que la moitié de l'histoire. Nous sommes toujours deux choses en même temps* ». « *Mais la connaissance des complexités du **men** et du **de** des choses, ne peut que déstabiliser, fragmenter la perception de qui vous êtes, faire éclater votre identité* ».

Ne doutant pas qu'Ovide connaissait la langue grecque, il revisitera dans ce livre, le mythe de Narcisse et Echo et en fera une interprétation peu commune, en donnant une place importante à Echo.

³ S. Freud, 1914, « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

Narcisse et Echo, c'est, rapidement, l'histoire du couple où chacun est pris dans la répétition du même et n'a donc aucune chance de rencontrer l'autre. N'est-ce pas aussi le refus du féminin qu'incarne Echo ? Les interprétations sont multiples.

L'étreinte fugitive vient témoigner d'un rapport au miroir singulier qui va déterminer les relations amoureuses du jeune homme. Cette expérience du miroir, qu'il nous raconte, il l'effectue à l'adolescence, dans la chambre à coucher de ses parents. Il s'agit d'une expérience éminemment spatiale. Le sujet s'approche du miroir, s'en éloigne, en espérant pouvoir se rappeler qui il est. Mais cette image évanescence, dont il dépend, le ramène au miroir. Et s'il colle son visage pour s'imaginer embrasser un autre, c'est l'expérience angoissante de sa disparition, à lui, qui surgit.

Plus tard, l'étreinte fugitive, ce sera, pour Daniel Mendelsohn celle qui sera éprouvée lors des rencontres amoureuses, « des quasi-contacts » dira-t-il, où l'autre s'évanouit, se dissout et échappe irrémédiablement, à peine touché, « *le visage d'un autre entraperçu qui continuera à le hanter, un fantôme plus présent que tous les autres garçons rencontrés par la suite* ».

C'est l'expérience d'un homme pris dans la répétition du même, mais pour qui la multiplicité des rencontres finit par donner l'illusion du choix et de la différence.

Revenons au mythe de Narcisse auquel Mendelsohn fait une large place : ici, le rapport au miroir ne permet aucun contact sexuel, aucune étreinte, même fugitive.

Nous connaissons tous l'histoire de Narcisse : « *Narcisse pouvait aussi bien passer pour un enfant que pour un jeune homme : chez beaucoup de jeunes gens, chez beaucoup de jeunes filles, il faisait naître le désir. Mais sa beauté encore tendre cachait un orgueil si dur que ni les jeunes gens ni les jeunes filles ne purent le toucher* ».

Narcisse tombera amoureux de son image dans l'eau d'une fontaine et, ne supportant pas que celle-ci se trouble et lui échappe, finit par se donner la mort.

Toutefois, nous connaissons moins la première partie de l'histoire. Narcisse est en train de chasser lorsqu'il trouve la source qui causera sa perte. La nymphe Echo le rencontre errant dans la forêt, chassant, seul.

Echo est celle qui, ayant bavardé pour couvrir les amours de Jupiter, subit la vengeance de Junon et perd l'usage complet de la parole, ne gardant plus que la voix. Echo est condamnée par cette castration à ne plus que parler en second, et répéter les dernières syllabes entendues.

Le mythe de Narcisse peut se lire comme le passage périlleux, au sortir de l'enfance, où il ne s'agit pas de rentrer dans la demande de l'Autre, mais dans la reconnaissance du désir de l'Autre.

Il est intéressant de se souvenir ici que la mère de Narcisse, craignant à sa naissance pour son devenir, avait sollicité Tirésias. Celui-ci eut cette réponse énigmatique : « Oui ! Narcisse vivra s'il ne se connaît pas ! ». « S'il ne se connaît pas ? », c'est-à-dire s'il renonce à prendre son image pour un autre et est marqué par le manque, manque de soi, béance en quête de l'Autre.

Ainsi Narcisse n'a pas suivi les conseils du devin dans sa quête infinie de son image. Il n'y a rien entre les lèvres et l'eau, juste le miroir.

Et qu'en est-il pour la nymphe Echo ?

Si son amour brûle pour Narcisse, il ne peut se dire. Echo doit attendre que l'autre énonce les mots de son propre désir.

Echo, c'est celle qui figure l'autonomie du désir, même sans corps car elle a reçu, en échange de sa castration, le don de la parole des autres. Mais ce ne sont pas toutes les paroles qu'Echo prononce, le redoublement de la voix est partialisant. Tandis que du côté de Narcisse, le redoublement de l'image dans l'eau est totalisant. Enfin et surtout, la voix se féminise avec le personnage d'Echo. Un changement de sexe accompagne le phénomène.

Narcisse, c'est le même pris pour le différent, et Echo, la différence prise pour le même.

Pour Lacan⁴, l'expérience structurante de l'identité est le moment où l'enfant, jubilant devant le miroir, s'aliène dans une forme mais aussi dans l'Autre du langage. Le miroir est donc un miroir parlant. Ce qui me constitue est ce qui échappe à ma vue mais plus largement ce qui échappe à toute vue possible et qui est de savoir comment l'autre me regarde et qui je suis pour lui. L'imaginaire est

⁴ Lacan, « Le stade du miroir comme formation du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ». Communication faite au seizième congrès international de psychanalyse à Zurich, le 17 juillet 1949.

élargi jusqu'à inclure, outre la forme du corps, l'ensemble des significations du sexe dans le discours. Lacan a insisté sur la continuité entre l'image de soi dans le miroir - le Un du Narcissisme - et l'image de l'Autre⁵. Par l'identification à l'imaginaire du semblable, le sujet est lié à des situations socialement élaborées, mais il est aussi confronté à la malédiction concernant le sexe.

La réponse à celle-ci, la première fiction, c'est évidemment l'amour. L'amour est d'abord narcissique, que ce soit quand il s'agit de s'aimer soit même en l'autre, ou aimer ce qui manque à soi-même dans l'autre. Mais bien sûr, ça ne marche pas tout à fait, il y a incongruence des choix d'objet et on ne peut mieux dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Qu'en est-il de cette fiction avec cette approche du narcissisme ?

Peut-on dire avec Colette Soler que notre époque est « narcynique⁶ » ? Les jouissances proposées par la société capitaliste feraient du sujet moderne, selon elle, un sujet n'ayant d'autre idéal et de cause à défendre que lui-même, le laissant seul avec ses jouissances. En effet, le monde contemporain porte au pinacle la dimension imaginaire du moi, en particulier dans la profusion d'images, mais cette importance accordée à l'image n'est qu'un aspect très réduit du narcissisme.

C'est la confusion entre le narcissisme sur lequel tout un chacun prend appui et l'inflation des fixations identitaires auxquelles je veux croire, le UN, - Le pousse au UN -, qui pose problème.

La perception de l'image peut être totalisante, elle dirait tout. L'image comme pur reflet de l'être. Quête d'une transparence à soi-même et aux autres qui se retrouve dans tous les domaines de la vie et dans tant d'approches thérapeutiques, expériences standardisées, comme UNE. Apparaissent des plateformes d'évaluations, de niveau, un retour des tests dans les CMPP communicables et objectivables. Aussi, dès la maternelle, on traque le trouble à redresser pour faire un élève standard.

Les symptômes des adolescents aujourd'hui portent la trace de ces injonctions à la transparence ; TOUT dire, TOUT montrer, TOUT partager. Et cela passe par le web. Alain Didier-Weill a pu dire au sujet des ados et leur portable : « C'est l'insu-portable ! ». Pour les parents qui les observent, l'insu est ce qui échappe et

⁵ J. Lacan, *Séminaire Livre II, Paris, Seuil, 1954-55, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*,

⁶ C. Soler, « L'un qu'il y a et ses liens », *Revue Champ lacanien* 2017/1, p. 47 à 63.

la nouvelle désobéissance passe par le portable, mais en même temps que dit-il sur leur rapport au corps, à la libido, à la séparation ?

Certains adolescents présentent des troubles graves du lien à l'Autre et des atteintes du corps.

Je vais m'attacher ici à rendre compte d'une situation clinique rencontrée en cabinet et qui m'a fait travailler cette question du narcissisme et de la construction de l'identité au moment de l'adolescence, carrefour des discours d'une époque donnée et de la poussée libidinale. Apparaîtront en filigrane de cette situation clinique, les questions de genre et de religion, dans lesquelles baignent les ados, constituant le nouveau discours du maître, et des signifiants communautaires qui tendent au prêt-à-porter de l'identité.

Cette jeune fille, âgée de douze ans, reçue dans mon cabinet, que je nommerai Camille, fut amenée par sa mère.

Lors du premier rendez-vous, avant même qu'elles puissent dire un mot, elles se mirent à pleurer, toutes les deux. C'est la mère de Camille qui prit la parole. Camille présentait des symptômes de retrait social - elle ne parlait à personne - disait-elle, d'atteintes au corps sous forme de scarifications, des envies suicidaires qu'elle exprimait en particulier lors d'un raptus anxieux au moment où son portable était déchargé ou privé d'internet. D'un contact étrange, privilégiant le regard à la dérobée, riant parfois sous cape, elle commença à parler par bribes de ce qu'elle appelait ses crises d'angoisse en lien avec la perception de certaines couleurs qui la contraignaient. Était-ce des TOC ? interrogeait-elle. Elle disait aussi entendre des bruits lui procurant de violents maux de tête.

Son vouloir mourir ne s'exprima d'abord dans le cabinet que sous la forme angoissée de « Ils vont me tuer ». EUX, c'était les parents. Ceci était dit devant sa mère qui restait silencieuse, semblant prise dans une forme de stupeur.

Dialogue où j'entends Narcisse qui crie à Echo : « Plutôt mourir que de m'abandonner à toi... », auquel répond Echo tristement : « M'abandonner à toi... ».

Le « Ils veulent ma mort », qu'elle lançait dans un cri, s'adressait à l'analyste en position de tiers, en particulier en position de celui qui avait à prendre acte de la difficulté de Camille à sortir d'un monde où la différence semblait peu posée, où l'inconsistance de l'Autre ne lui permettait pas de soutenir un désir de vie.

Au collège, Camille baignait dans un langage sexuel et misogyne extrêmement cru : c'était pour elle le lieu du péché, mais aussi du racisme. Aucun membre de sa famille

n'était de confession musulmane mais elle se réfugiait dans la lecture du Coran où la figure d'Allah était parfaite.

Elle passait donc ses nuits sur Twitter, TikTok, à suivre des conversations qui renforçaient ses croyances et l'amenaient à exprimer de façon insistante son souhait de porter le voile islamique.

Le voile se lève un peu cependant lorsqu'elle peut dire que le collège est le lieu des tentations. Elle rapporte aussi les propos sexistes des garçons qui appellent les filles les BDH (bandeuse d'hommes) ou qui les menacent de viol. La mort ou Dieu, les scarifications sont autant de réponses trouvées pour faire face au réel traumatique et à la solitude.

Personne en effet à qui parler. Qui est-elle alors, si ce n'est ce qu'on dit dehors, sur TikTok ou Twitter ? Et le discours du collège, dans lequel elle baigne, est pris dans son entièreté, sa vérité toute, son fanatisme, et la mort est préférable à l'entame du discours totalitaire.

Au sujet de son prénom, sur lequel je l'interroge, elle ne peut que dire « c'est dégoûtant... Camille, c'est dégoûtant... ». Qu'est-ce qui renvoie à la souillure ? Ce prénom donné à sa naissance est lié au sexuel, celui qui l'a fait naître et qui est recouvert par si peu d'inscriptions symboliques. Cette jeune fille n'a-t-elle pas été confrontée, sans médiation, au vide, risquant de se laisser sombrer au lieu de l'Autre où les sens prolifèrent et menacent ? L'excitation est menaçante quand elle est réminiscence de l'ancestral, liée aux inscriptions charnelles, pulsionnelles, sans coupure symbolique suffisante.

« Où est le père de Camille, qui ne veut pas rencontrer le thérapeute de sa fille ? ». « Il ne se rend pas compte » dit-elle, elle qui demande à rencontrer des médecins, qui demande à être hospitalisée, car « il y a quelque chose » insiste-t-elle.

Au fil des séances, elle ne crie plus, ne prononce plus d'anathème, et très souvent le silence s'installe, un silence bordé par les bruits extérieurs qui nous parviennent. Elle semble les accueillir sans plus d'angoisse et n'interrompt pas la séance comme elle avait pu le faire au début. La matérialité des mots, comme un bloc compact, paquet de peur, de haine, laisse place à un vécu sensoriel.

« Dégoûtant ? », je la questionne sans en dire plus. Une manifestation de l'analyste, c'est sa voix, le souffle de vie, support d'un ouvert. Le mot prononcé prendra-t-il corps, atteindra-t-il des zones oubliées de la petite enfance, avant le narcissisme primaire, où « la voix de l'écho » des parents a pu faire passer un peu de leur désir de vie pour leur fille ? Sa voix se fait plus sonore, parfois, lorsqu'elle cherche à dire avec précision ce qui l'habite. La voix support du cri, du babil, de

la lallation, revient du royaume de l'informe, du non-déterminé, du champ du continu, elle porte la trace du discontinu.

Certains reconnaîtront ici l'apport très important de Michèle Montrelay dans cette approche de l'ancestral⁷.

Et en même temps qu'elle s'approche de sa vérité, Camille parle à la première personne, avec beaucoup de précaution.

« Avant, j'avais peur, que si je jouais au foot, je devienne un garçon ou un gay... je mettais dans des cases. Dans ma tête c'était compliqué... ».

En effet, comment affirmer que je suis une fille si j'aime le foot ?

C'est peut-être cela l'impossible aujourd'hui : tout le monde peut affirmer que je suis un garçon et c'est cette parole qui dit le vrai.

Et se peut-il que je me mette à aimer les filles, moi qui suis attirée par les garçons ?

La force de son désir est difficile à mettre en mots tant la pression est forte pour rejeter le paradoxe, la conflictualité ...

« Je suis ce que je dis mais je suis aussi ce que les autres disent de moi ».

Et le DSM V va explicitement dans ce sens en confondant désir et préférence pour l'autre genre, avec des comportements, des attitudes, du paraître... Gare aux filles qui aiment jouer au foot : la dysphorie de genre n'est pas loin ! Et là où la transformation physique du corps est possible, la castration n'est plus symbolique ou morale, elle concerne le réel organique du corps. C'est un rapport au monde soumis aux signifiants maîtres : gay, non binaire, genre, trans... où le désir inconscient n'a aucune place, ni le réel.

Camille est en panne d'une identité sexuelle à laquelle elle puisse adhérer.

Il y a des moments de franchissement et de retour en arrière durant cette cure et on y retrouve tous les aspects du mythe : la pulsion de mort, la proximité avec la mère, l'image, l'écho. Mais on y retrouve aussi le passage de l'auto-érotisme à la libido du moi et à la libido d'objet, et inversement.

Nous suivrons Erik Porge qui suppose un stade de l'écho précédant le stade du miroir⁸, les deux stades n'existant pas l'un sans l'autre.

⁷ M. Montrelay, *La portée de l'ombre*, Paris, Éditions des Crépuscules, 2009.

⁸ É. Porge, *Voix de l'écho*, Toulouse, Editions Éres, 2012.

Peut-on considérer que le rapport au miroir s'est modifié pour Camille, non seulement parce qu'elle dit vouloir s'occuper de sa vie et se tourner vers les autres, mais aussi parce que sa mère nous dit que lorsqu'elle l'appelle, Camille répond de façon plus chantante ?

Sans doute, le narcissisme ne se laisse-t-il pas enfermer, ni dans l'image, ni dans l'écho. Les images du moi ne sont que la face visible du sujet caché. Nous suivrons Christian Fierens lorsqu'il parle de « L'âme du narcissisme⁹ » qui est un mouvement de réflexion, un tourbillon de réflexion, c'est-à-dire autant une pensée qu'un reflet optique. La notion de libido comporte en elle-même la notion de passage entre l'objet et le moi. Et les pulsions sexuelles et les pulsions du moi ne peuvent être séparées. « *L'image visible donne une consistance, c'est le semblant nécessaire qui se prend pour tout puissant. Et s'il déverse des images à gogo, c'est qu'il n'est rien que dans l'acte même de la réflexion, du mouvement de la réflexion, des tours et des retours. C'est une ronde et c'est elle qui fera surgir la sexualité, non pas comme poussée libidinale mais comme réflexion* ».

C'est l'éros de Camille, dans son mouvement vers les images, couplé au mouvement vers les objets extérieurs. Je m'aime moi-même et c'est la base de tous les investissements y compris amoureux. C'est de là, nous dit C. Fierens, que peut advenir un nouvel amour, dans ce double mouvement : amour pas toujours heureux et sans garantie.

Finalement, alors que Narcisse reste sourd à la voix d'Echo, Narcisse comme Echo répète toujours la même question, celle du rapport ou du non rapport entre l'homme et la femme, mais aussi entre le Un et l'objet a : ici la voix, objet privilégié du désir de l'Autre, mais aussi possibilité, pour le parlêtre, d'accès à la lalangue de l'Autre, et aux traces de son exil, là où, comme le dit Lacan, « l'amour cesse de ne pas s'écrire ».

N'était-ce pas le souhait de Freud avec son « Pour introduire le narcissisme » de ne surtout pas conclure et de ne pas enfermer le narcissisme dans un savoir bien assuré ?

J'espère, dans tous les cas, avoir fait résonner quelques réflexions.

*

⁹ Ch. Fierens, *L'âme du narcissisme*, Presses Universitaires du Midi, 2016.

TRIE(E)BUALTIONS DE LA SEXUATION : IDENTITE DE GENRE OU GENRER L'IDENTITE ?*

Daniel Koren**

-:-:-:-

Cette réflexion prend comme point de départ deux situations cliniques. Elles concernent deux sujets¹ deux analysant(e)s qui se sont présentées d'emblée en début de cure comme « bisexuelles, non-binaires, genre fluide ». L'une d'elles, a exprimé de manière explicite, dès les entretiens préliminaires, son intention de s'engager dans une démarche de transition sexuelle $F \rightarrow H$, avec traitement hormonal et chirurgical. Elles m'ont interpellé par leur problématique spécifique, et de manière plus particulière, en raison de la position que j'étais appelé à occuper dans le transfert, et des questions que cela soulevait quant à la direction de la cure.

Je ne développerai pas ici les cures de ces deux sujets pour des raisons évidentes de secret et de discrétion. J'aborderai en revanche quelques-unes des questions cliniques essentielles qui se sont posées et se posent encore pour moi dans l'enjeu transférentiel de ces analyses, et sur les conséquences que je peux en tirer en relation à la cure, bien entendu par rapport au moment où nous nous trouvons de celles-ci. Comme on peut aisément le comprendre, et bien que l'on ne puisse aucunement extraire des conclusions générales, au-delà de ces cas spécifiques, ces situations interrogent la problématique sexualité/genre dans son actualité. Je pense que ces situations illustrent bien certaines difficultés auxquelles nous pouvons être confrontés dans ce type de configuration clinique et face à ce type de demandes.

INTERPELLATION À LA PSYCHANALYSE

Un point, cependant, est nécessaire en préambule : par les temps qui courent il est devenu d'usage d'accabler la psychanalyse et les psychanalystes, les accusant de tous les torts imaginables. C'est pourquoi il est impératif de rappeler des

* Version remaniée de l'exposé présenté lors des Journées du Cercle Freudien « L'impasse sexuelle et ses fictions », Lille 15-16 octobre 2022. Je tiens à remercier les amis et collègues du Cercle Freudien, et très particulièrement à Jean-Jacques Blévis et Daniel Weiss, pour leur invitation à intervenir lors de ces Journées, pour leur accueil chaleureux et amical, et pour la qualité et la richesse des échanges.

** Psychanalyste à Paris, membre de la Société de Psychanalyse freudienne.

¹ Les hésitations que l'on trouvera dans le texte, où parfois je suis amené à nommer ces sujets au masculin ou au féminin reflètent une des difficultés de la cure et un des enjeux transférentiels critiques, comme on le verra par la suite.

« évidences » qui devraient aller de soi, qui « vont sans dire » comme on dit, mais que notre brûlante actualité nous oblige à redire et à affirmer.

Ainsi, répéter cette assertion élémentaire : l'inconscient ne sait pas, ne détermine pas ce qui est masculin ou féminin. Il n'y a pas pour la psychanalyse une essence « homme » ou une essence « femme », mais une bisexualité psychique qui aura à se frayer une voie pour chaque sujet selon les aléas de son histoire subjective. La psychanalyse nous apprend que l'assomption par un sujet de son être sexué est l'issue d'un processus complexe et fondamentalement inconscient que nous appelons « sexuation ».

Pour la même raison, la psychanalyse comme discipline et les psychanalystes comme praticiens ne produisent pas (ou ne devraient pas produire, en tout cas ne sont pas censés produire) des jugements de valeur quant aux choix (avec ou sans guillemets, justement en fonction de la dimension inconsciente évoquée) de sexe ou de genre. La psychanalyse ne peut être une discipline normative. Elle ne fixe pas des normes, et sa fonction n'est certainement pas de les faire appliquer lorsqu'elles existent. La normativité relève plutôt d'un certain discours social et d'un certain dispositif social, opérants à un moment donné de l'histoire d'une société ; c'est ce que nous désignons, après Lacan, comme « le Discours du Maître ». La fonction de la psychanalyse est, bien au contraire, d'interroger les discours des sujets, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, et sans a priori. Nous accueillons les sujets avec leur parole et leur histoire, quel que soit leur choix de sexe ou de genre. En revanche, et c'est ici que les problèmes apparaissent, cette neutralité du psychanalyste, cet accueil et ce qu'il suppose, à savoir l'absence de discrimination des sujets, doit-il impliquer d'entériner les revendications identitaires, quelles qu'elles soient, et sans réserve ? Je ne le crois pas, et l'éthique de la psychanalyse y est engagée². Nous savons à quel point ces questions sont délicates et sensibles aujourd'hui. On verra les difficultés et implications que cela a posé dans les situations cliniques que j'ai évoquées.

Ce à quoi nous assistons avec les actuelles manifestations de la sexualité et des choix sexuels, c'est comme toujours, et pour le dire avec la très juste expression de Lacan, à un nouvel avatar du « drame de la subjectivation du sexe »³. Force est de constater que depuis quelques décennies la question du genre s'est imposée, avec les nouvelles formes de la sexualité⁴ (les « néosexualités » comme les désignait jadis Joyce McDougall), comme une problématique incontournable. Elle est devenue de plus en plus importante. De plus en plus bruyante et polémique aussi.

² Comme le souligne C. Leguil : « Les normes réactionnaires et les normes contestataires peuvent apparaître comme l'envers et l'endroit d'une même utopie, celle qui vise à maîtriser la chose sexuelle pour l'assujettir à un certain idéal ». Clotilde Leguil, *L'être et le genre*, Paris, PUF-Quadrige, 2018, p. 211.

³ J. Lacan, *Le Séminaire XIV – La logique du fantasme*. Séance du 26 avril 1967, Paris Seuil p. 291.

⁴ Je ne considère pas comme équivalentes les problématiques soulevées par les « neosexualités » et la question du genre. J'essaierai de m'expliquer plus loin.

C'est une interrogation de plus en plus présente et pressante, et qui nous confronte, nous psychanalystes, à une réévaluation du savoir forgé par notre pratique. Elle a ceci de paradoxal que nous sommes interpellés, voire attaqués par les positions que certains discours nous attribuent sans que nous ayons accès, en général, à une clinique de ce type. Il est rare en effet que ces sujets s'adressent à l'analyste⁵. D'ailleurs les sujets analysantes dont il est question ici, sont venues me voir « a priori » pour tout autre chose que leur choix d'identité de genre lequel, *dans leur discours conscient*, ne leur posait pas de problème en principe, ni n'était, en apparence, source d'interrogation⁶. Le déploiement de leur dire, l'ouverture de leur énonciation en cours de cure laissera apparaître d'autres dimensions, mais par des chemins indirects. Je reprendrai ce point plus loin, mais nous ne pouvons pas ne pas nous demander si ces problématiques liées aux « neosexualités », au choix de genre, et de manière plus radicale encore celles liées à la question « trans », ne sont au fond que des variations de la dimension du « semblant » au sens que lui donne Lacan⁷. Curieusement, elles m'apparaissent comme des questions « cache-sexe ». Pourquoi je parle de « cache-sexe » ? Parce que j'ai l'impression que malgré toutes les apparences d'une forme d'hyper sexualisation, plutôt libre sinon libérée, voire à l'occasion débridée, et qui se prétend débarrassée de toute forme d'a priori ou de préjugé d'ordre moral ou social⁸, c'est la question de ce que la sexualité porte comme symptôme pour tout un chacun qui est complètement évitée, éludée et, d'une certaine façon, passée à la trappe⁹.

Ces « nouvelles » sexualités, ces nouvelles formes de vivre son corps sexué, qui peut prendre la forme d'une interrogation quant au choix de genre, et aux phénomènes dits « trans », tous ces phénomènes sont les enfants de notre époque¹⁰. Sans pouvoir m'attarder davantage ici, je rappellerai rapidement qu'ils relèvent de la confluence d'un certain nombre de facteurs hétérogènes et pourtant

⁵ Sauf lorsque l'analyste est réputé « *safe* », ce qui veut dire que d'une manière ou une autre il ou elle prend parti pour ces problématiques...ce qui soulève la question de la neutralité (en raison d'un certain biais identificatoire posé d'entrée de jeu)

⁶ Symptôme « égo-syntone » comme je l'appellerai plus loin.

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire Livre XVIII – D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Editions du Seuil, 2006.

⁸ Je laisserai de côté un autre aspect frappant : comment des sujets qui revendiquent un affranchissement de tout ordre social ou moral quant au sexe et au genre (celui de la « société patriarcale » pour aller très vite) finissent souvent par en créer et par prétendre en imposer un autre.

⁹ D'ailleurs il est quand même sensible que dans le langage courant le « transsexuel » soit devenue la question « trans », faisant disparaître, curieusement... le sexuel.

¹⁰ Pour un aperçu actuel voir l'ouvrage incontournable d'Éric Marty *Le sexe des Modernes - Pensée du Neutre et théorie du genre*. Paris, Seuil – Fiction & Cie, 2021. Voir également l'article de Judith Butler dans « The Guardian » du 23.10.21: « Why is the idea of 'gender' provoking backlash the world over »

(<https://www.theguardian.com/us-news/commentisfree/2021/oct/23judith-butler-gender-ideology-backlash>).

convergentes, sans lesquelles ces phénomènes n'auraient pas pu avoir lieu. D'une part des mouvements d'ordre social et politique, comme la reconnaissance des droits des « minorités sexuelles » (à commencer par l'homosexualité, dès les années 1960), la libération des mœurs, mais aussi des progrès et développements scientifico-technologiques, relevant aussi bien de l'ordre médical comme de l'industrie pharmaceutique (traitements endocrinologiques, « bloqueurs de puberté », développement des méthodes de chirurgie plastique, etc.), sans oublier la définitive et radicale scission entre sexualité et reproduction, celle-ci devenant une possibilité à la portée de tout sujet indépendamment de son sexe anatomique. Sans rentrer dans un débat qui nous mènerait très loin, cela s'inscrit également, d'un point de vue socio-politique dans le programme idéologique du néolibéralisme. En effet, ces sujets deviennent l'incarnation d'un courant individualiste qui promeut un sujet « autonome », « autoproduit », qui se veut affranchi des normes sociales traditionnelles... tout en constituant en même temps les objets d'un très juteux marché qui les assujettit (les cliniques spécialisées, les appareils et appareillages de tout ordre, les sujets devenus des consommateurs à vie d'hormones, etc.).

Tous ces éléments et bien d'autres sont à prendre en considération. Cependant, comme je ne suis pas « culturaliste », je précise que je ne considère pas que la question des neosexualités, du choix de genre ou la question « trans » soient le pur effet des changements sociaux ou « civilisationnels ». En revanche, je considère que ces changements favorisent, voire induisent des éléments qui étaient déjà là, présents au niveau de la structure (j'entends : de la structure subjective, psychique). Dit d'une autre manière : l'économie de marché « se branche » sur l'économie libidinale. Mais les effets du néolibéralisme (en termes médicaux, pharmaceutiques, juridiques, de consommation, etc.) permettent quelque chose qui était difficilement imaginable auparavant, du moins jusqu'au point actuel, à quoi les psychanalystes ne peuvent pas ne pas être sensibles : la tentative imaginaire d'abolition de la réalité du manque et de la dimension de l'impossible, dont un des effets est (la croyance de pouvoir) faire fi de la castration comme opération symbolique. L'expression idéologique devenant : tout doit être possible et rien ne doit s'y opposer.

J'en viens aux réflexions cliniques. Comme je l'évoquais précédemment, ne pouvant pas rentrer dans le détail ni de l'histoire de ces sujets, ni dans le contenu des séances, je relèverai un certain nombre de points, lesquels m'ont frappé dans leur récurrence et qui indiquent à mon sens un peu plus qu'une simple coïncidence, peut-être même un trait structurel dans ces cas.

DESIGNER ET NOMMER L'IDENTITE DE GENRE

Une des premières difficultés à laquelle j'ai été confronté, et qui a eu à mon sens une importance déterminante fut la demande explicite qui m'a été faite de

m'adresser à ces sujets selon le genre qu'elles/ils s'étaient choisis, en l'occurrence « au masculin ». La question peut paraître anecdotique, en réalité elle est devenue cruciale, fondamentale et sensible. D'autant plus que cette demande est présentée par ces sujets comme un acte d'affirmation de son « être de ce genre », et dont toute discussion, toute contradiction, toute mise en question est écartée d'emblée et par principe, entachée du soupçon de transphobie et considérée comme une forme d'agression à leur égard.

Du point de vue transférentiel, la situation devient donc d'entrée de jeu compliquée et « glissante ». D'une part, en tant qu'analyste je suis convoqué et attendu à une place très particulière, celle où l'analyste est censé devenir ou doit être le témoin et le récipiendaire d'une assertion, d'une affirmation qu'il est sommé désormais d'entériner et d'avaliser sans broncher, sous peine d'être disqualifié dans sa fonction (la fonction imaginaire assignée) si ce n'est dans sa position. Présentée comme cela, la situation semble inextricable : si l'analyste ne se montre pas « accueillant et sensible à la demande », ce qui suppose d'y répondre favorablement sans ciller, il devient immédiatement suspect d'homophobie ou de transphobie, ce qui rend la cure impossible (un des sujets me signifiait qu'il serait impossible de poursuivre le travail avec un clinicien sur lequel pèserait ce soupçon et qui ne serait pas « *safe* »). Par où, remarquons-le, en réalité la demande « d'ouverture » devient une forme d'injonction à obtempérer à la demande de reconnaissance. Mais en même temps, et paradoxalement, le fait de se plier à cette demande opèrerait comme une fermeture inéluctable à toute possibilité d'interroger les fondements inconscients du choix du sujet. La cure se trouverait de ce fait confrontée au mur d'une double impossibilité. Il m'a fallu inventer, trouver la manière de préserver la neutralité de ma position, tout en ouvrant un espace de parole de manière à ce que les analysant(e)s ne se sentent pas agressé(e)s, tout en évitant de cautionner une revendication identitaire dont la fonction de symptôme apparaissait de plus en plus clairement.

A ce propos, on ne peut pas ne pas penser à Lacan lorsqu'il appliquait aux « sujets sexués », sous une forme de boutade, la même formule qu'il avait réservé à la formation des analystes : « le sujet sexué ne s'autorise que de lui-même » disait Lacan, phrase à laquelle il ajoutait « et de quelques autres »¹¹. Laissons pour l'instant de côté les présupposés et les implications de cette « autorisation » ; l'analyste est convoqué en l'occurrence à cette place où il incarne un de ces « quelques autres », tout comme l'entourage familial et social de ces sujets (avec des relations très conflictuelles autour de leur choix de genre). Or justement, l'analyste n'est pas et ne peut pas devenir n'importe quel « autre », puisqu'il est censé (ou supposé) pouvoir entendre quelque chose de plus dans l'adresse de cette demande. Cela d'autant plus que, en même temps, dans le transfert, à un autre niveau, dans cette adresse à l'analyste le sujet fait entendre, malgré elle/lui, une

¹¹ J. Lacan, Le Séminaire XXI – Les-non-dupes-errent, 19.4.74 (inédit)

autre musique, moins univoque et bien plus conflictuelle que ses déclarations manifestes ne le voudraient¹².

Il m'a semblé que la seule réponse analytique qui me restait dans cette configuration, était et est, celle de *la mise en suspens de la demande implicite qui m'est faite de nommer et confirmer le choix d'identité du sujet*. Mais pour cela il me fallait trouver le « bon moyen technique ». Je pense que je serais tombé à côté si j'avais formulé à l'intention de ces sujets quelque chose comme « Écoutez, c'est très bien, j'entends ce que vous me demandez là, mais on va pour l'instant laisser cette question en suspens, on verra ce que vous pouvez en dire et ce que nous pouvons en faire de cela ». Je caricature volontairement, mais il est tout à fait évident qu'une intervention dans ce sens, même étant éventuellement juste sur le fond, aurait été prise sans doute comme une forme de remise en cause larvée de leur « identité ». D'où le passage étroit que j'ai trouvé, passage qui passe, justement, par le langage¹³. A savoir : puisque ces sujets m'enjoignaient à m'adresser à « elles » au masculin et de cesser de leur parler « au féminin », avec la double impasse que j'ai évoquée précédemment, *j'ai choisi de tourner toutes mes interventions dans une forme de neutralité de genre absolue*. Ce faisant, je suspends toute assignation directe, manifeste, explicite, masculine/féminine, et de cette sorte *je mets en suspens de fait la désignation du genre, sans la nier, sans la récuser, sans l'endosser*. Je crois que ce positionnement transférentiel a porté ses fruits. Il me semble que cette neutralité incarnée dans le langage est celle qui a permis, du moins jusqu'à maintenant, une mise au travail d'un certain nombre d'éléments cruciaux, avec une suspension de la mise en place de la transition hormonale et chirurgicale pour le sujet qui déclarait vouloir « transitionner ». Cela s'est fait de manière « spontanée », en tout cas sans que cela fasse l'objet d'un « contrat » entre l'analysant et l'analyste¹⁴. À proprement parler, c'est le travail analytique qui a pris le dessus et mis en suspens ces décisions. Le sujet n'a pas renoncé ni à se dire homme ni à demander à être nommé et reconnu comme tel. Et en même temps, c'est comme si quelque chose s'était apaisé, et instauré un temps intermédiaire suspensif pour ne pas avoir à entamer son corps dans l'immédiat : ni à le modifier ni à le mutiler.¹⁵ Les questions liées à la sexualité et au genre sont posées et abordées de manière indirecte, tangentielle. Et en parallèle, d'autres éléments supplémentaires, et pas de moindres, ont pu être abordés.

¹² « Déclarations manifestes » dans le même sens qu'on dit « contenu manifeste » du rêve.

¹³ Il a été plus « simple » avec un de ces sujets dont la langue maternelle est l'espagnol.

¹⁴ Rappelons que Freud procédait à un contrat avec ses patients selon lequel toute décision fondamentale dans la vie du sujet était suspendue le temps de l'analyse, afin que la question puisse être examinée analytiquement, en essayant de prévenir les passages à l'acte.

¹⁵ Ce qui ne veut pas dire que ce sujet ne le fera pas dans un temps ultérieur ; en attendant, reste ouvert l'espace où les enjeux inconscients de ce choix radical peuvent être interrogés et élaborés avant toute décision, laquelle appartient au sujet et à personne d'autre.

PROBLEMATIQUES SOUS-JACENTES

La poursuite du travail analytique dans ces conditions, a permis l'émergence de toute une série de problématiques intimement liées au choix de genre. Car la question identitaire, consciente « quel est le genre que je choisis et dans lequel je me reconnais » ouvre progressivement la voie à une autre : « qu'est-ce qui m'amène à vivre mon corps sexué de telle manière et pas d'une autre ? », et plus radicalement « qu'est-ce qui m'amène à dire que je suis né dans un corps dont l'anatomie ne me correspond pas ? ».¹⁶

Le premier facteur à souligner, est celui d'une haine du corps féminin. Ces sujets ne supportent pas leur corps anatomique de femme. Les seins en sont particulièrement concernés (alors que les cheveux longs ou le maquillage ne posent pas de problème). Partie du corps féminin qui peut être peu développée, elle est pourtant vécue comme déjà trop encombrante, surtout pour ce sujet qui envisage la transition, dont le projet chirurgical consiste surtout à se débarrasser de ces seins, si petits et si lourds (psychiquement parlant) à porter. Quant à l'autre sujet, elle indiquait que pendant toute son enfance elle se mettait nue devant le miroir et se débrouillait pour ne jamais voir un corps de petite fille mais un corps de garçon. Cette haine apparaît liée à des rapports particulièrement difficiles avec les figures féminines significatives de leur histoire, en particulier leurs mères, quoique de manière non exclusive

Cette haine du corps féminin est étroitement corrélée à un autre élément particulièrement significatif : une faille narcissique intimement liée à l'image corporelle. Un évènement rapporté par un des sujets en séance me semble tout à fait significatif et témoigne de l'angoisse qui saisit et submerge le sujet lorsque son masque d'identité est mis à mal. Ainsi un jour où, rentrant chez elle après une nuit passée en compagnie d'un partenaire homme, le sujet découvre l'oubli du Binder¹⁷ chez celui-ci. L'accès d'angoisse survient, comme si l'absence de l'artifice venait fissurer l'image dans le miroir construite comme une orthopédie substitutive et compensatoire de l'image insupportable. Finalement la question se pose de savoir si pour ces sujets la demande « être un homme » « être nommé au masculin », etc., (ce qui ne relève en rien de l'évidence, pas plus que d'être une « femme » d'ailleurs) ne serait au fond qu'une déclaration ou une demande à prendre à l'envers : « surtout ne pas être cette femme-là ». Comme s'il fallait à tout prix

¹⁶ On pourrait m'opposer qu'on ne pose pas ces questions à des sujets hétérosexuels et « hétéronormés ». Je ne le pense pas. Un exemple banal : ces hommes qui, si angoissés à la perspective de l'émergence d'éléments homosexuels, se construisent une « armure caractérielle » (*character armor*, le terme est de W. Reich) d'une apparence de virilité extrême. Ainsi, ils se réfugient dans une identité de genre ultra virile afin de mieux récuser les difficultés de leur position sexuelle dans sa conflictualité.

¹⁷ Le Binder est un « sous-vêtement compressif permettant d'aplatir la partie haute du torse, principalement utilisé par les hommes trans et les personnes non-binaires – (Wiktionnaire) » afin de dissimuler les seins.

éviter la confrontation avec un insupportable féminin. La non-correspondance avec l'image construite me semble indiquer chez ces sujets une faille narcissique, que l'identité de genre « bétonnée »¹⁸ serait censé venir combler, et c'est une des raisons pour laquelle cette question serait « intouchable ».

Aux deux facteurs évoqués il faudrait ajouter ici un troisième phénomène qu'on pourrait considérer comme « latéral » ou « secondaire » mais qui a son importance dans la dynamique psychique de ces sujets. Il s'agit d'une « surconsommation sexuelle ». Cette « surconsommation sexuelle » s'apparente à la surconsommation d'alcool et de drogues. Comme si ces sujets devaient se trouver dans un état d'ivresse pulsionnelle permanent. Cet état me semble avoir un rôle assez précis : il vient gommer, masquer, tout sentiment de manque.¹⁹ D'ailleurs, récemment - et c'est un effet du travail analytique -, un de ces sujets commence à essayer de limiter sérieusement sa consommation d'alcool et drogues, ainsi que la compulsion sexuelle. Les conséquences ne tardent à arriver : un fond mélancolique qui refait surface, accompagné (et c'est la première fois que ce sujet en fait état) de pensées suicidaires.

Ce sont ces mouvements psychiques complexes lesquels m'ont amené à mon intitulé : « genrer l'identité ». Je me demande en effet si la question²⁰ ne doit pas se poser à l'envers. Si, plutôt que d'une identité de genre il ne s'agit pas, en réalité, d'une inversion où le « choix de genre » vient compenser quelque chose de mal entamé, de non structuré au niveau des identifications sexuelles et de l'organisation narcissique. Un lapsus intervenu lors d'une des séances fournit un élément supplémentaire à cette nécessité de construire une identité : voulant parler de « presencia » (présence) ce qui est venu est le mot « apariencia » (apparence). Invité à associer sur son lapsus, le sujet dit : « de toutes façons, *tout en moi est apparence* ». Il me semble qu'il faut prendre sa déclaration à la lettre, et celle-ci renvoie à cette idée de la fabrication d'une forme d'identité qui viendrait pallier la faille narcissique. À suivre cette hypothèse, l'identité « fabriquée »²¹ viendrait protéger le sujet face à la crainte d'un possible et redouté effondrement²². Cela me semble correspondre d'ailleurs à la mélancolisation déjà évoquée.

Il faut insister également sur la présence importante de clivages, manifestes dans la cure. J'entends par là l'évocation par ces sujets de tous les avatars, de toutes les

¹⁸ Dans un sens idéologique. Ces sujets, non seulement revendiquent leur choix de genre ; cette revendication est soutenue par un véritable arsenal d'argumentaires développés par des sociologues, philosophes, organisations et associations qui soutiennent et prônent ces positions, et qui sont systématiquement repris et régulièrement répétés par les sujets.

¹⁹ Comme dans l'économie néolibérale, où la multiplication infinie d'objets de consommation a la même fonction

²⁰ Bien entendu il est difficile de se prononcer au-delà de ces deux cas, mais la question mérite d'être posée.

²¹ On pourrait ici rappeler que Judith Butler considérait que le choix de genre consistait en une forme de « performance » et qu'elle pouvait prendre une forme de « parodie ».

²² Au sens de D. W. Winnicott. Cf. « La crainte de l'effondrement ».

difficultés avec leur corps et l'image du corps, les difficultés d'identification, notamment avec les figures féminines significatives de leur histoire, et en même temps leur impossibilité de faire des liens avec ce qui devient leur « choix de genre ». Comme si ce choix devenait entièrement détaché de leur propre histoire, comme s'il n'obéissait à aucune détermination provenant de leur passé, comme s'il était complètement autonome et autarcique, pur fruit d'un choix conscient et réfléchi et n'avait aucun rapport avec une histoire personnelle complexe et conflictuelle qui aurait laissé des traces aussi bien sur le corps que sur la psyché.

SYMPTOME EGO-SYNTONE, IDENTITÉ ET SEMBLANT

Concernant cette identité de genre qu'il serait absolument exclu d'interroger, le positionnement de ces sujets ainsi que la lecture d'autres témoignages de sujets trans me font penser à ce qu'on appelait jadis des symptômes ego-syntones. Autrement dit : des symptômes qui ne sont pas reconnus comme tels dans la mesure où ils sont intégrés dans la structure du Moi et, de ce point de vue, n'apparaissent pas - en principe - comme source de conflit ni de souffrance. Bien au contraire, aux USA et dans les années 1950, les symptômes ego-syntones étaient considérés comme un signe de bonne intégration sociale²³. Comme nous l'avons vu, pour ces sujets leur revendication identitaire ne supporte pas la moindre mise en question, apparaissant comme une identité « bétonnée ». Il y a lieu de se demander si ce n'est justement ce côté « bétonné » qui constitue un élément indiciel supplémentaire.

Ce « concept » d'« identité » apparaît comme problématique, et impose d'aborder quelques aspects théorico-cliniques importants qui méritent d'être soulignés à minima. Introduisons une première distinction, tout à fait nécessaire, entre « identité » (terme qui n'appartient pas à proprement parler au champ de la psychanalyse) et « identification ». L'identité est une construction moiïque-imaginaire. Elle désigne les points à partir desquels le sujet se voit et se reconnaît dans le registre conscient. Partant de là, la notion d'identité est bien différente de l'identification imaginaire, et encore davantage de l'identification comme phénomène inconscient et symbolique. Certes on peut arguer que les deux (l'identification et l'identité) ne sont pas sans lien ; je dirais que d'une certaine manière l'identité m'apparaît comme le substitut abâtardi des effets d'identification, comme l'effet du tain du miroir qui permet de renvoyer une image sans dévoiler ce qui la conditionne. Mais il est nécessaire d'ajouter quelques aspects supplémentaires. Le premier, qui est a priori d'ordre logique mais qui s'exprime dans les discours des sujets, c'est que l'identité ne tolère, ne supporte pas la contradiction. Le soubassement même de l'identité, Lacan l'a bien souligné²⁴, est le bien nommé (en logique) « principe d'identité » qui suppose que

²³ Voir par exemple les travaux d'Otto Fenichel et Heinz Hartmann

²⁴ Par exemple dans son séminaire *L'identification* (1961-1962). Inédit.

A=A. On se souvient de l'effort de Lacan, tout au long de son séminaire, pour montrer que s'il y avait une chose absolument incompatible avec l'ordre inconscient, et partant de la détermination inconsciente du sujet, c'est que « A=A », « moi c'est moi » et « je suis-je ». Qu'on se souvienne de ses efforts d'élaboration autour du cogito cartésien pour montrer que le « je » du « je pense » et du « je suis » n'est pas le même, n'est pas...*identique*. Et ce n'est certainement pas un hasard si c'est dans ce séminaire que Lacan a formulé sa définition « canonique » du sujet, à savoir : ce qu'un signifiant représente *pour un autre signifiant*. Le principe d'altérité est fondamental et fondateur. D'ailleurs, c'est tout l'écart entre l'identification à une position, à une théorie, à une idée (à telle position, telle théorie, telle idée, que suppose une « adhésion » en conservant l'altérité) et tous les prédicats qui suivent l'assertion « je suis » (juif, musulman, communiste, psychanalyste, freudien, lacanien, par exemple) dans lesquels le « je suis » suppose une coalescence, une coadaptation avec le prédicat. C'est cette coalescence imaginaire qui correspond à l'identité, laquelle, insistons, comme formation moïque et consciente méconnaît ce qui la détermine.

C'est ici qu'il faut revenir à la notion de « semblant ». Il est d'autant plus important de l'introduire qu'elle peut nous permettre d'approcher la problématique du genre en y apportant des éclaircissements. En effet, parmi les différents aspects dans lesquels se déploie cette question du « semblant », il y a celle de la différence sexuelle. Partant de la constatation freudienne que rien dans l'inconscient ne définit ce qui est « être homme » ou « être femme », qu'il n'y a rien qui puisse, psychiquement parlant, définir une essence masculine ou féminine, Lacan fait entendre que l'on est toujours, avec les conditions de la subjectivité de chacun et les « moyens du bord » (psychiques) à notre disposition, obligés de « faire avec » cette absence d'essence. Nous rejoignons par ce biais la notion de genre comme événement du champ social, l'Autre (social et culturel) en tant que caractérisant et assignant un certain type de valeurs, de comportements, de représentations à la « manière d'être » un « homme » ou une « femme ». Il faut souligner qu'en même temps qu'il introduit cette notion de « semblant », Lacan évoque - à ma connaissance pour la seule et unique fois - l'identité de genre. Il le fait en se référant aux travaux - pionniers et discutables - de Stoller sur le transsexualisme²⁵, pour bien souligner que la sexualité humaine non seulement n'a rien à voir avec la biologie, mais surtout que dans le rapport entre l'homme et la femme il s'agit plutôt d'un non-rapport, de l'impossibilité d'un rapport.

Le point sur lequel Lacan met l'accent est que l'identité de genre n'est rien d'autre que ce qui se signifie de différence comme « homme » ou « femme » ; si l'articulation psychique se déploie dans la logique d'un rapport non-totalisant à l'ordre phallique avec la distinction des jouissances impliquées, il existe également une présence de l'ordre social, lequel colporte tout un imaginaire de la différence.

²⁵ Robert Stoller, *Sex and gender*, traduit en français comme *Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 1979.

Le semblant donc. A ceci près que Lacan introduit un élément fondamental : « Ce qui est réel, est ce qui fait trou dans le semblant »²⁶. C'est un point crucial qui signale une limite radicale des représentations imaginaires. Il me semble que l'insistance sur l'identité de genre vise, justement, de ce trou, du « traumatisme » de la sexualité, à ne rien vouloir savoir, mieux, à l'escamoter au point de prétendre le faire disparaître. D'où la « réussite » des symptômes égo-syntones.

Mais si cela ne pose *apparemment* pas de questions pour ces sujets, des questions se posent certainement pour l'analyste.

QUESTIONS ÉTHIQUES POUR L'ANALYSTE

En effet, après tout on pourrait se poser la question, tout à fait légitime, de savoir pourquoi il faudrait interpellé un sujet sur un point, sur une question qui, d'après lui, ne lui poserait aucun problème. Puisque ces sujets déclarent, manifestent, affirment n'avoir aucun problème avec leur choix d'identité de genre, de quoi devrais-je, en tant que psychanalyste, me mêler ? Et si un sujet souhaite « transitionner », en tant qu'analyste aurais-je mon mot à dire ?

Le problème nécessite un débat bien plus large que celui que nous pouvons développer ici ; j'avancerai seulement deux remarques.

La première est que justement, pour un analyste, il est impossible de faire la « sourde oreille » aux propos pour le moins contradictoires et conflictuels qui traversent le discours de ces sujets, au-delà et malgré leur insistance identitaire manifeste. D'ailleurs, cette même insistance finit par interpellé : pourquoi faut-il tant et tant rabâcher son choix ? Est-ce que ce même rabâchage ne fait pas entendre quelque chose derrière la façade en apparence lisse et uniforme de « son choix » ? À qui cette insistance s'adresse-t-elle en fin de compte ? Qui faut-il « convaincre » ? À qui s'adresse cette inlassable répétition ?²⁷

Deuxième remarque, qui prolonge la précédente : lorsqu'il est question d'un passage à l'acte dans le Réel (la transition hormonale et surtout chirurgicale) n'est-il pas exigible de l'analyste qu'il ouvre (ou du moins essaye d'ouvrir) l'espace pour interroger les sources inconscientes de ce positionnement subjectif ? On pourrait me retorque que c'est le cas pour chaque cure ; raison de plus, me semble-t-il, dans une situation comme celle-ci. Il va de soi que l'analyste n'a ni à décider à la place du sujet, ni à lui indiquer la voie à suivre. Mais il ne peut pas, en tant qu'analyste, ignorer les déterminations inconscientes des choix subjectifs, même et y compris lorsque le sujet analysant « choisit », lui, de les ignorer. Moins encore lorsqu'il s'agit de l'ignorance qui précède un possible passage à l'acte avec des

²⁶ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, p. 28

²⁷ La réponse habituelle à ces questions est : à l'ordre social qui les rejette. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas tout. La conflictualité inconsciente reste tout entière.

conséquences radicales²⁸. Comme le soulignait Lacan : « Le transsexueliste (...) il n'a qu'un tort, c'est de vouloir forcer par la chirurgie le discours sexuel qui, en tant qu'impossible, est le passage du réel »²⁹.

Voilà pour l'aspect éthique qui concerne l'analyste dans sa fonction. En dernière instance le sujet optera ou pas pour le passage à l'acte chirurgical, mais d'un point de vue analytique il serait peut-être souhaitable qu'il se confronte au préalable à cette dimension du réel impossible. D'ailleurs, cette dimension ne serait-elle pas en jeu dans ce fait troublant : si le taux de suicide est très élevé chez les sujets qui souhaitent la transition (argument développé à foison par les diverses associations), *il est tout aussi élevé chez ceux qui ont réalisé la transition ?* Ne serait-ce pas parce que la chirurgie ne peut pas tout contre cet impossible ? La même raison serait-elle à l'œuvre chez les sujets qui, passé quelque temps, cherchent à « détransitionner » ?

LAISSER ENTENDRE LA VOIX DE L'INCONSCIENT

J'ai essayé de rendre compte de manière schématique de quelques-unes des difficultés et interrogations qui se sont posées et se posent pour moi face à cette clinique. Elle soulève des problèmes très spécifiquement liés au transfert avec d'importantes implications pour la cure : la demande de reconnaissance genre/identité, la difficulté d'aborder la dichotomie sexe/genre, le maniement compliqué pour l'analyste du transfert dans le langage afin de garder une neutralité qui évite ce qui pourrait être considéré comme une agression, et en même temps sans valider l'assertion et la demande identitaire, afin de ménager l'espace d'une interrogation de la position subjective inconsciente relative à la sexualité. Il faut souligner à nouveau cette difficulté majeure : comment assumer la tâche analytique lorsqu'il y a des enclaves « intouchables » ? Pire, lorsque ces enclaves concernent quelque chose d'aussi central, d'aussi fondamentale comme la question sexuelle, entremêlée à la revendication identitaire ?

Si j'ai proposé avec mon intitulé d'invertir « l'identité de genre » par un « genrer l'identité », c'est que ces situations cliniques m'amènent à faire l'hypothèse que plutôt que de choisir un genre auquel on se sent appartenir, on se sert du « genre » afin de forger une identité qui fait « tampon » à des questions douloureuses. Avec ces sujets j'ai l'impression de me trouver face à une faille narcissique compensée, laquelle consiste à construire une identité à partir du genre. Le « genrer » devient, me semble-t-il, l'action performative de construction d'une identité qui viendrait pallier les difficultés de la sexualité, ce qui inclut la difficulté aussi bien avec les identifications qu'avec les modes de jouissance. C'est pourquoi, me semble-t-il, l'abord de la question du genre reste, du moins pour l'instant, difficile, interdite, comme l'enveloppe qui entoure le noyau narcissique trop fragile. Fragilité qui s'exprime dans la revendication bruyante, mais aussi la

²⁸ En dernière instance la mutilation.

²⁹ Jacques Lacan, *Le Séminaire XIX - ...ou pire*, Paris, Ed. du Seuil, p. 17

« menace », implicite ou explicite, face à la moindre interrogation, prise presque toujours comme une forme d'agression, qui apparaît comme réponse lorsque les motifs du « choix » sont interpellés. Si nous prenons au sérieux la boutade de Lacan selon laquelle « le sujet sexué s'autorise de lui-même et de quelques autres » (et il n'y a pas de raison de ne pas la prendre au sérieux), on peut considérer qu'elle est en acte chez ces sujets. Elles peuvent se « choisir » « Ils », « s'autoriser homme » mais à condition qu'il y ait quelques autres, dont leur analyste, qui leur renverront l'image et surtout la nomination que ces sujets se sont choisis.

Certains psychanalystes ont avancé l'idée que le choix de genre constituait une « solution par le Sinthome »³⁰ au drame de la subjectivation de sexe. J'aimerais faire deux remarques à ce propos.

La première est que ces auteurs suggèrent que la « solution Sinthomale » est un résultat du travail analytique ; or si l'on suit ces auteurs (ou si on se réfère à mes sujets analysantes), si le « choix de genre » est une telle solution sinthomale, elle n'est pas le fruit du travail de la cure mais est posée comme telle dès le départ, et l'enjeu de la cure serait non pas de la construire mais de la « valider ».

³⁰ Parmi ces collègues, P. Gherovici, psychanalyste à Philadelphie, qui travaille depuis plusieurs années sur ces questions et a publié des nombreux ouvrages importants, dont *Please, select your gender, Transgender Psychoanalysis*, et a dirigé et publié très récemment l'ouvrage collectif *Psychoanalysis, Gender and Sexualities*. Je n'ai pas la possibilité de développer ici plusieurs points de désaccord avec quelques-unes de ses thèses. Je résumerai mes critiques à trois : la première, cette curieuse proposition, si ce n'est exigence d'un « aggiornamento » de la psychanalyse qui passerait nécessairement par une adhésion résolue aux demandes et thèses « trans ». La psychanalyse, en particulier celle issue de l'enseignement de Lacan, me semble avoir proposé des éléments théorico-cliniques qui permettent d'accueillir la demande des sujets sans discrimination et stigmatisation, sans devoir non plus « s'identifier » à leur souffrances ou demandes lesquelles doivent bien entendu être accueillies, entendues... et *analysées*. Pour la même raison, et ce sera mon deuxième point, je m'oppose fermement à une « psychanalyse transgenre » (*Transgender Psychoanalysis* est le titre en anglais du livre de P. Gherovici, traduit en français comme « Transgenre : Lacan et la différence de sexes »). La psychanalyse, de mon point de vue, n'est ni transgenre, ni cisgenre, ni féministe, ni machiste, ni racisée, ni bourgeoise ni prolétaire, elle est... la psychanalyse. Comme je l'ai dit (cf. supra), c'est une pratique qui interroge la parole des sujets d'où qu'ils viennent, mais cette interrogation ne peut se faire qu'à partir d'un *espace de neutralité radicale*. Et cela m'amène à la troisième remarque : lorsqu'on aborde le livre passionnant et passionné de P. Gherovici dans lequel elle multiplie les renvois à des cas cliniques, on ne peut qu'être surpris par l'écart qui se creuse entre une articulation théorique souvent juste et suggestive, et une pratique qui tourne très souvent - à mon avis - à quelque chose de proche d'une « thérapie de soutien » ou à l'identification à la demande du patient (ce qui n'est pas, à mon avis, sans lien, avec le premier point que j'ai souligné). Encore une fois : l'analyste accueille sans discriminer ni stigmatiser, mais son rôle est et reste celui de permettre au sujet d'interroger les *sources inconscientes* de ses difficultés et conflits. En tout cas, je ne crois pas que ce soit le rôle de la psychanalyse, ni des psychanalystes, de disqualifier ou d'entériner des revendications identitaires.

La deuxième, qui me semble plus importante et qui me ramène aux questions cliniques soulevées par mes patients, c'est que la solution sinthomale vient suppléer à un ratage dans le nouage de la structure. Or c'est assez précisément ce que je constate dans les éléments cliniques que mes patientes laissent entendre, à ceci près - mais il faut le souligner - que le ratage en question concerne moins « l'identité » qu'une faille narcissique, une difficulté majeure au niveau des identifications inconscientes et un conflit très significatif dans les différents aspects de la « féminité », et de manière flagrante avec le corps anatomique féminin. Le « choix d'identité de genre » serait donc, dans cette perspective, la solution par le Sinthome qui viendrait suppléer, par l'identité (moïque), le ratage au niveau du nouage de la sexuation (en passant, le « bon lacanien » se souviendra que Lacan désignait la suppléance chez Joyce comme « Ego »).

C'est une question importante d'un point de vue clinique et éthique : est-ce que des problématiques subjectives aussi profondes et complexes n'auraient d'autre élaboration psychanalytique possible que celle d'une suppléance identitaire moïque ?

Je n'ai pas de réponse définitive à ces questions, et ces deux situations cliniques ne sont pas généralisables. Je crois cependant que pour la psychanalyse comme discipline et pour les psychanalystes comme praticiens les questions restent posées par rapport au type d'accueil et d'écoute qu'elles engagent, à la perspective clinique qu'elles configurent, aux problématiques éthiques qu'elles impliquent. Ces trois facteurs sont intimement imbriqués et doivent tenir compte des réalités et des illusions du contexte culturel et civilisationnel dans lequel ces formes actuelles de confrontation du « drame de la subjectivation du sexe » ont surgi, et font partie de notre moment historique.

*

L'IMPASSE SEXUELLE : SOLUTIONS SYMPTOMATIQUES OU SINTHOMATIQUES DU MALAISE ?

Jean-Jacques Blévis*

-:-:-:-

D'un côté il y a notre expérience avec les analysants, dans le silence de l'espace divan-fauteuil...

De l'autre le bruit du social – notre monde – impossible à ignorer.

Comment entendre la parole de celui ou celle qui s'adresse à nous à travers des questions aussi essentielles pour lui que celles du choix d'objet sexuel ou de ses identifications sexuées en souffrance ? Comment méconnaître le poids des enjeux du malaise face à l'impasse sexuelle à travers toutes les fictions qui y répondent et s'ordonnent autour de ce que Lacan nomme le discours du maître, que ce soit contre lui ou pas. Le psychanalyste a d'abord à y répondre à partir du transfert où va tenter de se faire entendre comment pour tout sujet ses choix les plus singuliers, les plus personnels, portent l'empreinte du chiffrage de son propre inconscient.

<>

Certes l'impasse sexuelle nous convoque aujourd'hui à prendre en compte ce qui a pris une ampleur considérable dans notre société en quelques années avec la progression importante du nombre de transgenres et notamment chez les enfants et les adolescents, ce que le DSM a nommé « dysphories sexuelles ». Et pourtant lorsque Lacan, en 1973, désigne et nomme *l'impasse sexuelle*, il ne vise pas particulièrement cette clinique mais énonce la condition de l'être parlant dans son rapport au sexe, et plus précisément en quoi chaque sujet témoigne de l'ininscriptible du rapport sexuel comme tel. Autrement dit, nous avons à entendre comment un sujet est empêtré dans sa vie sexuelle et amoureuse, et au-delà dans ses relations avec les autres. L'impasse sexuelle rend d'abord compte de la butée du réel de la jouissance pulsionnelle et de ses impossibles. Et des fictions qu'elle appelle comme réponses. J'y reviendrai mais cet abord du réel par le biais du pulsionnel est ce qui pour Lacan marque la difficulté de la terminaison de certaines analyses. Cela rejoint et recoupe, me semble-t-il, ce qui a retenu Freud lui-même jusqu'à la fin de sa vie à propos des analyses avec fin et celles sans fin.

L'impasse qui fait titre de nos journées d'étude – l'impasse sexuelle – ne pourrait-elle pas aussi s'entendre plus largement que par son seul objet sexuel ? Ne nous

* Psychanalyste à Paris, membre du Cercle freudien.

faudrait-il pas aussi interroger notre pratique, la psychanalyse, pour examiner de quelles impasses elle doit, elle aussi, se dégager, quelles avancées dans nos théories sont requises si nous voulons nous y retrouver un peu plus au clair dans les questions que nous soulevons avec ces journées ?

N'y aurait-il pas toujours le risque, chez les psychanalystes, de perdre le fil de l'inconscient pour faire valoir leurs prises de positions sociétales qui relèveraient dès lors du champ de la conscience, même si celles-ci sont éclairées par la pratique de l'inconscient, et derrière un langage théorique qui se veut freudien, et même souvent lacanien, en viendraient une fois encore à psychologiser la psychanalyse.

Devant les polémiques que suscitent « le sexe des modernes », pour reprendre le titre du livre de Éric Marty, y compris d'abord pour ce qui nous concerne directement comme psychanalystes, il m'a semblé important de poser nos multiples questions à propos de ce malaise en tentant de reformuler de quelle place l'analyste peut, et donc se doit, de les aborder.

Dans un premier temps, je pensais qu'il était préférable de nous situer au dehors de ces polémiques actuelles d'abord suscitées par les transitions sexuelles, et plus largement par les dites « dysphories de genre ».

L'analyste est en position de recevoir, de la part de qui s'adresse à lui, une demande et une parole qui font état de la souffrance de cet homme ou de cette femme dans sa vie relationnelle avec les autres. Peut-on dire que la plainte d'un patient – c'est le cas ici de le dire tel puisqu'il n'est pas encore analysant avant cette première rencontre potentiellement décisive – cette plainte est-elle déjà par elle-même élevée à la dimension du symptôme, du symptôme tel que nous l'entendons en psychanalyse et qui n'est plus du tout le même que dans le champ médical ? Il importe de marquer que pour la psychanalyse, ce sera la dimension du transfert qui donnera place et valeur de symptôme à la plainte du sujet. C'est le transfert qui le constituera tel dans ses déterminations inconscientes. Rappelons que pour Lacan il revient à l'analyste « l'acte de poser l'inconscient ». Dès lors il nous est nécessaire de nous démarquer des prises de positions idéologiques, que ce soit par sympathie ou antipathie avec les revendications politiques des différentes communautés LGBTQ+

Si nous recevons avec une bienveillante neutralité et le plus souvent avec estime celui ou celle qui vient nous parler, ce n'est évidemment pas pour prendre le parti de ses convictions, fussent-elles les plus légitimes. Inutile de rappeler que la position de l'analyste ne peut en aucune façon être celle du militant.

Pourquoi donc repasser par les éléments premiers de ce qui conditionne la possibilité même d'une analyse ? Il me semble qu'écouter la parole de celui que nous nommons désormais analysant engage à tout autre chose que ce qui a cours dans ces débats polémiques où l'essentiel semble de viser à mettre l'autre de son côté.

Il nous serait plus utile de souligner la portée toujours plus féconde de partir du symptôme tel que nous le recevons dans la parole de l'analysant et qui est parfois radicalement méconnue par le sujet lui-même.

Et repartir du symptôme me paraît une voie d'approche nécessaire dès lors que nous prenons acte qu'avec le symptôme l'analyse touche au réel en jeu pour l'analysant et à ses différents modes de jouissance

En passant, il n'est pas anodin de noter que, pour leur plus grande part, les analystes ne reçoivent que très peu de patients qui s'adressent à eux pour questionner ce rapport conflictuel à leur genre d'origine où ils ne se reconnaissent pas, ni pour travailler les questions qui ne manquent pas de surgir lorsqu'une transition a été décidée ou effectuée. Comme vous le savez, certains analystes cependant font état de leur expérience personnelle avec des analysants transgenres et témoignent de leurs tentatives d'élaborations différentes dans la théorie à partir de cette expérience. Mais aujourd'hui, recevoir ces patients doit-il se payer d'un engagement plus ou moins manifeste dans la cause LGBTQ+ ?

Le malaise dans la sexualité, pour nous analystes, ne peut que faire référence à ce que le pessimisme de Freud nous a laissé à l'aube des années trente avec son texte « *Das Unbehagen in der Kultur* ». Après « *L'avenir d'une illusion* », il s'agissait d'un texte d'une portée considérable sur la question du mal et du sexe. Le social y est omniprésent à travers ce qu'il impose de contraintes et de domptage – *Bändigung* - de la pulsion.

Le combat entre Éros et Thanatos, combat incertain s'il en est, se déploie à partir de ce que Freud décrit, je le cite dans la traduction des Œuvres Complètes :

... de la part de la culture, la tendance à restreindre la vie sexuelle n'est pas moins nette que l'autre consistant à étendre la sphère de la culture. Déjà, ajoute-t-il, la première phase de la culture, celle du totémisme, implique l'interdit du choix d'objet incestueux, peut-être la mutilation – *Verstümmelung* - la plus tranchante que la vie amoureuse humaine ait subi au cours des temps¹.

Et je ne vous épargnerai pas l'ancienne traduction des Odié, Charles et Jeanne, au PUF, qui a longtemps été la seule traduction accessible. Ils n'hésitaient pas à traduire Freud en d'autres termes encore plus grandiloquents à propos de l'interdit de l'inceste :

...soit, écrivaient-ils, la mutilation la plus sanglante peut-être imposée au cours du temps à la vie amoureuse de l'être humain ².

Si le complexe d'Œdipe est « le rêve de Freud » selon Lacan, comment entendre, lorsque cela est rapporté en séance par un analysant, un rêve de relation sexuelle explicite avec la mère, un rêve mémorisé de longue date et conservé avec une

¹ S. Freud, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF Quadrige, 1995, p.46

² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p.55

précision très crue dans les détails ? Comment situer le statut d'un tel rêve – dont je note en passant qu'il est très rare d'en entendre de ce type dans notre pratique avec des sujets névrosés ?

Quelle est la part imaginaire d'un tel désir œdipien incestueux ? Et la place de la castration, en ayant présent à l'esprit que si le complexe d'Œdipe est un mythe, ce qui n'en est pas un, pour Lacan, c'est le complexe de castration ?

Quelle est la place du réel en jeu dans ce rêve ? Comment le symbolique se noue-t-il à ces différentes dimensions ? Alors même que nous pouvons y entendre différentes pulsions se nouer dans le déploiement du rêve, pulsions qui trouvent une satisfaction qui apparemment ne tomberaient pas sous le coup de l'interdit, même si l'impossible serait là à questionner.

Ne serait-ce pas là un rêve qui viendrait donner corps à ces toutes dernières formulations de Lacan, indiquant, je le cite, que « *il n'y a pas de rapport sexuel, sauf pour les générations voisines, à savoir entre les parents d'une part, les enfants de l'autre* », entre la mère et le fils en l'occurrence, précisant et ajoutant que « *c'est à quoi pare l'interdit de l'inceste³* » ?

Question énigmatique et vertigineuse à la fois que je ne peux que laisser ouverte.

D'autant que comme le souligne Freud, dans son texte de 1930 :

Il n'est pas facile de comprendre comment on fait qu'il soit possible de priver de satisfaction une pulsion. C'est loin d'être anodin, ajoute-t-il, : si l'on ne compense pas cela dans l'économie, on peut s'attendre à des troubles graves⁴.

Nous reviendrons sur ce point, mais je rappelle que le terme freudien de *Bändigung* est ouvert à une certaine ambiguïté de sens que j'avais déjà notée il y a des années : à savoir que si *Bändigung* veut bien dire domptage, en l'occurrence de la pulsion, il évoque aussi quelque chose du lien, du nouage, une proximité de sens avec *Bindung*.

N'y aurait-il pas là comme une ouverture vers autre chose que la seule répression mais la possibilité d'une possible transmutation vers une sublimation ? Ne serait-ce pas déjà une sorte de pont, de passage entre la sublimation freudienne et cette autre solution indiquée seulement par Lacan vers la suppléance sinthomatique ?

Déjà Freud s'interrogeait : quelle solution un sujet pouvait-il trouver pour déjouer l'intériorisation d'un surmoi cruel qui réprime toute agressivité du sujet tournée vers l'extérieur ? Le retournement de cette agressivité sur le sujet lui-même et le masochisme lié au sentiment de culpabilité inconscient va exposer celui-ci aux effets des pulsions destructrices.

³ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séminaire inédit 1977-78, séance du 11/04/1978

⁴ S. Freud, *Le malaise dans la culture*, PUF Quadrige, p.41

Aujourd'hui les mêmes forces, les mêmes pulsions, sont à l'œuvre et il n'est pas nécessaire d'aller au-delà de notre temps présent pour ressentir l'actualité des propos ultimes de Freud au terme de *Malaise dans la civilisation*.

Le discours du maître nouveau promet un idéal de transparence et de rendement chiffré qui est souvent reçu comme un impératif surmoïque.

Nous pouvons en recevoir l'écho insistant dans la demande impérieuse que certains patients nous adressent de leur délivrer – c'est ainsi qu'ils le vivent - un diagnostic qui mettrait un nom à leur mal et leur donnerait, pensent-ils, une quasi nouvelle identité à laquelle s'adosser et quel qu'en soit le prix à payer d'une aliénation de leur parole de sujet. Entendons cette demande impérieuse comme un symptôme, une demande d'être qui appelle et aspire à une reconnaissance et authentification de cet être par l'Autre, l'analyste en l'occurrence.

Nous entendons tel analysant nous interpeller : « Suis-je ou pas homo, bisexuel ou quoi ? ». En dépit de ses pratiques qui le mènent tantôt côté homme, tantôt côté femme, l'idée d'être bisexuel ne lui convient pas. Non, il doit trouver ce qu'il est vraiment. Et aussi : « Suis-je normal, anormal ? », « Suis-je fou ? » « Qui suis-je ? »

Nous pouvons là aussi mesurer le temps passé et l'évolution de nos sociétés depuis le temps de Freud.

Nous rappelons dans l'argument de ces journées que nous devons à Freud d'avoir radicalement mis en question l'évidence des identités sexuelles à partir du destin de l'anatomie, comme il a écarté le caractère pathologique des dites déviations sexuelles.

Plus encore, jusqu'au terme de sa vie et notamment dans son grand texte clinique testamentaire de 1937 – « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » - il a soutenu que la bisexualité était le propre de tout sujet. Je le cite :

...nous avons appris que tous les êtres sont en ce sens bisexuels, et répartissent leur libido, d'une manière soit manifeste soit latente, sur des objets des deux sexes.⁵

Que Freud ait clairement soutenu depuis les *Trois essais sur la sexualité* (1905) ces positions subversives n'empêchent pas de constater le chemin parcouru depuis un siècle, notamment lorsqu'il indique, dans ce même texte, que « *il n'y a pas de plus grand danger pour la fonction hétérosexuelle d'un homme que sa perturbation par l'homosexualité latente*⁶ », c'est à dire refoulée. Ce danger n'était pas seulement situé pour lui du côté de l'angoisse de castration et de la position féminine, mais peut-être plus radicalement encore de cet autre côté du conflit entre les forces pulsionnelles

⁵ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, PUF, 1985, p. 259.

⁶ S. Freud, *Ibid*, p.259.

d'Éros et ce qui à l'intérieur même de ces forces pulsionnelles relèvent des pulsions de mort et de destruction.

Dans l'économie de la pulsion quelque chose de sa force, de sa poussée, reste immaîtrisable, indomptable. C'est à Lacan que nous devons d'avoir mis en évidence que sans doute c'est par ce point d'excès, de jouissance, que toute pulsion partielle se révèle à la limite participer de la pulsion de mort.

C'est bien par là qu'un bout de réel est touché qui fait qu'il y aura toujours avec la pulsion quelque chose d'*Unendlich*.

Est-ce par ce biais que nous pourrions apercevoir un espace de passe possible pour l'impasse sexuelle, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire du sexe et du rapport sexuel ?

Quels destins donner aux différents symptômes de l'impasse sexuelle ? La réponse sera à chaque fois singulière à travers le long cheminement d'une analyse, à chaque levée de refoulement de telle ou telle identification inconsciente, et où la jouissance de l'évitement de la castration n'est pas près de lâcher prise facilement. Pourtant, sur ce point, à suivre Lacan, il s'agirait « *d'opérer sur le symptôme, en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif.*⁷ »

Il n'a plus soif si ce symptôme en vient à servir une autre fonction que celle de la jouissance du fantasme névrotique. Si la libido accumulée par le symptôme offre aux pulsions sexuelles et destructrices une autre issue que celle du refoulement.

À partir du moment où Lacan s'est coltiné avec Joyce, il nommera sinthome le réel du symptôme pour lui donner une fonction de suppléance par rapport à ce qui est exposé à se dénouer de son nœud borroméen. Savoir y faire avec son sinthome, ce serait prendre appui sur lui pour ouvrir un espace d'invention.

Mais à quoi et sur quoi pouvons-nous situer ce qui ouvrirait le symptôme à cet espace d'invention où ce qui ne cessait de ne pas s'écrire trouverait, pour une part, un lieu d'inscription ? À partir de quoi, de quel acte est-il possible de transformer, métamorphoser, transmuter le destin de la pulsion pour ouvrir à ce que Lacan nommait l'au-delà du fantasme fondamental qui serait selon lui de rejoindre la pulsion elle-même ?

Constatons seulement combien, depuis la mort de Lacan, nous n'avons guère avancé sur ces points qui restent pour les analystes au travail, à élaborer. En 1964 déjà, dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan le soulignait : l'acte analytique ne suffit pas, l'acte de séparation du sujet par l'objet a ne suffit pas. Il indiquait fortement que la boucle doit être parcourue plusieurs fois. Il retrouvait là ponctuellement ce que Freud avait avancé de la nécessaire perlaboration – la *durcharbeitung* – pour venir à bout de la répétition de la jouissance du symptôme. Cela n'a jamais véritablement été élaboré ni formalisé. C. Soler

⁷ J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p.15

constatait, non sans une certaine amertume, qu'il était impossible de situer la perlaboration freudienne à l'aide des nœuds borroméens.

C'est me semble-t-il la place des fictions, de leurs inventions, de pouvoir répondre à cette inconnue. Freud aurait sans doute parlé de constructions.

Fictions qui répondent d'un savoir, celui de l'inconscient, mais aussi d'un certain savoir-faire avec la langue qui demeure le ressort même de l'opération analytique.

*

Consentir au désir ?

Michèle Vierling-Weiss*

-:-:-:-

« *Cette histoire n'est pas pour toi, ma fille. Évanouie ? Quelle farce éhontée ! Elle avait, je le sais, tout simplement fermé les yeux* ».

Voilà l'épigramme ; une provocation, par laquelle Heinrich von Kleist ouvre sa nouvelle *La marquise d'O*¹, écrite en 1808. Le monde de Kleist est un monde de guerre. Ce monde violent est aussi l'expression et la projection d'une violence intime, celle qui agite les sentiments et la conscience de ses personnages souvent en butte aux conventions sociales. Il en va ainsi de la marquise, dont il fait un vibrant portrait de femme qui fait connaissance avec elle-même. Ce qui n'est pas sans évoquer pour nous le trajet d'une analyse.

La nouvelle se déroule en Haute-Italie où vit la marquise auprès de sa famille avec ses deux enfants. Kleist signale qu'elle est veuve et dépeint en deux lignes sa vie monotone et conventionnelle dans le château de son père. Elle est marquise, fille et mère, mais absente à son existence de femme.

La guerre fait rage alors, et là, sa vie bascule lors d'un moment d'extrême violence. Julietta, c'est son prénom, est victime d'une tentative de viol collectif par la soldatesque russe qui la laisse dans un désarroi absolu. Elle sera sauvée par un de leurs officiers, « *qui lui parle avec courtoisie en français...* » tout en la guidant vers un lieu sûr. Il lui « *... apparut comme un ange descendu du ciel. Là, elle perdit connaissance et s'effondra. C'est alors que...* » La phrase s'interrompt. Kleist met des points de suspension, ce qui se produit alors n'est pas décrit. Cela reste dans l'ombre et le texte reprend pour décrire cet officier qui s'enquiert d'un médecin avant de disparaître. Rien de plus, aucune transition pour passer d'une détresse à une sécurité. Au lecteur d'imaginer cet ineffable symbolisé par ces points de suspension. À la perte de connaissance de la marquise répond ce trou laissé par Kleist dans le texte.

Juste un mot de la suite de la trame narrative : elle se retrouve enceinte et pendant tout un temps clame son innocence. Cette grossesse est ressentie par elle comme étrange. Quand elle l'accepte enfin – après avoir fantasmé que le père était Morphée, son père, ou un chasseur – elle fait publier dans la gazette locale un billet dans lequel elle indique qu'elle recherche le père de l'enfant à venir. Après cette publication, elle sera répudiée par son père, père duquel dépendait alors tout

* Psychanalyste à Lille. Membre du Cercle freudien

¹ H. Von Kleist *La marquise d'O*, Éditions Le promeneur, Paris, 2000.

consentement au mariage. C'est un acte courageux de la Marquise, contrevenant à l'ordre familial et social de l'époque puisque hors du mariage la recherche en paternité était interdite. Il y a là un véritable affranchissement, une décision d'une femme qui refuse de porter la honte et la responsabilité de la bâtardise de son enfant.

Parallèlement, l'officier, un comte russe, cherchera par tous les moyens à racheter sa faute en lui proposant le mariage. Le comte sait qu'il est le père mais ne peut le faire savoir. Quant à Julietta, elle cherche le père de l'enfant à naître tout en refusant l'homme, du moins pendant tout un temps.

Alors, quid de la position subjective de Julietta ? Tout le développement de la nouvelle de Kleist permet de l'interpréter dans le sens du consentement implicite au désir. Non pas tant par ce qui y est dit - Kleist est le chantre de l'impossible communication -, mais davantage par le langage du corps ainsi que par les sentiments que Julietta ne peut pas encore s'avouer. L'auteur montre bien à quel point le consentement ne repose pas sur le binaire « oui/non ». La langue du corps et des affects est bien plus éloquente.

Lors de la rencontre avec l'officier-ange sauveur qui la courtise et prend soin d'elle, Julietta s'évanouit. En allemand, l'évanouissement se dit « *Ohnmacht* » c'est-à-dire « sans puissance ». Sensible au désir du comte, elle s'abandonne « *bewusstlos* » à celui-ci mais également à son désir de s'offrir à celui qui l'a sauvée de la barbarie des soldats. L'agression sexuelle des soldats aurait-elle éveillé en elle une sexualité jusqu'alors refoulée, comme le donne à entendre Kleist ? L'évanouissement - signe qu'une irruption de jouissance l'a touchée dans son corps sans même qu'elle le sache - n'est-ce pas là une des modalités du dessaisissement ? d'un « se laisser faire » ... consenti, comme le suggère toute la nouvelle de Kleist ?

Enfin, en acceptant d'épouser le Comte qui lui a avoué le viol, elle accepte de partager la faute en la faisant également sienne, reconnaissant par là même l'implication de son fantasme. La nouvelle s'achève sur cette phrase : « *Et le comte ayant demandé à sa femme pourquoi à cette date fatale du 3... elle avait fui devant lui comme devant un démon d'enfer, elle se jeta à son cou et lui répondit qu'il ne lui fut point apparu comme un démon si, lors de sa première apparition devant elle, elle n'avait cru voir en lui un ange.* »

<>

Si j'ai pensé à la marquise, c'est qu'en beaucoup de points et en contre-point, sa rencontre avec le sexuel évoque pour moi les jeunes étudiantes que je reçois au Bureau d'Aide Psychologique Universitaire qui se situent, de par leur âge, dans ce temps particulier de passage de l'adolescente au devenir femme. Cependant, parmi les choses qui diffèrent, il en est une et elle concerne le consentement. À l'époque de la Marquise, le mariage par consentement mutuel se fondait sur la fiction du consentement de la mariée alors même qu'il dépendait avant tout de celui du père. Rappelons que Kleist met l'accent tout au long de la nouvelle sur le consentement en première personne de Julietta s'affranchissant de l'ordre

matrimonial. Actuellement, le consentement appartient à l'individu et c'est un acte supposé libre, réfléchi et explicite. Autre temps, autre fiction...

En ce début de XXI^{ème} siècle, les étudiantes que je rencontre au BAPU, dans le cadre de consultations psychothérapeutiques, évoquent de plus en plus souvent un vécu traumatique lié à la rencontre amoureuse/sexuelle qu'elles présentent d'emblée comme une agression, un abus, un viol, ayant eu lieu dans leur réalité. De plus en plus de demandes de consultations ont cela pour motif.

Que le sexe soit traumatique, c'est une évidence du point de vue de l'inconscient et en cela on ne peut que donner raison à ces jeunes filles. Et bien évidemment, l'angoisse et les craintes que suscite le désir font partie de l'ordinaire de notre pratique depuis les tout débuts de la psychanalyse. De tous temps, l'imaginaire féminin a été marqué par des fantasmes de viol, par l'angoisse face à la rencontre avec l'autre sexe perçu comme dangereux. Cela se traduit dans les rêves, dans les formations de l'inconscient, et nécessite habituellement un long temps avant de pouvoir se dire dans la cure. Or, actuellement, ces mêmes fantasmes, craintes, terreurs de la rencontre avec l'autre, sont mis au compte d'événements traumatiques réels comme si la réalité factuelle nourrie par une vérité collective venait recouvrir et refouler tout ce qui pourrait relever de la subjectivité.

Pour en parler, elles s'appuient principalement sur les nombreux témoignages des femmes en butte au harcèlement, témoignages qui attesteraient de la véracité de leur récit traumatique. Elles se sont appropriées ce qui est présenté comme une vérité collective. *Me too* leur a fourni un signifiant générant une identification collective : « Noustoutes ». Elles partagent et comparent leurs expériences sexuelles et amoureuses - parfois de façon très crue - sur les réseaux sociaux. Ceux-ci sont devenus un nouvel espace public auquel on livre un dialogue jusqu'alors intérieur souvent habité de honte et de secret. La frontière intime/public s'efface.

Tout cela met une fois de plus en évidence combien ce qui se passe dans le champ social et politique, influe sur ce que nous entendons dans notre pratique.

Ces jeunes étudiantes viennent consulter au BAPU dans ce temps où elles ont quitté la famille et où se pose à elles, souvent pour la première fois, les questions de leur féminité dans une toute nouvelle solitude, celle de la rencontre avec l'autre sexe et le sexe comme Autre.

Lors des premiers entretiens, certaines cherchent à faire reconnaître leur statut de victime. Ce qu'elles nomment traumatisme recouvre toutes sortes de situations ou de scènes auxquelles elles donnent une signification intrusive alors même que la plupart du temps aucune effraction ne s'est produite dans la réalité. L'incident sexuel résonne alors avec l'énigme d'un désir qu'elles ne peuvent encore formuler ou avec leur position à l'égard des hommes. D'autres interrogent assez vite ce qui s'est joué lors de rencontres sexuelles. Mais pour toutes, la question du consentement semble évidente et doit se poser dans des termes binaires : « oui

/non » comme dans les universités américaines où le consentement se doit d'être clair, sans ombres, célébrant l'autonomie de l'individu.

Alors, peut-on dire avec Irène Théry² et d'autres, que le consentement est l'expression d'une « nouvelle civilité sexuelle » c'est-à-dire une nouvelle règle du jeu ? Je laisse la question ouverte. Cela nécessiterait un autre débat articulé au fait que cela s'est imposé massivement dans le champ social et politique avec son aspect contractuel et judiciaire. Dans notre pratique, s'il est important d'entendre l'écho du siècle, il est toutefois nécessaire d'articuler le consentement à la position subjective féminine de chacune. Comme le dit Clotilde Leguil³, le consentement dans le domaine sexuel est tout sauf éclairé, la sexualité se joue toujours dans le champ clos du désir, à l'opposé de l'impératif actuel de la transparence des comportements amoureux.

L'enjeu du travail avec elles serait de leur permettre d'opérer ce passage de ce qui est présenté comme situations traumatiques vers une reconnaissance du désir. Un passage de l'instant de voir (les premières relations sexuelles) à l'ouverture d'un temps pour comprendre. Depuis Freud et son renoncement à sa *neurotica*, la psychanalyse montre bien que les traumatismes ne se laissent pas réduire à la réalité des événements. C'est d'une rencontre avec un réel dont il s'agit c'est-à-dire une excitation qui dépasse les limites du principe de plaisir, une jouissance qui ne manque jamais de déborder le sujet. Il est donc important pour le psychanalyste de leur offrir une possibilité de faire autre chose de ce qu'elles nomment « traumatisme » afin de les dégager du statut de victimes des hommes « prédateurs » : passage du traumatisme vécu au fantasme.

Ce travail n'est pas toujours possible d'une part parce qu'il dépend de l'adhésion de chacune à l'expérience analytique et d'autre part aux conditions particulières du BAPU, puisque le temps d'un travail psychothérapeutique est indexé à la durée des études.

Certaines jeunes filles viennent dire leur certitude : elles n'ont pas consenti. De ce fait, elles se disent victimes, ce qui s'accompagne parfois d'un discours identitaire féministe. D'autres ou les mêmes, partagent la radicalité d'une Catherine Mc Kinnon⁴ qui considérait qu'entre une relation sexuelle normale et le viol « il n'y a que l'épaisseur d'une feuille de papier ». Mais une feuille de papier tout de même qui peut avoir la chance de pouvoir se déplier ou de prendre une certaine épaisseur !

Ce temps des premières séances est difficile puisque la frontière entre réalité et réalité psychique peut être mince.

² Entretien au journal Le Monde du 22 septembre 2022

³ Leguil C. *Céder n'est pas consentir*, PUF, Paris, 2021

⁴ McKinnon C., *Le féminisme irréductible*, Ed. Des Femmes, Paris, 2005

Ce « je n'ai pas consenti », « je suis victime » est tout-à-fait à prendre au sérieux résonnant comme révolte et refus. Mais de quoi exactement ? Être victime procure à certaines un trait d'identification féminine, un statut, grâce au signifiant « Noustoutes » derrière lequel s'abrite leur désir au singulier. Ce *hashtag*, ne serait-il pas pour certaines l'équivalent du pensionnat de jeunes filles de l'époque de Freud, autrement dit une identification au désir d'une semblable⁵, fut-ce sous la forme de son envers, le viol ? Cela permet de recouvrir ainsi l'angoisse face à la rencontre avec l'autre sexe, la jouissance et les fantasmes de viol qui habitent bien des adolescentes. Ce que nous apprend la clinique, c'est qu'il n'est pas toujours aisé d'ouvrir la parole à la vérité singulière de ce qui s'est joué pour elles dans la rencontre sexuelle, tant dans certains cas les assises narcissiques paraissent être fragiles. Souvent c'est inentamable : elles s'arrêtent au seuil de leur position désirante, préférant, dans leur passion égalitaire, incriminer la domination masculine. Quand une certitude vacille, c'est la rencontre avec l'inconnu, et surtout l'inconnu en elles, ce qui ne va pas sans angoisses majeures.

Comme cette jeune fille qui, alors qu'elle était très ivre lors d'une soirée, a accusé un étudiant de l'avoir violée. Elle s'était imaginée, ou avait fabulé comme dirait Freud, un violeur, un peu comme celui de la marquise d'O, mi-ange mi-démon, la réveillant à elle-même alors qu'elle n'avait jamais eu de relations sexuelles ; relations sexuelles qu'elle espérait sans doute, tout en n'osant pas s'avouer ce désir. Dire à toutes ses amies qu'elle a été violée n'était-ce pas un premier pas soulageant « l'attente exténuante » des filles dont parle Freud dans les *Trois essais...*⁶ ? Elle a interrompu le travail après avoir eu la preuve, grâce aux réseaux sociaux, qu'une femme sur deux était violée par ce qu'on appelle aujourd'hui un « pervers narcissique ». Une femme sur deux, et donc sans doute elle...

Cela n'est pas sans rappeler les récits de Cervantès dans *La force du sang*⁷ ou de ceux de Mme de Gomez⁸, écrivaine du XVII^{ème} siècle, qui racontent comment un homme qui se reproche d'avoir « consumé le plus étrange et le plus affreux des hyménées » réveille « l'usage des sens » chez sa jeune victime, fantasmes qui habitent de toute éternité la psyché des hommes et des femmes.

Pour d'autres, l'angoisse est présente et le doute leur permet de questionner leur désir : ai-je consenti ou non ?

Il arrive aussi que des étudiantes reconsidèrent après-coup leurs relations sexuelles, après une séparation amoureuse. L'amour et le désir les ont désertés engendrant une perte narcissique. Surgit alors l'angoisse d'avoir été utilisée,

⁵ Freud S. *Psychologie de masse et analyse du Moi*, Trad fr. D. Tassel, Points Seuil, Paris, 2014, p. 108

⁶ Freud S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Trad. Fr. Ph. Koeppl, Folio Gallimard, Paris, 1987

⁷ Cervantes M. « La force du sang », dans Les Nouvelles BNF, Paris. En ligne sur Gallica <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/content/accueil-fr?mode=desktop>

⁸ Madame de Gomez « Les cent nouvelles », BNF, Paris en ligne sur Gallica <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/content/accueil-fr?mode=desktop>

d'avoir été « sous emprise », réduite à un corps, à un objet sexuel alors qu'elles avaient éprouvé du désir pour leur partenaire. Elles reformulent alors ce à quoi elles avaient d'abord consenti en le renommant « abus » ou « viol ». Certes, elles avaient consenti à avoir des relations sexuelles mais avaient-elles consenti à cette autre part qui est le dessaisissement ? D'où toute l'ambiguïté du « oui » donné. La question est alors versée au compte de l'autre, avec le fantasme de viol, alors qu'elles se coltinent la difficile question de ce que c'est que de se faire l'objet du désir de l'Autre. Ce non-consentement ainsi énoncé annule ou élude cette question. Pour d'autres, cette manière de reconsidérer leurs relations amoureuses en termes de viol représente également un barrage à la prise ne compte des affects dépressifs qui surviennent après une séparation.

Par parenthèse, on peut noter une confusion de vocabulaire pour beaucoup d'entre elles : attouchements, caresses jugées déplacées etc., sont très fréquemment réduites au mot « viol ». De même qu'« avoir été séduite » a disparu au profit de l'expression « être sous emprise », alors même que le mot de séduction est bien plus polysémique que ne l'est celui d'emprise.

Certaines s'interrogent alors et la certitude dans laquelle elles sont quant à l'abus peut alors vaciller. Un espace psychique peut alors s'ouvrir vers la dimension fantasmatique en jeu et leur singularité désirante. Ainsi, cette étudiante attirée par un jeune homme, qui s'alcoolise massivement jusqu'au malaise quand celui-ci répond. Persuadée qu'il a alors abusé d'elle, dans ce moment où elle s'est absentée à elle-même, elle fait de ce qui s'est passé alors le point de bascule de sa vie et porte plainte contre le jeune homme. Tout le travail a consisté à lui permettre de déplier la question de ce trauma qu'elle situait comme originel, pour faire advenir dans l'après-coup les souvenirs de situations traumatiques liés à sa relation avec son père, recouverts jusqu'alors par l'amnésie. C'est dans un deuxième temps qu'elle a pu analyser son malaise et la certitude de l'abus sexuel comme une façon de se laisser faire tout en y étant pas, mais tout de même complice dans la séduction. Si elle était angoissée devant le désir du jeune homme, elle l'était bien davantage devant le sien qui risquait de la rendre étrangère à elle-même. Malédiction du sexe situant le sujet hors du connu et qui fait toujours effraction.

Et alors, côté masculin ?

J'ai reçu un étudiant accusé de viol par une jeune femme avec qui il vivait en couple depuis quelques années. Elle avait porté plainte contre lui dans l'après-coup de leur relation, n'étant plus certaine qu'elle consentirait dorénavant à ce à quoi elle avait consenti alors. Il a vécu quelques mois avec cette menace avant qu'elle ne décide de retirer sa plainte. Depuis, dans ses rencontres amoureuses, il s'applique consciencieusement à demander le consentement de sa partenaire pour tout geste, caresse, baiser... « Faire l'amour avec une femme est devenu un enfer », comme il le dit. Respectant ce rituel, une certaine frigidité s'est installée chez lui

ainsi qu'une crainte d'être considéré comme un prédateur. Ce qu'il partage avec bien d'autres jeunes gens angoissés dans leur vie sexuelle par le climat actuel et les questions complexes liées à la notion de consentement.

Je ne vais pas reprendre l'affaire Weinstein et toutes ses conséquences qui animent la scène et notre espace social et politique depuis ces cinq dernières années mais je citerai la proposition de Jean-Claude Milner lors d'une conférence en 2018⁹ : « *Dès lors qu'on a fait de l'affaire Weinstein non plus une exception mais une généralité, alors le viol devient la vérité du coût* », proposition un peu péremptoire mais si juste quant aux conséquences de la prise de parole *Me too*, de la partie la plus obscure de ce mouvement, sur les jeunes femmes à l'orée de leur vie sexuelle et amoureuse.

Le social et le politique y ont répondu par la mise en place du contrat qui devrait régler l'intimité de la relation sexuelle grâce à la notion de consentement qui doit être dûment énoncé entre les deux partenaires.

Or cette notion de consentement est ambiguë, trouble. Clotilde Leguil l'a longuement développé dans son livre¹⁰. Sait-on exactement à quoi l'on consent alors que dans le domaine du désir et de la jouissance, chacun est renvoyé à une énigme en lui-même ? Je dis chacun alors que notre actualité devrait me faire dire « chacune ». C'est aux femmes que s'applique le consentement... comme si la question ne pouvait pas également se poser du côté des hommes.

Le consentement formalisé est devenu un signifiant-maître de notre époque dans lequel l'intime se mêle au droit, à la judiciarisation des relations amoureuses, à la morale, aux valeurs d'égalité et à l'idéologie de la transparence. « *Cum-sentire* », suppose l'existence d'un corps puisqu'il s'agit de « sentir avec ». La présence du corps ouvre à l'incertitude et à une part d'ombre à travers la recherche de signes, de preuves souvent corporelles, mais donne également l'illusion de la garantie d'une relation sans malentendu. C'est tout son paradoxe.

La contractualisation du consentement abîme la langue érotique dans la communication. Alors comment éviter que le trouble lié à la séduction et au rapprochement des corps ne s'évanouisse ? Sauf si les partenaires arrivent à subvertir les formules de l'accord explicite au profit de leur plaisir sexuel. Cela arrive à certains.

La sexualité a toujours été trouble, troublante, intrusive, traumatique... elle l'est de structure. Ce qui est nouveau sous nos latitudes, c'est que la « mauvaise rencontre » avec le sexe est entrée en résonance avec les discours actuels au sujet d'une sexualité étalée à ciel ouvert, sous la forme du soupçon de viol, de la « domination masculine », de l'exclusivité de la « relation d'emprise » ... et j'en passe.

⁹ Milner J.-C. « Trouble dans la sexualité », conférence au Banquet du livre de Lagrasse, 2018, accessible par le lien <https://www.youtube.com/watch?v=VntjYbTfDH8>

¹⁰ Op. cit.

Le consentement est censé être la clé permettant de faire le départ avec le viol. Rappelons que certains pays ont légiféré cette question de façon très développée : par exemple, en Suède, la loi considère comme viol tout acte sexuel sans consentement explicite. Viol et consentement se situent en continuité comme dans la structure œbienne. « Ou bien » la transparence liée à la « communication » entre partenaires, ce qui est une tentative de maîtrise de la libido, « ou bien » la relation abusive. Ce que traduit bien cette proclamation binaire : « quand je dis oui, c'est oui, quand je dis non c'est non ». « *No means No* », comme le disent les applis de rencontre américaines. Du point de vue de l'expérience analytique, les refus ou ces consentements explicites peuvent contrevenir à ceux de l'inconscient et de la jouissance. Dans l'espace de la relation sexuelle, Eros joue une partie qui dépasse les aspirations du Moi. De plus, aucune norme ne permettra à une femme de consentir, non pas seulement à un autre, mais également, à l'Autre en elle c'est-à-dire au féminin. Alors, dans ce « je « du « je consens » c'est d'un Moi dont il s'agit plutôt que d'une subjectivité désirante qui toujours balbutie.

« Oui c'est oui et non c'est non » tend à effacer dans la langue le côté irrémédiablement boiteux de la sexualité des femmes comme des hommes et à gommer l'opacité du désir qui cherche à se dire ! Dans cette nouvelle civilité sexuelle, qu'en est-il du corps et de la dimension d'altérité, qu'il s'agisse de celui de l'autre ou du sien ? « *C'est du safe sex* », comme le disait une étudiante, effaçant ainsi ce que la rencontre des corps peut avoir d'étrange et de chavirant.

Le consentement, accord « explicite, conscient et volontaire », c'est-à-dire une affaire de maîtrise de la libido, n'est-il pas également une façon d'envisager la possibilité de l'adéquation et de l'harmonie de l'union des corps et des cœurs. Version actuelle du non-ratage sexuel ? A cela, on peut préférer la version de la Marquise : mi-ange mi- démon.

*

S'assigner sexuellement pour exister

Alain Lemosof*

-:-:-:-

Ces formules dites *quantiques de la sexualité* pourraient s'exprimer autrement, [...] se dire comme ça : « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres ».

J. Lacan¹

D'accord, il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a que des relations mais certaines sont considérées comme légitimes et d'autres non.
La femme n'existe pas mais l'homme non plus !

J. Butler².

S'assigner une orientation sexuelle, « s'autoriser », au sens de l'aphorisme de Lacan énoncé en avril 1974, relève-t-il d'un choix moïque ou plus fondamentalement d'une fonction subjective essentielle ? Que nous enseignent les interrogations énoncées sur le divan par certains analysants quant à la place vitale que les pratiques sexuelles, dites « extrêmes », tiennent dans leur économie subjective ? Comment approcher le réel insupportable dont témoigne ces solutions³ ?

Si maintenant l'accent est mis non plus sur l'orientation sexuelle mais sur le genre, quelle fonction subjective peut occuper la ré-assignation de l'identité de genre, telle qu'elle est brandie haut et fort de nos jours par certains et certaines ? Au-delà de la différence entre les deux modalités d'assignation, une même question traversera mon propos : l'« auto »-assignation d'orientation sexuelle ou la ré-assignation de genre, sont-elles symptôme ou sinthome⁴ ? Elle engage l'écoute clinique de l'analyste, notamment au terme des cures et interroge l'hétérogénéité entre inanalysé et inanalysable.

* Psychanalyste à Paris. Membre de la Société de Psychanalyse Freudienne.

¹ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974, version Staferla. staferla.free.fr/S21/S21.htm

² J. Butler, *Propos extraits d'un échange personnel*.

³ J. Lacan, « La clinique, c'est le réel en tant qu'il est impossible à supporter. », Réponse à Marcel Czermak, Ouverture de la section clinique, *Ornicar?*, *Bulletin périodique du champ freudien*, n°9, 1977.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* [1975-1976], Paris, Editions du Seuil, 2005.

*Edouard F*⁵

Edouard F a la trentaine quand il frappe à la porte de l'analyste. Il souffre d'être fréquemment sous l'emprise de crises d'angoisses incoercibles qu'il met en rapport avec les pratiques sexuelles qu'il développe depuis des années mais qui deviennent de plus en plus *hard*, de plus en plus violentes. Il se sent engagé dans la recherche effrénée, qu'il ne contrôle plus, d'une jouissance avec ses partenaires homosexuels. Pour le dire trivialement, il s'affole de son comportement.

Les idées d'autodestruction et de mort sont d'emblée interrogées par lui sans qu'il ait apparemment le moindre désir de se suicider, voire d'être assassiné... Il est remarquablement bien intégré socialement, avec une réussite professionnelle qui ne fait, elle aussi, que grimper. Le soir tard, après un travail harassant, il retrouve régulièrement dans des boîtes gays d'autres oiseaux de la nuit ou des escorts avec qui il passe une grande partie de celle-ci, avant de se lever tôt le lendemain pour être au top, tout à fait opérationnel dans une activité hyperconcurrentielle où il doit se montrer à tout instant à la hauteur de ce qui est exigé de lui comme de ce qu'il s'impose à lui-même.

Parallèlement à l'angoisse suscitée par ce qu'il lie à sa quête sexuelle toujours plus avide, il dit souffrir de ne pas pouvoir aimer. Il a eu des relations dans lesquelles il voulait s'engager mais rapidement c'était un vide insupportable qui s'installait et la seule issue était de rompre et de retrouver ses rencontres sexuelles sans lendemain, plus ou moins tarifées.

Il est difficile ne pas entendre dans cette sexualité compulsive, où l'autre (avec un petit a) n'arrive pas à exister et à prendre corps au-delà de son organe et de ses orifices, la férocité d'un surmoi qui dit « *Jouis !* ». Cela n'est pas sans évoquer *Kant avec Sade*⁶ mais aussi un slogan de 68, récupéré par le discours capitaliste, « À l'impossible, tout le monde est tenu ». C'est un must d'aller toujours plus loin dans la consommation où tout fantasme doit être agi ; toute pratique aperçue sur les sites porno doit, au sens d'une injonction, être essayée et rien ne doit l'arrêter mais pour aller où ? Dans le mur, ai-je envie de dire - tout au moins, c'est ce que l'on entend chez ceux qui s'adressent à nous -, dans le mur de l'impasse sexuelle qui est indépassable, au sens du non-rapport, où la jouissance de l'Autre (avec un grand A) est irrémédiablement inaccessible, sinon comme illusion, dans la réalité d'aucune pratique, du fait même du signifiant phallus et de l'inscription de tout sujet dans la logique phallique, qu'il se définisse comme homo, hétéro, bi, pan, etc.

Sans entrer dans les méandres transférentiels d'une analyse qui s'est poursuivie sur une dizaine d'années, j'évoquerai seulement, au regard de la thématique de ce

⁵ Pour des raisons de confidentialité, j'ai remanié les éléments personnels concernant les analysants évoqués sous les pseudos Édouard F et Bruno X. Je me limiterai par ailleurs à l'expression manifeste de leur souffrance psychique. Ces récits relèvent donc de la fiction, structure de la vérité pour Lacan et je remercie les analysants qui s'y dissimulent pour ce qu'ils m'ont appris comme pour le travail effectué ensemble.

⁶ J. Lacan, « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 765-790.

livre, un point d'angoisse fondamental, au-delà de la demande première, qui est apparu dans le fil de la cure et porte sur la problématique de l'assignation de cet analysant comme homosexuel.

Ainsi a surgi progressivement une question qui s'est avérée abyssale pour cet homme : « *Suis-je vraiment homosexuel ?* ». Question qu'il se posait, non seulement parce qu'il avait eu quelques relations hétérosexuelles en fin d'adolescence, comme c'est souvent le cas, mais parce qu'il ne pouvait trouver sa jouissance sexuelle que s'il était pénétré et avait une phobie d'être « agent actif » de la pénétration. La question obsédante liée au doute de son assignation comme homosexuel s'énonçait ainsi : « *Peut-être que je ne suis en fait simplement qu'un hétéro inhibé comme actif ? Je ne suis peut-être pas un "vrai" homosexuel, mais un hétérosexuel refoulé qui a la phobie du sexe féminin* ». Il restait dans le doute, sur le fil de l'énigme, confronté au risque du décrochage de tout ce qui constituait son imaginaire.

S'il est habituel que des analysants et ou des analysantes hétérosexuel.le.s⁷ interrogent sur le divan leur éventuelle « homosexualité latente », la question de leur orientation sexuelle prend rarement la valeur véritablement dramatique qu'elle occupait chez cet analysant. Chez lui, elle concernait, non seulement son rapport à la castration mais, plus essentiellement, elle signait une attaque violente de son nouage subjectif. Quant à la question en termes de genre, elle n'a jamais été alors évoquée.

Il y a une proposition d'Althusser, reprenant Pascal, qui concerne une autre forme d'assignation. Elle porte sur la relation entre le rite et la croyance religieuse. Althusser interroge : est-ce que les catholiques s'agenouillent parce qu'ils croient ou est-ce qu'ils croient parce qu'ils s'agenouillent ?⁸. La question se déclinait ici sous la forme : « *Est-ce que je suis homosexuel et trouve ma jouissance de fait avec des hommes ou est-ce que je couche avec des hommes et ainsi je m'identifie comme un homosexuel ?*⁹ ».

Remarquons qu'on insiste souvent quand on parle d'affirmation d'orientation sexuelle, dont le *coming out* est le paradigme, sur le signifié de l'orientation. Si on entend « *Je suis gay* », « *je suis bi* », « *je suis asexuel*¹⁰ », etc. c'est la désignation de

⁷ J'utilise ces termes dans leur sens commun. Lacan définit l'hétérosexuel.le comme celui ou celle qui aime les femmes quel que soit son sexe propre. (J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 467)

⁸ L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », *Positions (1964-1975)*, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 120-121.

⁹ Je laisse ouverte à la sagacité du lecteur la question qui existe entre la croyance à l'inconscient et le divan, sinon le fauteuil... en soulignant néanmoins que cette question ne peut être abordée qu'en prenant notamment en compte que l'hypothèse de l'inconscient n'a de consistance qu'associée aux trois autres concepts fondamentaux proposés par Lacan : la répétition, la pulsion et le transfert.

¹⁰ À propos de « l'asexualité », on ne peut qu'inciter le lecteur, la lectrice, à voir ou revoir un documentaire diffusé sur Arte.tv qui a pour titre « No sex ». Avec beaucoup de sensibilité, il montre très bien l'écart qui existe entre des sujets qui, ayant été victimes de traumatismes physiques ou psychologiques graves, se sont réfugiés dans l'abstinence, pour pouvoir encore se regarder - sans qu'il soit évoqué pour autant ce que cela a pu réveiller chez eux mais dont ils sont encore sous l'emprise - et ceux qui, à l'inverse, affichent leur dite a-sexualité comme un

l'orientation sexuelle qui semble importer. On a tendance à oublier qu'en deçà du contenu de l'orientation sexuelle énoncée, c'est d'abord une affirmation symbolique, « *Je suis* », une auto-assignation. Elle se situe en-deçà de l'affirmation de l'« identité de semblant », pour reprendre le terme de Luis Izcovich¹¹. C'est également vrai si on dit « *Je suis hétéro* » mais cela est moins souvent explicité sur le divan tant cela peut se glisser indiciblement et transférentiellement dans les normes sexuelles propres de l'analyste, jusqu'à présent généralement cisgenre, à moins que ce dernier ne se soit fait connaître comme homosexuel ou « autre-sexuel ».

Bruno X

C'est d'une configuration structurale bien différente dont il va être maintenant question, malgré quelques éléments cliniques qui pourraient sembler croiser ceux évoqués plus haut.

Bruno X s'est présenté d'emblée comme totalement désabusé, sur le mode « *Je viens sur le conseil du Dr M et pour lui faire plaisir parce que je l'aime bien mais je n'attends pas grand-chose de la psychanalyse, sinon peut-être d'accélérer ma fin* ». C'était une entrée en matière qui avait son charme... et « pas grand-chose », c'est souvent un bon début !

Une fois passé ce trait d'ironie glaciale dont il s'avérera coutumier, il parla d'une angoisse qui ne le quittait jamais : elle faisait corps avec lui, c'était une amie très intime sinon un *alter ego* qui le nourrissait de sensations. Elle l'accompagnait partout nuit et jour. Lors de ses fréquentes nuits fracassées par une insomnie tenace bien qu'adoucie par le traitement, il dévorait de la littérature romanesque. C'est en partie soutenu par ce profond amour des mots, par leurs jeux, leur poésie, la rêverie imaginaire qui se forge du fait de leur construction littéraire qu'il acceptera le divan. Il s'y allongera, lui aussi, une dizaine d'années, et longtemps lors des premières années, ce divan sera inondé par l'expression sudative de son angoisse, souvent matinée d'alcool. Quant aux rêves, le premier apparut, moment majeur de son travail inconscient, après 7 ans d'analyse. Auparavant, il en était dépossédé.

Si les livres peuplaient nombre de ses nuits, ce n'était néanmoins pas toutes ses nuits. Il abandonnait fréquemment ces ouvrages sur sa table de chevet ou au pied de son lit et partait se prostituer¹². Ce n'était pas l'argent qu'il cherchait, son salaire de haut-fonctionnaire international en activité étant relativement élevé, et c'était parfois pour presque rien qu'il se donnait, n'hésitant pas en outre à offrir un toit,

étendard - d'ailleurs ils en ont un - mais qui paraissent totalement coupés de ce qui les a conduits dans un militantisme, sinon un prosélytisme revendicatif dont on supputera la fonction de déni.

¹¹ L. Izcovich, « L'identité sexuelle et l'impossible », *L'en-je lacanien*, 2008/1 n°10, Érès, p.85.

¹² Travaillant alors peu sur les questions de genre, je n'ai pas entendu ou fait attention s'il se travestissait lui-même. Pas plus, je ne sais quelle expression de semblant il affichait et avec quelle identité de genre il tentait éventuellement de se supporter ? Je suis incapable de le dire dans l'après-coup et, dans le cadre de la cure, l'interroger aurait été pour le moins hors de propos.

chez lui, pour quelques nuits, à ses compagnons travestis plus miséreux quand l'hiver se faisait trop froid. Il cherchait, il le découvrira en analyse, un corps où habiter ou plus exactement comment habiter son corps de jouissance. Dans le corps à corps avec l'autre, c'est le sien qu'il semblait trouver de façon éphémère, à la jointure entre imaginaire et réel ; le sien, au sens commun, qui ne peut être que corps second par rapport au corps premier du symbolique¹³. Corps dans lequel il aurait pu s'éprouver existant, si l'inscription inconsciente du Nom-du-Père n'avait, chez lui, été aussi précaire.

La prostitution ne fut pas le premier recours où il tenta de trouver ce corps sexué. Autour de la vingtaine, ce fut d'abord dans le ghetto gay parisien, selon ses termes, qu'il tenta non pas de le retrouver mais de le trouver, comme de se trouver, que ce soit dans les *backrooms* surpeuplés ou dans les couloirs sombres du sexe anonyme. La facilité des rencontres des corps lui permit de pouvoir se reconstruire provisoirement ce « corps naïf¹⁴ ». Il était homosexuel et les autres qu'il fréquentait lui renvoyaient en miroir cette nomination qui lui permettait de s'identifier.

Il se peut que quelques décennies plus tard, c'est à dire à l'époque qui est la nôtre, confronté au vide et à l'errance antérieurs à ces « solutions », il aurait pu s'assigner comme « asexuel » ? Pour un temps seulement, probablement, tant le rapport à son corps était en souffrance. Quoi qu'il en soit, répétant dramatiquement un mode traumatique de relation à l'A(a)utre, qui traça le sillon de son analyse, son image du corps suspendue à celle de l'autre, restait évidemment très périlleuse, minée par la tension agressive qui git irréductiblement en son cœur. Seule la répétition et un changement réitéré de partenaire permettaient de supporter le dénouage pulsionnel fondamental, mais pour un bref moment. Passé les premiers temps de la découverte où enfin il s'était senti vivant, il s'est retrouvé progressivement dans la solitude effrayante qu'il ne connaissait que trop. Pas plus que dans les passes ultérieures dans les buissons du Bois, *ce n'était pas ça* et le vide d'inexistence et d'ennui qui l'emplissait ne fit que croître.

Derrière l'habit social qui le protégeait autant qu'il l'étreignait, la question existentielle chez lui, ne s'est alors pas posée comme pour Édouard F sous la forme d'un « *Que suis-je, homo ou hétéro ?* » mais sous celle d'un « *Qui suis-je ?* ». Interrogation qu'il faut entendre plutôt comme « *Qui est "je" ?* », ce "je" qui dans sa précarité flirtait sur les rives de l'annulation psychotique. « *Qui est "je" ?* » qui est alors, non pas, une question philosophique voire souvent névrotiquement énoncée, mais le retournement mortifère du « *Che vuoi ?* » quand l'Autre s'est précocement construit comme inentamable, risquant l'oblitération du lieu du sujet. Je n'entrerai pas plus dans le détail de son histoire, de son analyse ou de sa parole, si ce n'est pour souligner que cette dernière se tenait parfois à la limite de la dé-métaphorisation.

¹³ « Le premier corps fait le second de s'y incorporer », J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 409.

¹⁴ *Ibid.*

Je ne citerai que trois phrases ayant cette structure. « *Je n'ai pas les codes du savoir-vivre !* » Cette assertion n'avait rien d'une remarquable formule de style et résonnait comme trop symboliquement réel¹⁵.

Ou encore, ce qu'il avait dit en début d'analyse « *Je n'ai pas de p(P)ère* ». Alors que j'apprendrai qu'il déjeunait plusieurs fois par mois à la table familiale, à côté de sa mère et de celui qui était son géniteur tout autant que son père selon l'état civil. Cette formulation « Je n'ai pas de p(P)ère » signe évidemment le rejet de celui-ci, mais la question se pose de définir dans quel registre on doit situer ce rejet. Il y a certes une tension imaginaire mais il y a plus fondamentalement rejet dans le symbolique, au sens freudien de *Verwerfung*, que Lacan traduit par forclusion.

Si cette traduction lacanienne est une perle héritée de Damourette et Pichon, concernant le processus en jeu chez Bruno X, je préfère ici la traduction classique de « rejet », plutôt même que celle de « forclusion partielle » parfois évoquée¹⁶. Elle laisse entendre le mouvement, le « choix » pour le parlêtre lié à la vigueur de la « pulsion de survie »¹⁷. S'il est certain que ce choix est surdéterminé et que la place d'une inscription subjective était très mince, cet espace potentiel d'un sujet restait solide. En opposition, la forclusion s'entend classiquement plus de l'ordre d'un état constitué, où le sujet est aboli dans la psychose, ce qui n'était ici pas le cas.

Enfin, troisième évocation, « *Je suis transparent* ». En regardant les traits des gens se parler dans le métro, il était saisi, prisonnier d'une fascination teintée d'inquiétante étrangeté, incapable de comprendre leurs émotions et de trouver un point d'identification et, en retour, il n'éprouvait que le vide.

Considérations sur le genre

À un renversement syllabique et à un trait d'union près, le signifiant « transparent » va nous plonger dans notre XXIème siècle. À l'époque où Bruno X effectuait son analyse, on ne parlait pas encore, tout au moins en France, de parent-trans. Le Planning Familial n'avait pas encore publié une affiche montrant un couple composé de deux personnes d'apparence masculine, l'une d'elles visiblement enceinte, affiche sur laquelle était écrit ce slogan : « Au Planning, on sait que des hommes aussi peuvent être enceints¹⁸ ».

Cette réalité contemporaine n'a rien à voir avec des prouesses de chirurgie gynécologique sur l'utérus artificiel et son implantation dans un corps mâle. Corps de mâle et non d'homme car, qu'on le veuille ou non, *biologiquement*, un corps

¹⁵ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, version Staferla, staferla.free.fr/S24/S24.htm

¹⁶ R. Chemama, « Une forclusion partielle ? », *Clivage et modernité*, Toulouse, Éditions Erès, 2003, p. 120-124

¹⁷ Cf. *infra*, note 29.

¹⁸ Voir notamment : https://www.liberation.fr/politique/des-hommes-aussi-peuvent-etre-enceints-leplanning-familial-cible-par-lextreme-droite-20220820_EUCUZARTFHKZODC6VJ2BU2Y2E/

d'homme cela n'existe pas, pas plus qu'un corps de femme, tout au moins pas au sens de « l'erreur commune¹⁹ ». Qu'est-ce à dire ?

Si je peux être critique sur de nombreuses thèses relevant des études sur le genre, et notamment dans leur utilisation de références psychanalytiques²⁰, cette proposition est essentielle à déplier, si on veut saisir la profondeur du slogan provocateur affiché par le Planning Familial. La véhémence des critiques qu'il a générées et génère, est à la mesure des questions qu'il pose. Que souligne cette affirmation provocatrice ? On naît femelle ou mâle et c'est le processus d'humanisation langagier qui va nommer, assigner ces fœtus ou ces êtres-bébés sexués femelles ou mâles comme filles ou garçons. « Garçon » et « fille » sont des nominations qui s'imposent sur le réel anatomique des corps respectivement mâle ou femelle. Ces deux assignations ont donc, avant ceux d'homme et de femme, valeur de semblants²¹. Faut-il ajouter que cette assignation est un processus d'humanisation absolument vital subjectivement, même si pour certains ou certaines, cela s'avèrera plus tard très problématique, processus d'humanisation qui est une interprétation au sens où Piera Aulagnier a parlé de la violence de l'interprétation²² ?

Ainsi, si dans la logique énoncée à l'instant, un être femelle, assignée fille puis femme, ne se reconnaissant plus dans le genre qui lui a été donné, veut se réassigner homme et si elle n'a pas subi d'opération gynécologique en association avec la pose d'une prothèse pénienne, son corps peut tout à fait porter un enfant, tout en ayant un état civil et un prénom masculin²³. Homme, il porte un enfant. Avec un certain temps de « retard » - si on valide ce terme - après Berkeley, les normes sexuelles dans les démocraties européennes sont ainsi en cours de bouleversement. Ne sommes-nous pas en train de vivre après la révolution sexuelle de 68, venue elle aussi des États-Unis, une seconde révolution sexuelle centrée sur la remise en question des genres, révolution que, pour parodier la chanson, je dirai « les plus de 40 ans ne peuvent pas connaître » ? Il y a évidemment des exceptions, Michel Foucault en fut une figure notable.

¹⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire* [1971-1972], Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 17.

²⁰ A. Lemosof, « Roc de queer », *Sexualités, genres et mélancolie. S'entretenir avec Judith Butler (sous la direction de M. David-Ménard)*, Paris, Éditions Campagne Première, 2009, p. 99-122.

²¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* [1971], Paris, Éditions du Seuil, 2007.

²² P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, 2003. Cela inclut les conformités intersexes qui sont rares, mais dont l'assignation-interprétation forcée à la naissance peut faire extrêmement violence pour les sujets qui ont ces corps hors des normes binaires.

²³ Depuis 2016, en France, s'il y a quelques conditions à respecter, il n'est plus nécessaire, pour effectuer son changement genré d'état civil, de justifier d'un parcours médicalisé et d'une opération chirurgicale irréversible, dramatique, s'il se dégage plus tard une volonté de revenir à l'assignation d'origine ; médicalisation et chirurgie étant imposées antérieurement pour autoriser légalement sa transition de genre.

Cette irruption du terme de « genre » trouble le discours sexuel communément adopté antérieurement, bouleversant notamment celui des « Modernes ²⁴». Une fois introduit dans le discours social, à la suite des travaux de Judith Butler²⁵, il s'y est fait une place de signifiant-maître, débordant la désignation de l'exigence socio-politique actuelle absolument légitime de reconnaissance, même excessivement exprimée, de ces minorités sexuelles. Ce bouleversement est à considérer au-delà de tout phénomène de mode, même si la mode, *The Fashion*, en est un vecteur essentiel. Associé aux possibilités bio-technologiques galopantes, on ne peut absolument pas savoir actuellement à quoi cela conduira, *pour le pire et le meilleur*, dans les décennies prochaines.

Dans la littérature LGBTQIA+... se situant dans le prolongement des thèses foucaaldiennes, le sexe comme différence disparaît sous le genre. Le sexe ne serait qu'une construction de domination de l'hégémonie binaire et hétéro-normative. Balayant le sexe et son énigme, n'est-ce pas le sujet lui-même qui s'annule tout autant que la tension interne qui peut faire *conflit entre le sexuel et les genres* chez celui-ci ? Cette tension a une histoire et une structure qui sont évacuées. Rien n'est dit de la sexualité infantile, des jeux avec les identifications précoces aux deux genres - tout autant qu'aux objets vivants ou non – ni de la façon dont les adultes tutélaires les acceptent ou non et y répondent, des questions témoignant des fantasmes qui y sont associés, bref toute la dramaturgie interne du pulsionnel infantile, en quête déjà de réponse, que Freud a dégagé très tôt dans ses *Trois essais*, pour ne pas citer Mélanie Klein ou d'autres. Que deviennent les théories sexuelles infantiles qui sont une solution imaginaire aux interrogations sur le sexuel et sur le conflit entre celui-ci et les manifestations et la discursivité genrées ? Il y a un paradoxe important à souligner. Si les choix non-cisgenres prennent leur origine inconsciente, très souvent déniée, dans des histoires conflictuelles qui touchent au sexuel et aux genres dans l'ascendance et la filiation généalogique, voire des traumatismes, tout est souvent présenté comme si cela allait de soi²⁶. L'accent mis sur la solution peut, dans la revendication juste du droit à vivre son genre, annuler les conflits qui en sont la source.

Dès lors, comment se situer, dans notre champ, face à cette révolution qui, à l'instar de ce que signe la répétition dans le transfert, n'est pas revenir systématiquement à la même place ? Comment les fixions contemporaines du

²⁴ É. Marty, *Le sexe de Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Paris, Éditions du Seuil, 2021.

²⁵ J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, Éditions La Découverte, 2005. Si le terme de genre a été interrogé bien antérieurement, c'est l'apport butlérien du « trouble » qui a donné naissance à sa puissance actuelle. Mais comme tout signifiant, il poursuit sa vie indépendamment de sa source et, outre l'évolution propre de l'élaboration de Butler, si ce terme de genre a secrété les mouvements *trans*, ceux-ci ne se réfèrent plus nécessairement, voire s'opposent à cette dernière. Cf. *FÉMINISME - Transféminisme vs. ??*, YouTube, Game of Hearth, 2020.

²⁶ Cf. *supra*, note 10.

genre qui constituent des solutions tournant autour du réel du non-rapport autant qu'inscrites dans l'histoire des sensibilités²⁷, peuvent-elles intéresser les analystes ? La question est de savoir si c'est notre regard en tant que citoyen ou citoyenne qui doit évoluer ou si c'est en tant qu'analyste, c'est à dire en tant qu'acceptant la place d'analyste qu'il nous est demandé d'occuper, que nous aurions à nous situer différemment. Les études sur le genre, tout au moins celles pour qui la psychanalyse ne relève pas du pire ordre hétéro-normatif, sont-elles utiles aux analystes pour écouter différemment certaines expressions contemporaines du malaise sexuel et ses ratages, réussis ou pas, que réalisent ces fixions ? Quand nous recevons des analysants et analysantes qui n'ont pas les mêmes normes sexuelles et genrées que les nôtres, cela devrait-il modifier notre modalité d'écoute de l'inconscient ou ne devrions-nous pas, bien plutôt, travailler sur nos évidences propres, afin qu'elles ne fassent pas surdité au dire qui est en jeu ? Cette résistance de l'analyste pouvant se manifester de deux façons : soit en n'accordant aucune importance à ces fixions étranges qui sont pourtant passeurs de dire soit, parce qu'elles nous bousculent, en leur donnant une place hégémonique dans la cure, redoublant leur statut de semblant.

À l'instar de ce que Freud disait concernant alors les « invertis », selon le vocabulaire de l'époque, l'analyse n'a pas pour finalité de les transformer selon les normes sexuées et maintenant genrées qui sont les nôtres, quelles qu'elles soient. Ce n'est pas seulement une question éthique car *pour celles et ceux qui viennent nous parler*, elles ont eu jusqu'alors, elles peuvent avoir encore, valeur de solution de survie.

Transgender Psychoanalysis ?

Cette valeur est reconnue par de nombreux auteurs et autrices. La première, que je ne ferai qu'évoquer, est Joyce McDougall. Tout au long de son travail, elle a soutenu que « *tout symptôme est une tentative d'auto-guérison* »²⁸. Au sein des différents « théâtres » cliniques qu'elle a abordés, elle a inlassablement cherché les modalités spécifiques de manifestation de cette tentative d'auto-guérison, dont elle écrira dans *Éros aux mille et un visages* qu'elle est l'expression d'une « pulsion de survie psychique » fondamentale²⁹. Elle y interprète notamment ce qu'elle nomme « néo-sexualités » comme des modalités de cette résistance de la subjectivité³⁰ contre sa destruction, dont elle reconnaît l'origine dans les avatars de la sexualité très précoce de l'*infans* dans son interrelation avec l'Autre réel³¹. Nous étions en

²⁷ H. Mazurel, *L'inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs, métamorphoses et révolutions de la vie affective*, Paris, Éditions La Découverte, 2021.

²⁸ J. McDougall, *Théâtres du corps*, Paris, Éditions Gallimard, 1989, p. 36, 53, 54, 84 ...

²⁹ J. McDougall, *Éros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard, 1996, p.154.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Notons que dans ce chapitre 7 d'*Éros...*, J. McDougall poursuit nombre d'interrogations et de thèses avancées sept ans plus tôt dans *Théâtres du corps*, et plus tôt encore dans les chapitres 7 et 8 de *Théâtres du Je*. Elle y affermit son propos sur les sexualités archaïques et les enjeux

1996, la révolution du genre n'avait pas encore essaimé sur les rives européennes et la position de J. McDougall reste par ailleurs assez classique concernant la différence des sexes.

Le second livre, très contemporain celui-ci, est le livre de Patricia Gherovici, récemment paru et traduit en français sous le titre *Transgenre : Lacan et la différence des sexes*³². Trop rapidement pour lui rendre vraiment justice, je soulignerai que c'est un livre essentiel concernant notre thématique. J'en dirai seulement quelques mots suite à ma lecture parfois enthousiaste et à, d'autres moments, assez circonspecte.

Dès les premiers pages du livre, elle écrit que la question transgenre se situe en termes de vie et de mort³³. Cette proposition, chez elle, se décline selon trois acceptions : une mort tout à fait réelle, que ce soit par le nombre de suicides chez les personnes hors-normes cis ou par le nombre de violences et d'assassinats dont elles sont victimes; une mort politique dans la non-reconnaissance de leur différence; enfin, le risque d'une mort subjective. Sans nier le tragique des deux premières par trop réelles, c'est la dernière acception qui nous importe ici. Mais une question se pose. De quel déterminisme relève ce risque de mort subjective : de ne pas être accepté, reconnu et légitimé en tant que transgenre ou d'une problématique interne au sujet pouvant engendrer une décompensation, pour laquelle l'assignation *trans* ferait solution ? Quoi que l'un n'exclut pas l'autre, cela reste peu différencié dans l'ouvrage, selon ma lecture.

Arrêtons-nous maintenant un instant sur le titre de cet ouvrage. Le titre original est *Transgender Psychoanalysis : A Lacanian Perspective on Sexual Difference* (Routledge, 2017). Sa traduction en français, et ce n'est sûrement pas un hasard éditorial, en supprimant « psychanalyse », gomme l'ambiguïté de *Transgender Psychoanalysis* qui peut se traduire pourtant par « Psychanalyse du transgenre » ou par « Psychanalyse transgenre » ? Si la première traduction, « Psychanalyse du transgenre », peut être acceptable, au risque de se rabattre comme exemple de « psychanalyse appliquée », la seconde « Psychanalyse transgenre » est à récuser, à moins d'y ajouter un point d'interrogation pour dire qu'elle n'existe pas ! Si la psychanalyse doit se réinventer, elle le fait depuis toujours. Ce qu'apportent Ferenczi, Klein, Winnicott ou Lacan, pour ne citer qu'eux, est dans la suite, mais n'est pas la copie de ce que dit Freud. La théorie analytique n'échappe pas aux discours sur le sexuel de son époque et en est irréductiblement tributaire. Elle doit nécessairement évoluer avec le temps.

Que des théoriciens du genre critiquent à juste titre des positions datées comme l'a été la stigmatisation des transsexuels comme psychotiques, ou d'autres formulations plus hétéro-normatives qu'analytiques, est absolument légitime mais cela ne justifie pas la promotion d'une « psychanalyse trans » pour le XXI^{ème}

pulsionnels à l'œuvre dans ces premiers temps, là où on a pu reprocher à Winnicott de les avoir oubliés.

³² P. Gherovici, *Transgenre : Lacan et la différence des sexes*, Paris, Stilus, 2021.

³³ *Ibid*, p.9.

siècle, ce qui pourtant semble être une orientation de l'auteure. La psychanalyse n'est ni cisgenre, ni non-binaire, ni féministe, ni machiste, ni transgenre.

Patricia Gherovici possède une excellente connaissance de l'élaboration de Lacan poursuivie après 1970. Cela n'en fait que ressortir le côté surprenant du sens qu'elle donne parfois à la perspective de celui-ci. Je n'en donnerai qu'un exemple. Elle cite l'aphorisme de 74 sur l'être sexué sur lequel elle prend évidemment appui pour soutenir ses thèses à l'articulation de la psychanalyse et des études sur le genre. Mais quand elle commente qui sont « *les quelques autres* », elle les identifie comme étant « *le groupe proche des amis et des conseillers*³⁴ ». Par sa trivialité, cette interprétation écrase le propos de Lacan qui, immédiatement après cet énoncé, parle de la castration et du « au-moins un » qui n'y est pas soumis, c'est-à-dire de la logique phallique³⁵. S'il se réfère à ces « *quelques autres* », ceux-ci se reconnaissent justement, amis ou pas, de s'en savoir irréductiblement marqués et d'avoir payé le prix de ce savoir. Logique phallique qu'elle ne méconnaît pas par ailleurs mais dont elle conteste l'universalité³⁶, en tentant d'en souligner ce qui en serait les limites. L'être sexué peut « *s'autoriser de lui-même et de quelques autres* », partenaires, et pour autant errer - Bruno X en est un exemple - s'il ne se fait la dupe de ce Père et de l'inconscient, car il n'en est pas moins soumis à cette logique, quelle que soit sa sexualité.

Je m'associerai beaucoup plus avec sa reprise de la conception de Lacan sur le « *sinthome* » et les développements qu'elle en propose à la fin de son ouvrage, pour rendre compte de la réassignation de genre³⁷. En ce sens, l'affirmation de genre viendrait comme suppléance sinthomale permettant chez ces sujets que Réel, Symbolique et Imaginaire puissent tenir ensemble et fassent suppléance du Nom-du-Père, tout en pouvant s'associer intimement à un savoir-faire qui porte sur l'expression du corps.

Avec l'auteure, je ne généraliserai pas, pour autant, cette fonction sinthomale qui pose une question analogue à celle soulevée par l'aphorisme de 74 : la demande de ré-assignation de genre peut aussi être de l'ordre du symptôme venant court-circuiter toute élaboration et invitant, au mieux, à son analyse ; voire elle initie un passage à l'acte où le sujet, loin d'y suivre son désir, s'annule sous le poids de ses surdéterminations inconscientes.

Genres et sexualités

À partir du moment où Freud est pris dans les débats sur la féminité, reprenant une interrogation ancienne³⁸ sur l'essence de la différence des sexes et étant amené

³⁴ *Ibid.*, p. 53.

³⁵ J. Lacan, *Les non-dupes-errent*, *op.cit.*, séance du 9 avril 1974.

³⁶ P. Gherovici, *op.cit.*, p.68.

³⁷ *Ibid.*, particulièrement les chapitres « Clinique du clinamen » et « Rendre la vie vivable », p. 251-281.

³⁸ S. Freud, « Les bouleversements de configuration de la puberté », *Trois essais sur la théorie du sexuel*, 3, La Transa, 1984, p. 39.

à reformuler ses thèses antérieures trop empreintes du seul modèle masculin, les articulations féminin/passif et masculin/actif vont se détendre.

Par exemple, en 1929, dans *Malaise dans la culture*, au sein d'une note, Freud écrit son insatisfaction à faire coïncider « *bien trop à la légère*³⁹ » la polarité masculin/féminin et la polarité actif/passif. Identification couplée qu'il déplore mais dont la théorie psychanalytique aurait néanmoins, selon lui, du mal à se passer. Plus encore, dans l'article qu'il consacre à la féminité dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, en 1932, il écrit :

« *Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine. **Nous ne pouvons pas lui donner à elle-même de sexe** ; si suivant l'assimilation conventionnelle de l'activité à la masculinité, nous voulons l'appeler masculin, nous ne devons pas oublier qu'elle représente aussi des aspirations aux buts passifs*⁴⁰. »

L'activité de la libido n'est donc considérée comme masculine uniquement que par convention, dit ainsi Freud. Et un peu plus loin, plus catégorique encore, il dénonce la difficulté qu'il y a de distinguer ce qui relève « *de la fonction sexuelle d'une part, du dressage de l'autre.* »⁴¹

Si Freud ne peut donc *in fine* donner de genre sinon conventionnellement à la libido, nombre d'analystes longtemps après-lui ont été moins hésitants, effaçant le trouble de Freud et le point-ultime où il était parvenu, reprenant en un véritable leitmotiv : « Il n'y a qu'une seule libido, elle est d'essence masculine. ». Cet effacement du trouble apparaît tellement naturel qu'il peut s'écrire paradoxalement en toutes lettres. Dans l'encyclopédie, intitulée *L'apport freudien*⁴² - par ailleurs excellente - à la rubrique « libido », Pierre Kaufmann cite le passage des *Nouvelles conférences* presque *in extenso*. Presque, car s'il rappelle « l'assimilation conventionnelle », il caviarde crûment la phrase : « *Nous ne pouvons pas lui donner à elle-même de sexe* ». Ne pourrait-on pas dire aujourd'hui « *Nous ne pouvons pas lui donner à elle-même de genre* », autre que grammatical ?

Schématiquement, la question du genre chez Freud se dégage selon une double perspective. D'une part, une position assurée, « *L'anatomie, c'est le destin*⁴³ » : il y a les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, chacun doté du « génie de son sexe », comme aimait à dire Françoise Dolto. Et d'autre part, à côté de cette position séculaire, il y en a une autre plus problématique, moins certaine, où le poids des représentations sociales du genre vient se mêler de la partie et complexifier ce qui définirait le féminin comme le masculin selon leur sexe anatomique. Ainsi, Freud tient en équilibre, quoiqu'un peu instable, sur ces deux

³⁹ S. Freud, « Le malaise dans la culture », *O.C., Vol. XVIII*, Paris, PUF, 1994, p. 292-293, note 2.

⁴⁰ S. Freud, « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, p. 176. *C'est moi qui souligne.*

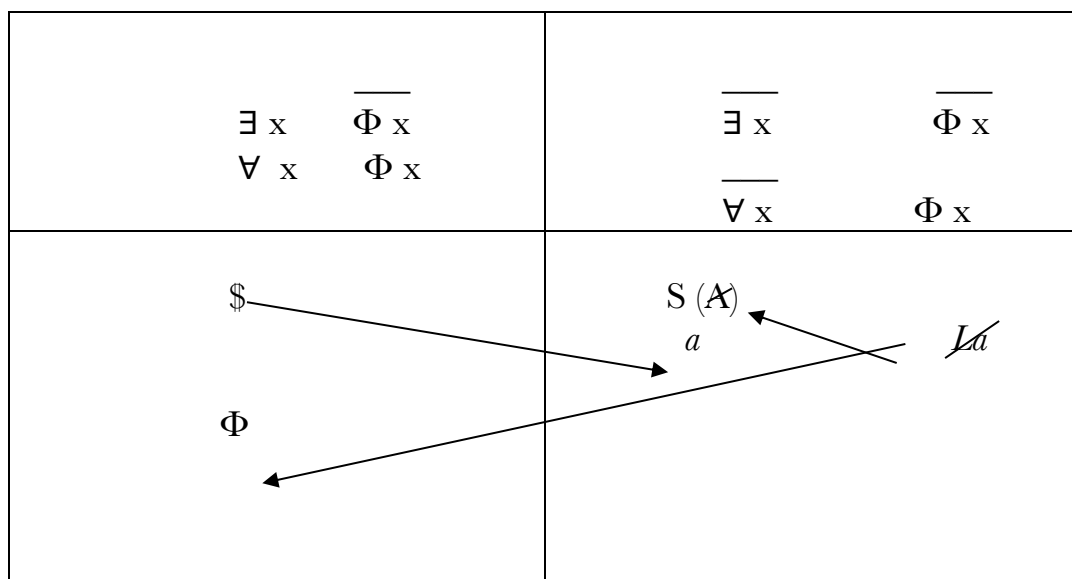
⁴¹ *Ibid.*, p. 177.

⁴² P. Kaufmann, « Libido », *L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse* (Sous la direction de Pierre Kaufmann), Paris, Bordas, 2003, p. 205.

⁴³ S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 121.

positions. Et ce n'est pas l'inconscient qui peut trancher puisque la différence des sexes n'y est pas inscrite... Pour autant, comme cela est conclu dans son article sur la fin de l'analyse⁴⁴, Freud tranche le dilemme en soutenant que chacun et chacune doit se ranger dans les idéaux genrés qui seraient propres à son sexe, au risque de la névrose. Au-delà de toute critique psychanalytique que l'on peut faire à la solution freudienne, axée sur le roc biologique de la castration, elle est rejetée fondamentalement dans l'univers LGBTQIA+....

Lacan aurait-il donné la solution de l'énigme en déplaçant la question en termes de jouissances ? Rappelons que le tableau des quantiques de la sexualité⁴⁵ est divisé en deux colonnes, définissant chacune une position masculine ou féminine selon la modalité de jouissance du sujet dans son rapport à la fonction phallique, $\Phi(x)$, nonobstant le sexe de ce dernier.



Lacan parlant ainsi de jouissance masculine et de jouissance féminine - cette dernière soumise comme la première à cette fonction mais s'en différenciant car y étant non-entièrement soumise (Pas-tout x , $\Phi(x)$) - genre les jouissances. Cette division définirait-elle dans le réel, au-delà des semblants, une binarité des genres ? On peut se demander si les signifiants « masculine » et « féminine » qualifiant des modalités de jouissance ne posent pas une question analogue à celle à laquelle a été confronté Freud au sujet de la libido. Ces qualifications ne dérivent-elles pas d'une « assimilation conventionnelle » liée à des systèmes orientés de représentations sociales sur les sexes, qui bien que remontant à la nuit des temps, ils n'en sont pas moins inscrits dans l'histoire et socialement remis en question actuellement dans les démocraties occidentales. Si pour Lacan, l'anatomie n'est pas le destin et notamment celle des jouissances, en parlant de « position homme » et de

⁴⁴ S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *Œuvres complètes - psychanalyse - vol. XX : 1937-1939*, Paris PUF, 2010.

⁴⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore* [1972-1973], Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 73.

« position femme », il les nomme néanmoins selon la binarité traditionnelle des sexes. Comment comprendre cette binarité affirmée selon les qualificatifs les plus classiquement genrés alors que, si on le suit, la différenciation des jouissances fait fi de la différence anatomique entre hommes et femmes⁴⁶ ?

Pour tenter sinon de répondre, tout au moins d'avancer sur ce qui se présente comme une aporie, il faut remarquer que cette binarité concerne principalement la partie haute du tableau, celle dont les quanteurs traduisent les idéaux genrés post-œdipiens du moi décrits par Freud⁴⁷. Dans la partie basse et de façon beaucoup moins tranchée, si les flèches représentent les vecteurs sexués du désir, elles indiquent aussi les passages d'une position de jouissance à une autre, relativement à la fonction phallique. Ne traduisent-elles pas le mouvement dans les modalités différenciées d'énonciation⁴⁸ telles qu'on peut l'entendre au cours du travail de la cure, engendrant un arrimage plus fluide et moins défendu aux insignes sociales du « masculin » et du « féminin » ? Alors que la partie haute définit des positions de jouissance « Homme » et « Femme » différenciées, la partie basse autorise une circulation entre ces positions qui peut rendre compte de ce que Freud a désigné comme « bisexualité psychique » autrement que par le seul jeu des identifications.

Dès lors, ne peut-on pas reconnaître, une tension entre la partie haute et la partie basse du tableau, qui non seulement traduit la bipolarité de la question des genres chez Freud mais est le lot de tout parlêtre ; parlêtre porteur biologiquement dans son corps d'un sexe tout en étant nécessairement soumis au discours de l'Autre, que ce soit celui de l'Autre de la société ou de l'Autre parental ? Cette tension n'est-elle pas celle évoquée plus haut à laquelle chacun, chacune se confronte entre son sexe et son genre en cherchant la solution qui lui est propre⁴⁹ ? De même qu'en dehors de toute singularité subjective, les homosexualités dites féminines ne sont pas structurées comme les homosexualités dites masculines, l'assignation par laquelle un sujet se définit comme « homme » ou comme « femme », voire actuellement comme « non-binaire », n'engendre pas le même destin selon que

⁴⁶ Une question se pose. Est-ce l'inscription différentielle des sujets dans la fonction phallique, comme « toute » ou « pas-toute », qui détermine les deux modalités de jouissance ou est-ce, à l'inverse, ces jouissances du corps différenciées qui engendrent des inscriptions différentes, voire multiples ? Répondre à cette question en donnant la préséance à la jouissance ou à l'inscription, n'intervient-il pas dans les débats houleux actuels entre psychanalyse et études sur le genre ?

⁴⁷ S. Freud, « Le moi et le ça », *Œuvres complètes - psychanalyse - vol. XVI : 1921-1923*, Paris, PUF, 2010.

⁴⁸ J. Lacan, « Notre *pas-tout*, c'est la discordance. », *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire, op. cit.*, p. 22.

⁴⁹ Ceci se marque de façon paradigmatique à l'adolescence. À ce propos, il a été remarqué par un ami, enseignant de lycée, que la symptomatologie anorexique semblerait diminuer de manière inversement proportionnelle, pourrait-on dire, à la survenue d'expressions genrées nouvelles, souvent contestataires des normes parentales. La révolte au cœur de l'anorexie, qui est naturellement bien plus complexe, se déplacerait-elle sur le genre ou le malaise de genre serait-il une composante à considérer dans l'écoute de ces jeunes sujets ? La remarque demanderait à être confirmée.

l'on soit né mâle ou femelle. Tout autant, le rapport à son inscription en position « homme » ou en « position » femme, selon Lacan, intégrant les passages évoqués, n'est pas identique selon le sexe anatomique que l'on possède. Ce qui, par extension, pourrait donner sens aux qualifications genrées des jouissances selon lui. Il y aurait ainsi selon le sexe anatomique du sujet, et là encore en dehors de toute singularité subjective et au-delà des jouissances phallique et pas-tout phallique qui traversent tout parlêtre, une modalité féminine et une modalité masculine d'aborder la tension entre sexe et genre présente dans le tableau de la sexuation. Peut-être ?

*

Supplément

BRUCE, BRENDA ET DAVID*

À propos de *L'histoire du garçon que l'on transforma en fille* de John Colapinto¹

Françoise Trémolières**

-:-:-:-

C'est lors de ma lecture du livre d'Éric Marty, *Le sexe des modernes*², que j'ai rencontré le nom de cet auteur, cité élogieusement, ce qui m'a incitée à aborder son texte, très intéressant et très documenté.

John Colapinto rencontra David Reimer, alors âgé de trente et un ans, le 27 janvier 1997 à Winnipeg, capitale de la province du Manitoba au Canada, dans sa demeure, très modeste. David, jeune homme affable et très simple, est ouvrier, il vit avec sa femme Jane Fontaine et leurs trois enfants, partageant ses loisirs entre la pêche, aux côtés de son père, et les barbecues dans le jardin familial. Cet homme a une longue et tragique histoire derrière lui, histoire qu'il va partager avec le journaliste, car il désire que son vécu soit connu afin que d'autres ne vivent pas le même calvaire. Cette rencontre dans laquelle David se dévoile doit paraître dans un article pour la revue *Rolling Stone*, il ne met alors qu'une restriction à cette écriture : celle ne pas divulguer des éléments qui permettraient de l'identifier. Plus tard, dévoilant son identité, il participera amplement au livre dont il est question aujourd'hui, accordant ainsi toute sa confiance à son auteur et lui permettant l'approche de tout document, y compris des entretiens avec John Money qui fut le psychologue à l'origine de sa réassignation sexuelle.

Bruce-David et son frère jumeau, Brian, sont nés le 22 août 1965 au sein d'un jeune couple, Janet et Ron Reimer issus chacun d'une famille mennonite. Les mennonites appartiennent à une secte religieuse anabaptiste dont l'origine se situe

* Ce texte n'a pas fait l'objet d'un exposé lors des journées d'étude d'octobre 2022

¹ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974, version Staferla. staferla.free.fr/S21/S21.htm

** Psychanalyste à Lille. Membre du Cercle freudien.

² : Marty É. *Le sexe des modernes – Pensée du neutre et théorie du genre* Seuil Fiction et compagnie, 2021.

en Hollande au XVI^{ème} siècle. Ceux-ci, lors de l'Inquisition, furent persécutés et massacrés en masse. Les survivants émigrèrent alors en Russie où ils vécurent de l'agriculture jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, puis beaucoup émigrèrent vers le Nouveau-Monde pour s'établir, nombreux, au Canada où ils purent pratiquer librement leur religion. Certains dont les familles de Ron Reimer et de Janet se fixèrent à Winnipeg, dans le quartier de Saint Boniface. Ron Reimer y deviendra gérant de sa propre entreprise, comme traiteur ambulancier alors que son père, avec qui les heurts sont fréquents, achète une petite ferme près de Kleefeld, petite ville près de Winnipeg en pays mennonite. Ron part à 17 ans à Stenbeck, rejoignant un ami. C'est là qu'il rencontre Janet, fille aînée d'une famille également mennonite. Elle s'éloignait de la pratique religieuse ce qui la mettait en opposition avec sa mère, qui, très pratiquante, la met à la porte à l'âge de 15 ans. Elle travaille alors dans une usine de confection. Il est à noter que la rencontre entre les deux jeunes gens se fait donc entre deux adolescents.

Deux enfants vont naître de cette union, Bruce et Brian, jumeaux homozygotes. A l'âge de huit mois, le 27 avril 1966, ceux-ci présentent une difficulté à uriner et une circoncision est prescrite. C'est Bruce qui sera le premier présenté à l'opération, mais le chirurgien, habilité à ces interventions, sera empêché d'opérer et c'est alors un médecin sans aucune pratique des circoncisions qui pratiquera l'intervention avec l'issue dramatique qui s'en suivra soit la perte du pénis brûlé par le bistouri électrique. Une cystostomie s'imposera afin de permettre l'écoulement de l'urine. Son frère Brian ne sera pas opéré et il est à noter que celui-ci guérit spontanément. Les jeunes parents sont désespérés, jusqu'au jour où, en visionnant une émission à la télévision, ils voient l'intervention de John Money, un psychologue, sur les réassignations sexuelles qu'il déclare pratiquer avec succès. Entrevoquant une issue à leur souffrance et à celle de leur fils, les parents entendent dans l'émission ce qu'ils souhaitent entendre. Aussitôt, ils vont écrire au psychologue.

John Money, qui avait fait sa thèse sur l'hermaphrodisme, se disait "*missionnaire du sexe voulant briser tous les tabous sexuels*". Il entre dans la clinique spécialisée dans le traitement des ambiguïtés sexuelles, soit à l'hôpital John Hopkins à Baltimore. Son ambition le rend prêt à toutes les manipulations et malhonnêtetés intellectuelles pour prouver que l'éducation l'emporte sur la biologie, dont il dénie totalement l'impact sur la sexualité d'un enfant, à la condition que celui-ci soit opéré avant l'âge de deux ans et demi, c'est-à-dire transformé en garçon ou en fille selon le sexe d'origine. Sa position scientifique était, de façon majoritaire, suivie par les services d'endocrinologie et de chirurgie infantiles de l'époque. Cependant, il se verra contré par le biologiste Milton Diamond de l'université d'Hawaï, qui, s'appuyant sur l'expérimentation animale, soutient la thèse que le biologique détermine les comportements masculins et féminins.

La rencontre entre John Money et l'enfant se fera dans l'enthousiasme du psychologue qui pense avoir trouvé l'objet qui sera la preuve de ce qu'il avance, d'autant que cet enfant a un jumeau, Brian, autant dire un objet témoin, un *clone*. C'est pourquoi, de suite, John Money répond aux parents, car, pour lui la seule décision opportune à prendre est celle d'opérer le bébé et de le transformer en fille. On est en 1966. Il fait appel aux chirurgiens qui seuls ont ce pouvoir de réparer les anomalies ou accidents corporels et en l'occasion sexuels. Money presse les parents de se décider, et la décision d'accepter est obtenue selon sa prescription : Bruce deviendra alors Brenda. Il subira donc à 22 mois une réassignation sexuelle, ce qui comprend l'ablation de ses testicules, de même qu'une pénectomie ainsi qu'une cystostomie. Parallèlement à cela des injections d'œstrogènes seront programmées.

Les parents reçoivent du psychologue la prescription autoritaire d'élever leur fils comme une fille, et de ne jamais lui révéler la vérité sur son sexe d'origine. De même il recevra une fois par an l'enfant, le frère et ses parents pour des entretiens, dont Brenda-David se souviendra toute sa vie comme d'un forçage aux multiples facettes. Cependant l'enfant n'aura rien d'une petite fille : même bourrée d'hormones, elle est bagarreuse, dominatrice, agressive avec son frère et les autres garçons, ne jouant qu'avec les jeux dits masculins, déchirant ses poupées, ses robes. Son évolution scolaire est parallèlement calamiteuse et instable, nécessitant redoublement et changements d'école et d'orientation. Si elle se plie, un temps, aux exigences de Money, à savoir mettre des robes dans des réunions familiales, ou pour aller en classe, elle n'acceptera jamais d'être une fille, refusant la prise d'œstrogènes, ou tentant par la ruse de l'éviter.

Les rencontres avec John Money s'avèreront sources d'une angoisse extrême chez l'enfant car le psychologue, suivant toujours sa ligne de recherche (le qualificatif qui me vient ici est « John Money un apprenti sorcier »), et les particularités de sa conception de l'éthique, nie ce que lui rapportent les parents du comportement de Brenda. En effet, pour le psychologue, si ça ne va pas c'est de leur faute et de leur responsabilité dont il est essentiellement question, car, selon lui, et il cherchera par toutes sortes de prises de paroles en public à le dire, haut et fort : « *Brenda est une fillette harmonieuse, qui évolue tout à fait comme prévu et de manière très satisfaisante et adaptée au sexe de sa réassignation sexuelle* ». Pourtant Brenda, en dépit des œstrogènes, devient, de façon inquiétante, dépressive, et vers la puberté, par défense, elle se met à grossir cherchant désespérément à cacher ainsi toute apparition féminine, en se gavant, à cette seule fin, de nourriture, jusqu'à devenir obèse. Les rencontres avec John Money ne l'amélioreront pas et semblent nettement aggraver une situation perturbée et perturbante. Le refus d'une féminité qui lui a été imposée entraîne chez Brenda des troubles du comportement graves qui vont nécessiter une autre rencontre, en mars 1980, celle avec la psychiatre, Mary Mac Kenty, lorsque Brenda a 14 ans. Ce médecin,

qui connaît l'histoire tragique de Bruce devenu Brenda, entend et voit ce qui trouble l'adolescente, et, témoin de sa souffrance, ne pouvant agir contre, demande à ce qu'on lui révèle la vérité. Et c'est Ron, le père, qui, ayant sombré dans la dépression et l'alcoolisme, ici symptôme du traumatisme subi parallèlement à celui de son fils et des retentissements dramatiques sur sa famille, va parler à l'adolescent(e), ne lui révélant, cependant, qu'une partie de la vérité. Bruce-Brenda se sent alors complètement soulagé, « *c'est lui qui avait donc raison* », il a enfin une explication à ce qui n'allait pas en lui, ce qui le rassure alors, pour un temps. Il désire redevenir un garçon et le décide, ce qui va amener à de nouvelles interventions chirurgicales, à de nouvelles souffrances physiques mais pas seulement, car il va devoir, aussi, affronter le regard des autres. Il accepte, courageusement, ce futur et douloureux périple. Mieux, c'est lui qui, cette fois-ci, choisit son avenir. Chirurgicalement on lui refait un pénis et des testicules mais il reste, forcément, castré. Il désire se renommer et choisit alors le prénom de David, en écho avec la légende de David et Goliath, car pour lui Money est ce colosse à vaincre. L'adolescent désire une vie d'homme, comme celle offerte à son frère, c'est à dire, pouvoir travailler, se marier et avoir des enfants qu'il adopterait. Alors que Brian se marie à dix-neuf ans et devient père de deux enfants, David va rencontrer une femme que son frère lui a présentée. Cette femme connaît l'histoire de David, Brian la lui a racontée et elle s'y intéresse, ça ne l'effraie pas, elle a déjà trois enfants, chacun étant d'un père différent, et David souhaite alors les adopter. Il épousera donc Jane.

Avant de poursuivre une question s'impose : que se passait-il donc dans ces séances avec John Money ? Celles-ci ont été enregistrées et John Money a dû restituer les enregistrements, ainsi que les observations qu'il avait lui-même notées, au médecin de David. Brenda y était interrogée sans cesse, et de façon appuyée et obsédante, sur l'éveil de sa sexualité, sur les différences entre garçon et fille, « comment était un homme ? comment était une femme ? ». Brian était souvent présent à ces séances dans lesquelles des images pornographiques leur étaient imposées, des simulacres d'actes sexuels et de coïts exigés entre eux, pendant que le psychologue notait tout des comportements des enfants. De même des prescriptions harcelantes et incongrues furent ordonnées aux parents, comme, par exemple, se montrer nus devant Brenda et son frère, ainsi que d'avoir des relations sexuelles devant leurs enfants. Devant l'opposition farouche de Brenda à ces séances pénibles et harcelantes, et son refus toujours aussi net de l'intervention visant à la transformer en une « vraie » fille, Money ira jusqu'à la présenter à une transsexuelle, chargée de lui montrer la réussite de sa réassignation et de la convaincre de se laisser opérer. Brenda, affolée tente de s'échapper. C'est là qu'elle décide de ne plus jamais retourner voir le psychologue et refuse, avec force et de manière définitive, l'intervention prévue.

La dernière séance avec John Money à l'Hôpital John Hopkins, à Baltimore, aura lieu le 2 mai 1978 et ce sera ensuite pour David un autre long et douloureux périple médico-chirurgical pour le restaurer dans son sexe d'origine.

Ce calvaire de Brenda-David aura eu pour conséquence de se répercuter moralement et mentalement sur chacun des membres de la famille : la mère devient dépressive et suicidaire, le père alcoolique et isolé, et Brian, voyant toute l'attention parentale dirigée vers la souffrance de Brenda, puis de David, devient coléreux, s'adonnant à des actes délictueux, à la prise de drogue et d'alcool. L'ambiance entre les deux enfants est très perturbée mais se désagrège encore davantage lorsque Brenda redevient, selon son choix et sa nature, un garçon. Brian, lui aussi, s'est senti trompé par ce mensonge qui a envahi leur enfance et leur adolescence, d'une autre façon que son frère, mais tout aussi délétère. En même temps qu'il plaint et aime son frère David, il se sent trahi et abandonné. Il fera une première tentative de suicide en avalant du déboucheur pour canalisations, à l'âge de seize ans. Marié à dix-neuf ans et père de deux enfants, son union se soldera par un divorce et il se verra retirer la garde de ses enfants. Après une désintoxication alcoolique il se remarie en 1990. Cependant la dépression poursuit sa dévastation...

Le mensonge de Money

« *La fille (Brenda) a une identité de genre et de rôle féminine, bien distincte de celle de son frère* ». Ceci est repris par Zucker, psychologue, qui défend Money et attribue l'échec de la réassignation de Bruce-Brenda à des problèmes psychologiques familiaux et à l'ambivalence parentale quant à la décision de cette réassignation de l'enfant en fille.

John Money, le déclin

Il sera enfin renvoyé de l'Hôpital John Hopkins, au printemps 1986, et son cours de Sexologie humaine sera alors supprimé. Par réaction, dit-il, il écrit un livre *Vandelized love maps* dans lequel il décrit le cas de Gordon, un de ses anciens patients. Celui-ci dépose, au printemps 1990, une plainte contre lui et contre le John Hopkins hospital *Département Health and Human service (DHHS)*. Gordon avait découvert, dans ce livre, toute son histoire décrite sous le titre « *Pédophilie chez un homme avec des antécédents d'hypothyroïdie* ». Or Gordon avait été suivi par le psychologue depuis l'âge de deux ans pour un retard de croissance et un affaiblissement intellectuel dus à une hypothyroïdie. Un traitement de substitution hormonal expérimental fut alors instauré, ce qui lui permit de

grandir et d'élever singulièrement son quotient intellectuel. Gordon fut alors un sujet privilégié du psychologue pendant vingt-cinq années au cours desquelles il devait venir tous les ans à des entretiens qui le perturbaient. Et c'est lorsqu'il découvrit que les détails de ses confidences, ainsi que celles de ses parents, apparaissaient de manière tellement évidente qu'on pouvait aisément le reconnaître, ainsi que sa famille, qu'il décida de porter plainte contre John Money et contre le John Hopkins hospital, après avoir tenté, sans succès, de joindre le psychologue. Le DHHS accusa la Faculté de médecine du John Hopkins hospital de « *grave infraction à la réglementation fédérale relative à la protection des sujets de recherche humains* » et exigea du service de psychiatrie qu'il réédite son règlement intérieur en y incluant le respect de l'identité des patients « *permettant à ceux-ci, si consentement écrit de leur part, de lire les écrits avant leur publication* ». La sanction « *pour graves infractions* » s'accompagnera d'une exigence d'excuses de la part de Money ... ce qui, selon Gordon, ne sera jamais suivi d'effets.

John Money profite de chacune de ses publications pour régler ses comptes. Sollicité par les médias au sujet du cas de David, il se réfugie, cependant, derrière la règle de confidentialité.

Parallèlement des mouvements vont se faire entendre. L'un d'eux est initié par Cheryl Chase, biologiste, militante intersexuelle américaine, dont la lutte est tournée contre le corps médical qui refuserait d'entendre la voix des intersexués ayant choisi de parler de leur expérience. Voici quelques-unes de ses phrases reprises dans le texte de John Colapinto dans la partie 14 de son texte :

Nous défendons l'idée que [les médecins] ont, au mieux sans le vouloir, et au pire en le niant délibérément, passé leur carrière à causer chez leurs patients des dommages dont ils ne se remettront jamais vraiment... Je pense qu'un contexte va se mettre en place qui rendra les chirurgiens pratiquant encore ces interventions passibles de poursuites judiciaires... Pour l'instant nous ne pouvons engager de procédures parce que ce sont des pratiques courantes et que les parents donnent leur accord. Notre principale revendication est qu'ils osent avouer aux parents que la procédure qu'ils leur recommandent est expérimentale, qu'il n'existe aucune preuve de son efficacité et qu'elle suscite une furieuse réprobation chez les patients auxquels on l'a appliquée.

Anne Fausto-Sterling, embryologiste à l'Université Brown, demande « *à ce que le corps médical fournisse aux parents une aide éducative et un soutien psychologique pour leur permettre d'élever dans les meilleures conditions un enfant aux organes génitaux atypiques* ». (Ceci est également repris de la même partie du livre citée plus haut).

Les Docteurs Justine Reilly et C.R.J. Woodhouse (de St. Peter's Hospital et de l'hôpital des Enfants Malades de Londres) constatent dans le *Journal of Urology* que vingt garçons, nés avec un micropénis, âgés de dix à quarante-trois ans et élevés dans leur sexe biologique, ont tous des identités masculines normales et que 75% des plus âgés ont, ou ont eu, une vie sexuelle active concluant ainsi (toujours repris de la partie 14 du texte) : « *Un petit pénis n'exclut pas une sexualité masculine normale et l'existence d'un micropénis, ou microphallus, seule ne devrait pas dicter une assignation de genre féminin dans la petite enfance.* »

Une autre étude, datant d'avant 1951, menée sur plus de deux cent cinquante cas d'intersexués, non traités, montre que la majorité de ces patients n'ont pas de manifestations psychiques traumatiques, surmontant leur hermaphrodisme sans perturbations psychopathologiques, même si chez certains existait un « *sentiment d'abattement* » et chez d'autres une « *inhibition sociale* ».

Certaines interventions furent demandées par les patients eux-mêmes :

- en raison d'un clitoris hypertrophié chez une fille, et de l'existence d'organes génitaux masculinisés. L'intervention eut lieu à l'âge de douze ans, sans perturbations ultérieures « *On aurait tort d'affirmer qu'elle est différente des centaines d'autres adolescents* » précise l'auteur.
- ou chez un garçon en raison d'un hypospadias pénien. Celui-ci fut opéré à l'âge de dix-neuf ans, sans perturbations notables après l'intervention.

Un hermaphrodite avec micropénis, scrotum ouvert et apparition de seins à la puberté vécut de son côté sans chirurgie correctrice.

Il paraît incroyable qu'une telle étude ait été rédigée par John Money lui-même, en 1951 lors de sa thèse, il avait alors trente ans. Il est également étrange que cette thèse n'ait pas été citée dans les études critiques (dixit J. Colapinto). Il faut aussi noter que c'est en 1950 qu'est apparue la découverte des hormones sexuelles. Ce n'est que plus tard, dans un second temps, que J. Money s'empara de la prise en charge des enfants, atteints d'hermaphrodisme, pour lesquels il préconisa l'association de la chirurgie et de l'hormonothérapie, et c'est là qu'il imposa son idée, presque une obsession : pour lui, chercheur, il était possible - et cela même s'imposait - de transformer un garçon en fille et une fille en garçon, car seule l'éducation comptait. Autrement dit il prônait la victoire de l'acquis sur l'inné.

À partir de là, Mac Hugh, qui considérait la transsexualité comme un symptôme des troubles de la personnalité, se positionna en opposition avec les thèses de J. Money, de même que le docteur John Meyer, psychiatre du J. Hopkins hospital. MacHugh, considérait que « *la chirurgie ne confère aucun avantage objectif en termes de réintégration sociale* » ce qui entraîna la fermeture de la Guider Identity Clinic en octobre 1979.

C'est de là que date le déclin de l'influence de John Money : en 1983 il voit la suppression de son cours de sexologie humaine. Le psychologue n'a plus le droit d'occuper les locaux du John Hopkins, il est alors logé dans l'annexe de la faculté de Médecine, dans un lieu sordide, ses bureaux sont installés dans un sous-sol et son équipe est réduite à un seul étudiant du 3^{ème} Cycle.

La postface du livre de Colapinto est intitulée « *Une issue tragique* ». Elle aborde le suicide de David que l'auteur apprend par un coup de téléphone de Ron, son père, le cinq mai 2004 : « *David s'est ôté la vie...il s'est tiré une balle dans la voiture* ».

David s'était suicidé, la veille, soit deux ans après le suicide réussi de son frère Brian. Il supportait difficilement la vie « *J'en ai marre d'avoir honte de moi... je survis juste du mieux que je peux* ». Il avait pourtant revu avec plaisir la psychiatre de son adolescence, le docteur Mary Mac Kenty, à l'origine de la levée du secret de famille, la levée du mensonge qui l'étouffait. Même malade et perdant la mémoire celle-ci reconnaissait toujours David qu'elle ne cessait d'admirer. Il avait pu reparler de son histoire, critiquer son attitude de l'époque, en rire. Mais, comme ses parents et, sans doute son jumeau, il ne parvenait pas à oublier...

En conclusion de cette tragique histoire qui détruisit toute une famille j'aimerais rappeler que c'est à cette époque que naît le féminisme ce qui n'échappe pas au regard lucide de David, ni à sa pertinence : « *Je me souviens quand j'étais gamin et que les femmes se battaient pour l'égalité des droits...Je sentais un peu quelle position avaient les femmes dans la société, tout en bas de l'échelle* ».

Les thèses de John Money, bannies depuis, ont sans doute cependant servi de support au féminisme de l'époque : « *on peut se passer d'un homme, ou d'une femme, tout est possible, c'est comme on veut...* » N'y-a-t-il pas quelque chose de cette résonance qui circule actuellement ? « *C'est comme on veut, on est ce que l'on dit être...* », la science devenant, via la chirurgie et l'hormonothérapie, le valet du moindre de nos vœux.

*